

land, 1807, il donna sa démission, 1809, à la suite de ses démêlés avec son collègue Canning, le provoqua en duel, le blessa, 21 septembre, et ne rentra au ministère qu'en 1812. Dès lors il dirigea véritablement les affaires étrangères de son pays, c'est-à-dire la grande lutte contre la France, payant toutes les coalitions, maintenant par son argent l'union entre les alliés, jouissant de nos revers en 1814 et en 1815, obtenant une popularité éphémère en Angleterre et les récompenses honorifiques des rois. Il prit part au congrès de Vienne, adhéra au traité secret conclu avec la France et l'Autriche contre l'ambition cupide de la Prusse et de la Russie (janv. 1815); mais, après Waterloo, il adopta les principes de la Sainte-Alliance, sans adhérer officiellement au pacte. Représentant dur, opiniâtre, orgueilleux, des Tories les plus exclusifs et les plus étroits, il s'opposa à toute réforme à l'intérieur, à tout mouvement libéral au dehors. Chargé de représenter l'Angleterre au congrès de Vérone, il vit avec peine que ses collègues pensaient à modifier leur politique. Le chagrin, peut-être le désordre de ses affaires, dérangèrent son esprit; une maladie mentale se déclara, et, dans la matinée du 12 août, échappant à la surveillance, il se coupa l'artère carotide avec un canif. Sans culture intellectuelle, sans éclat, mais parlant avec assez de facilité, connaissant les hommes et sachant les conduire, il fut impopulaire depuis 1815, et sa mémoire est restée impopulaire. Sa *Correspondance* a été publiée par son frère en 1850.

Castleton, nom de beaucoup de localités en Angleterre et aux Etats-Unis, entre autres d'un bourg du comté de Derby, au pied d'un rocher qui domine les ruines de *Peak-Castle*, château bâti, suivant la tradition, par W. Peveril, fils naturel de Guillaume le Conquérant; les environs renferment beaucoup de grottes naturelles.

Castle-town (jad. Sodor), v., ch.-l. de l'île de Man, est la résidence du lieutenant gouverneur; elle a un port et un château. Evêché anglican; 2,500 hab.

Castletown-Bearhaven, petit port du comté de Cork (Irlande), en face de l'île de Bear, est au fond de la baie de Bantry.

Castor. V. DIOSCURES.

Castor de Rhodes, grammairien ou rhéteur grec, vivait au commencement du II^e s. ap. J. C. Suidas a donné la liste de ses ouvrages, dont quelques rares fragments se trouvent dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, à la suite d'Hérodote.

Castra, castrum, lieu de campement, fortifications, nom donné à un grand nombre de localités où s'élevèrent des fortifications romaines. De là les noms de *Castres*, la *Châtre*, en France; de *Castro*, en Italie et en Espagne; de *Caster*, *Cester* et *Chester*, en Angleterre.

Castracani. V. CASTRUCCIO.

Castrejon (ANTOINE), peintre espagnol, né à Madrid, 1625-1690, imita avec facilité la manière de Murillo; le plus remarquable de ses tableaux est l'*Archange saint Michel combattant le dragon*.

Castres, ch.-l. d'arrond. du Tarn, sur l'Agout, par 43° 36' 16" lat. N., et 0° 5' 45" long. O., à 58 kil. S. E. d'Alby. Hôtel de ville, collégiale de Saint-Benoît. Grande industrie de draps fins et communs, flanelles, molletons, papier, parchemin, chaudronnerie; commerce de grains et vins; 21,357 hab. — Autrefois capitale d'un comté, siège d'un évêché, Castres prit part aux guerres des Albigeois, devint au XVI^e s. l'un des centres du calvinisme et fut démantelée sous Louis XIII. Patrie de Rapi Thoyras et de Dacier.

Castricum, village de Hollande, près d'Alkmaër, célèbre par les succès de Brune sur les Anglo-Russes, 4 oct. 1799.

Castries, baie sur la côte orientale du canal de Tartarie, à l'E. de l'Asie, reconnue par La Pérouse.

Castries (Port) ou **Le Carénage**, v. principale de l'île Sainte-Lucie.

Castries, ch.-l. de canton de l'arrond. de Montpellier (Hérault); fab. d'eau-de-vie, d'huile d'olive. Ancien duché; 1,586 hab.

Castries (CHARLES-EUGÈNE-GABRIEL De La Croix, marquis de), maréchal de France, 1727-1801; lieutenant à 16 ans, il combattit dans la guerre de la succession d'Autriche, commanda en Corse, comme maréchal de camp, en 1756; fut blessé à Rosbach, fut nommé lieutenant général en 1758, se distingua dans la guerre de Sept-Ans, surtout au combat de Clostercamp, 1760; devint ministre de la marine en 1780, et maréchal de

France en 1785. A la Révolution, il se retira auprès du duc de Brunswick, et commanda une division de l'armée des princes en 1792.

Castries (ARMAND-CHARLES-AUGUSTIN, duc de), fils du précédent, 1756-1842, fut membre des états généraux en 1789, se battit en duel avec Charles de Lameth, émigra, combattit en Portugal, fut nommé pair et lieutenant général en 1814.

Castriot. V. SCANDERBEG.

Castro (GUILLEN DE), poète dramatique espagnol, né à Valence, 1569-1631, eut d'abord de puissants protecteurs; puis tombé en disgrâce, il fut forcé de travailler pour le théâtre, et mérita les éloges de Lope de Vega. Il doit sa réputation, hors de l'Espagne, à sa pièce intitulée *las Mocedades del Cid* ou *la Jeunesse du Cid*, peinture énergique de l'honneur national et du patriotisme chevaleresque, qui a inspiré Corneille. Le recueil de ses *Comedias* a été imprimé à Valence, 1625-1625, 2 vol. in-4°.

Castro (JEAN DE), né d'une famille illustre, en 1500, alla combattre les Maures à Tanger, prit part à l'expédition de Tunis avec Charles-Quint, 1535; se rendit aux Indes, explora la mer Rouge, 1541; poursuivit, à la tête d'une flotte, les corsaires de l'Atlantique; enfin fut nommé, en 1545, quatrième vice-roi des Indes. Il s'immortalisa par la défense de Diu, détruisit l'armée du roi de Cambaye, et lui prit la plus grande partie de ses Etats. Il triompha pompeusement dans Goa, mais en héros chrétien; se fit admirer des Indiens par sa justice et sa probité, et mourut, en 1548, entre les bras de son ami, saint François-Xavier. On a publié, en 1835, à Paris, la relation du voyage qu'il fit dans la mer Rouge en 1541, *Roteiro de dom Joam de Castro*, etc., livre curieux et savant dans lequel il montre les connaissances les plus variées.

Castro (Vaca De), prêtre et juge royal de Valladolid, fut envoyé par Charles-Quint pour rétablir l'ordre au Pérou, vainquit Almagro à Chupas en 1542, lui fit trancher la tête, mais fut disgracié en 1544, rappelé en Espagne, arrêté par ordre du conseil des Indes, et déclaré innocent après 5 ans de captivité; il mourut en 1558.

Castro (INÈS DE). V. INÈS.

Castro, excellent port à l'E. de l'île Chiloë, dans la prov. de ce nom (Chili).

Castro, v. de la Terre d'Otrante (Italie), à 40 kil. E. de Gallipoli, sur le canal d'Otrante, souvent pillée par les Turcs et les Barbaresques; évêché; 8,000 hab.

Castro (Castremonium), à 35 kil. N. O. de Viterbe (Italie); jadis évêché important, capitale du duché de Castro, rasée en 1648, par Innocent X, en punition du meurtre de l'évêque.

Castro-del-Rio, v. de l'Andalousie (Espagne), à 28 kil. S. E. de Cordoue, sur le Guadajoz; fortifications arabes, industrie et commerce assez considérables; 10,000 hab.

Castro. V. MÉTÉLIN.

Castrogiovanni (Enna), v. de Sicile, sur un plateau escarpé presque au centre de l'île, à 25 kil. N. E. de Caltanissetta. Beaux restes d'une tour bâtie par Frédéric II. Près de la ville sont des sources sulfureuses, d'abondantes soufrières et de riches mines de sel; 15,000 hab. — V. ENNA.

Castro-Marim ou **Marino**, v. des Algarves (Portugal), à l'embouchure de la Guadiana, en face d'Ayamonte (Espagne). Salines, pêche active.

Castro-Nuovo, v. de la prov. de Palerme (Sicile), à 35 kil. S. O. de Termini; marbres aux environs; 6,000 hab.

Castro-Reale, v. de Sicile, à 40 kil. S. O. de Messine, résidence aimée de Frédéric II, fait un assez grand commerce de vins, huiles, etc. 4,000 hab.

Castrovillari, v. de la Calabre Citérieure (Italie), sur la rive gauche du Coscilello, à 60 kil. N. E. de Cosenza, a de vieilles fortifications, fait un commerce actif de vins, coton, manne, etc; 8,000 hab.

Castruccio-Castracani, gentilhomme de Lucques, du parti gibelin, après avoir combattu en France, en Angleterre, en Lombardie, fut choisi pour chef par les Gibelins de Lucques, triompha des Guelfes et de son perfide allié, Ugucione de Pise, fit la guerre aux Florentins, et reçut, de Louis de Bavière, le titre de duc de Lucques et de sénateur de Rome; le légat du pape l'excommunia; il mourut en 1328. Sa *Vie*, par Machiavel, est une espèce de roman.

Castuera, v. de l'Estrémadure (Espagne), au S. E. de Badajoz, sur le Guadalefra; 6,000 hab.

Castulo (auj. *Cazorla*), place forte de l'Espagne ancienne dans le pays des Oretani, sur la rive droite du Bœtis, au S. E. d'Oretum.

Casuentus, riv. de Lucanie, auj. le *Basiento*.

Casuistes, théologiens qui s'occupent de résoudre les cas de conscience; les plus habiles, mais aussi les plus attaqués, ont été de l'ordre des jésuites, comme Escobar, Molina, Busembaum, Sanchez, etc.

Cat ou île du **Chat**, l'une des Lucayes, longue de 80 kil., est vraisemblablement *Guanahani* ou *San-Salvador*, la première terre découverte par Ch. Colomb, le 12 oct. 1492.

Catabathmus (Grand-), chaîne de montagnes qui sépare à l'O. l'Égypte de la Libye et de la Cyrénaïque (auj. *Djebel-Kebir*). L'un de ses contre-forts, à l'E., s'appelait *Petit-Catabathmus*.

Catacombes (du grec *κρητά*, en bas, et *κύμβος*, cavité), cimetières souterrains, comme les *cryptes* et les *hypogées*. Les anciens avaient déjà converti des carrières en lieux de sépulture; les hypogées d'Égypte sont célèbres; les chrétiens, surtout en Italie, suivirent cet exemple par sentiment religieux ou par nécessité, et souvent cherchèrent un lieu de refuge ou de prière dans ces catacombes sanctifiées par les martyrs. Il y a des catacombes en Toscane, dans les plus grandes villes de Sicile; les plus célèbres sont celles de Naples et de Rome. A Naples, les catacombes de Saint-Janvier, ornées de chapelles, sont les plus belles; à Rome, les catacombes, creusées surtout dans la pouzzolane, s'étendent fort loin, des deux côtés du Tibre, généralement dans la direction des voies romaines; ces galeries, très-étroites, d'une hauteur variable, enchevêtrées les unes dans les autres, renferment les sépultures des anciens chrétiens; les corps, placés dans des trous horizontaux, forment de 5 à 12 rangées; de petites chapelles sont creusées de distance en distance, et l'on y voit des mosaïques, des sculptures, des peintures, premiers monuments de l'art chrétien. Il paraît que les catacombes formaient un certain nombre de cimetières isolés, dont chacun doit avoir son histoire; on évalue à plus de 1,200 kil. le développement de ces galeries souterraines, qui reçoivent l'air extérieur d'espèces de puits placés à 500 pas de distance; les plus vastes sont celles de Saint-Sébastien.—V. les ouvrages du P. Marchi, de Bosio, de Bottari, de Rossi, et surtout celui de M. L. Perret, Paris, 1853-57, 6 vol. in-fol. avec planches.

On a donné, à Paris, le nom de *Catacombes* à d'anciennes carrières qui s'étendent surtout dans la partie méridionale de la ville. En 1786, par mesure de salubrité, on fit disparaître les anciens cimetières de l'intérieur et des églises; on plaça avec soin et symétrie les débris humains dans les galeries solidifiées, situées surtout sous la plaine de Mont-Souris; elles furent consacrées comme un cimetière, et ont un aspect religieux et imposant; elles ont deux entrées principales, dans la cour du pavillon occidental de l'ancienne barrière d'Enfer, et dans la plaine de Mont-Souris; elles sont à une profondeur d'environ 20 mètres. Beaucoup d'autres vieilles carrières qui s'étendent vers les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain, d'autres sous le quartier de Chaillot, ne renferment aucun débris humain, mais sont également solidifiées et entretenues; on a dressé un plan général des Catacombes, qui correspond minutieusement au plan du Paris supérieur; plus de 60 puits, dont 20 munis d'escaliers, font communiquer les diverses Catacombes avec le sol extérieur.

Catalani (ANGÉLIQUE), cantatrice italienne, née à Sinigaglia en 1782, quitta le couvent pour le théâtre, et obtint un succès immense en Italie, à Lisbonne, en Espagne, à Paris, à Londres, où elle gagna, dit-on, 2 millions. En 1814, elle obtint le privilège de l'Opéra Italien à Paris, mais elle administra mal et fut forcée de résilier en 1818. Elle eut désormais moins de succès; car la plus grande partie de son mérite dépendait de son organe, et il avait perdu de son éclat. Elle se retira, avec les débris de sa fortune, dans une villa qu'elle acheta, près de Florence, en 1850. Elle mourut à Paris, du choléra qu'elle fuyait, en 1849.

Catalans, habitants de la Catalogne.

Catalans ou **Almogavars**, nom donné à des bandes d'aventuriers catalans et aragonais, qui, après avoir combattu sous Pierre III en Sicile, se mirent, avec leur chef, Roger de Flor, au service des Grecs contre les Turcs, vers 1303. Après l'assassinat de Roger, ils s'emparèrent de Gallipoli, formèrent une sorte de république militaire en Thrace, en Thessalie, où ils s'établirent à Cassandria; battirent Gauthier de Brienne,

duc d'Athènes, 1310, et restèrent maîtres de sa principauté jusque vers la fin du xiv^e s. Ramon Muntaner a surtout raconté l'histoire de leurs brigandages héroïques, dans sa *Chronique catalane*.

Catalauni ou **Catelauni**, ancien peuple Gaulois, dépendirent longtemps des Remi (auj. S. E. de la Marne et N. O. de la Haute-Marne); leur capit. était *Duro-Catalaunum* ou *Catalauni* (Châlons-sur-Marne). Leur pays fit partie de la Belgique II^e.

Catalaunici campi (*champs Catalauniques*), vastes plaines entre Châlons-sur-Marne et Méry-sur-Seine, célèbres par la défaite d'Attila, en 451.

Cataldo (San-), v. de Sicile, à 8 kil. O. de Caltanissetta, près de vastes soufrières; 3,000 hab.

Catalogne (Principauté de). Cette grande province, située au N. E. de l'Espagne, entre 40° 30' et 42° 51' lat. N., et entre 1° 0' 35" long. E. et 1° 50' long. O., a pour limites: au N., les Pyrénées orientales, qui la séparent des départements français de l'Ariège et des Pyrénées-Orientales; à l'O., l'Aragon; au S., le royaume de Valence; à l'E., la Méditerranée. Elle est couverte des ramifications confuses des Pyrénées; c'est un entassement de sierras, de pics, de rochers, excepté sur les bords de la mer, et dans les plaines étroites que forment le Ter, le Llobregat, l'Ebre et la Sègre. Les routes sont peu nombreuses et difficiles. Les montagnes produisent des pins, des hêtres, des chênes, et partout l'industrie des habitants a suppléé aux obstacles de la nature; les richesses minérales sont considérables, les eaux minérales sont abondantes. Les Catalans ont des fabriques florissantes; les côtes donnent d'excellents marins et le commerce est actif, surtout à l'extérieur. La Catalogne forme une capitainerie militaire dont le ch.-l. est Barcelone, et comprend 4 intendances ou provinces: 1° *Barcelone*; villes princ., Barcelone, Berga, Igualada, Manresa, Mataro, Vich, Villa-Franca; 2° *Girone*; villes princ., Girone, Figueras, La Bisbal, Olot; 3° *Tarragone*; v. princ., Tarragone, Gandesa, Reus, Tortosa; 4° *Lerida*; v. princ., Lerida, Balaguer, Seo-de-Urgell, Talarn, Viella. La Catalogne a l'archevêché de Tarragone, duquel relèvent les 8 évêchés de Barcelone, Lerida, Tortosa, Girone, Urgel, Vich, Solsona et Iviça. La popul. est de 1,745,000 hab. — La Catalogne tire peut-être son nom des Goths et des Alains (*Gothalanni*, *Gothalaunia*), qui s'y établirent au v^e s.; ou du peuple des *Catalauni*; les expéditions de Charlemagne y favorisèrent la formation du comté de Barcelone (vers 801), qui comprenait en outre le Roussillon, la Cerdagne, une partie du Languedoc; l'union de la Catalogne et de l'Aragon, en 1137, fit la fortune de l'Aragon. Les rois de France avaient renoncé à leurs droits de suzeraineté sur le comté de Barcelone, dès 1258; les Catalans restèrent plus tard ennemis des Castillans, se donnèrent même à la France en 1641, firent une résistance désespérée à Philippe V au commencement du xviii^e s., et n'ont cessé de se distinguer par leur caractère turbulent.

Catamarca, prov. de la Confédération Argentine, en grande partie formée par une longue vallée entre deux branches des Andes; elle produit beaucoup de coton, du blé, du vin; renferme des mines d'or, d'argent, de cuivre, etc., mais est encore trop privée de voies de communication. Popul., 80,000 hab.

Catamarca ou **San-Fernando**, la capitale, est une ville de 16,000 hab., par 27° 45' lat. S. et 68° 20' long. O.

Catanduanes, l'une des Philippines, au S. E. de Luçon, longue de 50 kil., large de 30, appartient aux Espagnols. Elle est fertile et bien cultivée; les indigènes sont laborieux et bons marins.

Catane (*Catana*), ch.-l. de la prov. de ce nom (Sicile), sur la côte orientale, au pied de l'Etna, à 90 kil. S. O. de Messine, par 37° 30' lat. N. et 13° 1' long. E. Evêché; Cour d'appel; place forte, souvent détruite par les laves ou les tremblements de terre, elle doit à ses malheurs la régularité et la beauté de ses rues et de ses maisons. Au milieu de ses églises et de ses couvents nombreux, on remarque la cathédrale, fondée par le comte Roger en 1094, le couvent des bénédictins, le musée de Biscari, riche en antiquités. L'Université date de 1445 et est florissante. On a mis à découvert beaucoup de ruines anciennes. — Riches étoffes de soie, toiles, cotonnades, ouvrages d'ambre, de corail, d'agate, de lave, commerce actif de neiges de l'Etna, de blé, vin, huile, etc. Population: 68,810 hab., et pour la prov., 450,460 hab. — Fondée par les Phéniciens, suivant d'autres par une colonie de Naxos ou de Chalcis, au viii^e s. av. J. C., patrie de Charondas, elle a été

surtout maltraitée par le tremblement de terre de 1695, puis en 1785 et en 1818.

Catanzaro, ch.-l. de la prov. de Catanzaro (Italie) ou de Calabre Ulérieure II^e, par 38° 5' lat. N. et 14° 18' long. E., à 280 kil. S. E. de Naples, près du golfe de Squillace. Evêché; Cour d'appel; place de guerre. Elle a souffert beaucoup du tremblement de terre de 1785. Fabriques de soieries, de draps, de tapis; commerce de blé, de vins, d'huile. La ville a une popul. de 15,000 hab.; la province de 584,159 hab.

Cataonie, petit pays au S. de la Cappadoce ancienne, dans les limites de laquelle on la comprenait souvent; la capitale était *Comana*.

Cataplan, nom du gouverneur de la Pouille et de la Calabre pour les empereurs grecs, jusqu'à la conquête des Normands.

Cataractes, mot venant du grec et signifiant *éclater en bas*, chutes d'eau produites par une interruption brusque du lit d'un fleuve ou d'une rivière. Les anciens exagéraient beaucoup la grandeur des cataractes du Nil à Syène; elles ne sont, comme toutes celles du fleuve, que des rapides considérables. La plus célèbre cataracte est celle du Niagara.

Catawba, riv. de la Caroline du Sud (Etats-Unis), vient des montagnes Bleues, dans la Caroline du Nord, prend le nom de Wateree qui, réuni au Congaree, forme la Santee. Son cours est d'environ 550 kil. Sur ses bords vivent les débris des Indiens *Catawbas*.

Catbalongan ou **Catvalonga**, capit. de l'île de Samar (Philippines), sur la côte de l'O.; 6,500 hab.

Cateau-Cambrésis (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Cambrai (Nord), sur un petit affluent de l'Escaut. Filatures de laine et de coton; fabriques de mérinos; fonderies de cuivre, tanneries, brasseries; commerce de grains, houilles, graines oléagineuses; 9,974 hab. — Forteresse bâtie par les évêques de Cambrai au XI^e s., importante par sa position à l'entrée de la Picardie; prise par les Français en 1477, 1481, 1521, 1555, 1635, démantelée par Louis XIII, elle a été acquise par Louis XIV en 1678. Henri II, roi de France, et Philippe II d'Espagne y signèrent la paix de 1559; les Autrichiens la prirent en 1793. Patrie du maréchal Mortier.

Catéchumènes, c'est-à-dire *instruits*, nom donné dans l'Eglise primitive aux nouveaux convertis qu'on préparait au baptême; placés sous le portique, ils se retiraient au moment de l'élévation, parce qu'ils n'étaient pas encore capables de comprendre les saints mystères.

Catel (CHARLES-SIMON), compositeur, né à l'Aigle, 1775-1850, fut élève de Gossec, composa un grand nombre de marches qui furent adoptées pour les régiments, et fut remarqué, en 1792, pour un *De profundis* chanté aux funérailles du général Gouvion (Jean-Baptiste). Professeur d'harmonie au Conservatoire en 1795, il publia, en 1802, son *Traité d'harmonie*, qui pendant longtemps fut le guide des professeurs. Il devint membre de l'Institut en 1815. Il a composé pour l'Opéra et l'Opéra-Comique plusieurs pièces d'une pureté de style remarquable, mais dont les mélodies gracieuses manquent d'invention; malgré leur mérite, *Sémiramis*, *les Bayadères*, *l'Auberge de Bagnères*, *Wallace*, ont été froidement accueillis.

Catelet (Le), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Saint-Quentin (Aisne). Ce fut à partir de François I^{er} une ville forte très-importante; les Espagnols la prirent en 1557, 1595, 1656, 1650; les fortifications furent détruites en 1674, ce n'est plus qu'un village; 569 hab.

Caterina (Santa-), v. de la prov. et à 12 kil. N. O. de Caltanissetta (Sicile), près du Salso. Agates et jaspe aux environs; 7,500 hab.

Catesby (MARC), naturaliste anglais, 1680-1750, fit de longs voyages dans l'Amérique du Nord, et publia un magnifique ouvrage en anglais et en français, *l'Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride et des îles de Bahama*, Londres, 1731-1743, 2 vol. in-fol., avec 220 planches représentant des animaux et des plantes, et un appendice, 1748, in-fol. Il a encore laissé: *Hortus Britannico-Americanus*, Londres, 1763, in-fol. [poudres.

Catesby (ROBERT), l'un des chefs de la consp. des

Cathares. V. ALBIGEOIS.

Catharina (Santa-), prov. du Brésil, entre celles de Parana au N. et de Rio-Grande au S., a des côtes basses, dominées par le mont Bahul, est couverte de petits lacs, et doit son nom à l'île de Santa-Catharina, longue de 56 kil. sur 6 à 10 de largeur, séparée du continent par un canal étroit, qui forme une baie

magnifique. Le pays est humide, fertile, d'un climat tempéré; l'on y trouve beaucoup d'oiseaux au plumage brillant. La popul. est de 140,000 hab.

Catharina (Santa-), le ch.-l., à 840 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro, a un bon port sur le canal qui sépare l'île du continent; il est défendu par deux forts. La position est charmante et le climat très-salubre; 6,000 hab.

Cathay, nom de la Chine au moyen âge. Marco-Polo parcourut le Cathay vers 1260; Christophe Colomb croyait le rencontrer en se dirigeant vers l'Ouest.

Cathcart (Lord WILLIAM SHAW), né en Ecosse, 1755-1843, devint lieutenant-colonel des gardes en 1781, dans la guerre d'Amérique; combattit dans les troupes anglaises armées contre la république française, fut nommé lieutenant général en 1801, vice-amiral d'Ecosse, etc. Il fut chargé du bombardement de Copenhague en 1807, commanda en Irlande; puis, ambassadeur à Saint-Petersbourg, il représenta l'Angleterre auprès des rois alliés, fut l'un des signataires des traités de Paris et de Vienne, retourna comme ambassadeur en Russie et fut nommé pair d'Angleterre. — Son fils aîné, *Charles Murray*, lord CATHCART, né en 1785, connu d'abord sous le nom de lord Greenock, servit, sous Wellington, en Espagne et à Waterloo, est devenu gouverneur du Canada, puis commandant du district oriental de l'Angleterre; il a écrit des *Commentaires sur la guerre de Russie et d'Allemagne*, en 1812 et 1815. Son second fils, *George*, a comprimé l'insurrection des Cafres en 1852.

Cathelineau (JACQUES), né au Pin-en-Mauges (Bas-Anjou), en 1759, d'abord maçon, puis voiturier-colporteur, avait par sa piété mérité le surnom de *Saint de l'Anjou*, lorsque le 12 mars 1793 il se mit à la tête des paysans de Saint-Florent, qui se soulevaient contre la levée de 300,000 hommes. Après la prise de Jallais, de Chemillé et de Chollet, sa troupe se grossit et devint la grande armée vendéenne; il montra son courage et son instinct militaire à Vihiers, à Thouars, à Fontenay, à Doué; et, après la victoire de Saumur, il fut nommé généralissime. Les Vendéens, maîtres d'Angers, marchèrent sur Nantes, et Cathelineau fut blessé mortellement sur la place Viarmes, 29 juin; il mourut le 14 juillet à Saint-Florent. Ses trois frères et trente-trois de ses parents périrent également dans cette guerre. Son fils, *Jacques*, né en 1787, combattit avec les Vendéens en 1815, servit dans la garde royale, et fut tué près de Jallais en 1832, dans la prise d'armes des partisans de la duchesse de Berry.

Catherine d'Alexandrie (Sainte), vierge et martyre en 307 ou 312, fut, dit-on, remarquable par sa science supérieure. La légende dit que son corps fut retrouvé intact en Egypte, au VIII^e s.; et le mont Sinaï, où il était déposé, devint un lieu de pèlerinage. Patronne des écoles, elle est honorée le 25 novembre.

Catherine de Sienne (Sainte), née en 1347, morte en 1380, entra dans l'ordre de Saint-Dominique et se rendit célèbre par sa piété, sa charité, ses extases. Elle défendit Grégoire XI contre ses ennemis, le décida à quitter Avignon, et se déclara pour Urbain VI. Elle fut canonisée par Pie II en 1460, et l'Eglise l'honore le 30 avril. Elle a laissé des *Lettres*, des *Traité de dévotion mystique*, réunis dans l'édition de Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 vol. in-4°. Une légende, souvent reproduite par les artistes italiens, a fait de sainte Catherine la *fiancée du Christ*. Il ne faut pas la confondre avec sainte CATHERINE DE GÈNES, 1448-1510, qui a laissé des écrits mystiques, a été canonisée en 1737, et est honorée le 14 septembre; ou avec sainte CATHERINE DE BOLOGNE, 1413-1463, qui eut aussi des révélations, écrivit les *Sept armes spirituelles contre les ennemis de l'âme*, a été canonisée en 1724, et est honorée le 9 mars.

Catherine de France, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, morte en 1438, épousa, en 1421, Henri V d'Angleterre et fut mère de Henri VI. Veuve en 1422, elle se remaria à sir Owen Tudor, gentilhomme gallois, que le duc de Gloucester fit mourir. L'un de ses petits-fils, Henri Tudor, devint roi d'Angleterre en 1485.

Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, née en 1483, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, puis, avec une dispense de Jules II, après la mort prématurée de son mari, Henri, son frère, qui devint roi d'Angleterre en 1509. Après 18 ans d'union, Henri VIII, pour épouser Anne Boleyn, voulut faire rompre son mariage comme contraire aux lois de l'Eglise; après

de longues négociations et malgré les protestations de Catherine, le divorce, sur le refus de Clément VII, fut prononcé par Cranmer, 1533. Ce fut l'occasion du schisme d'Angleterre. Confinée au château de Kimbolton, la reine y mourut en 1536, ne laissant de ses cinq enfants qu'une fille, Marie Tudor.

Catherine de Médicis, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, et de Madeleine de Bourbon, née en 1519, à Florence, épousa en 1533 Henri, deuxième fils de François I^{er}, qui devint roi en 1547. Pendant longtemps éclipsée par la faveur insolente de Diane de Poitiers, elle parvint cependant à se faire aimer par son mari, et se prépara, à force de souplesse et de patience, à l'exercice du pouvoir. Sous François II, les Guises gouvernèrent encore; mais à l'avènement de Charles IX, 1560, elle fut régente et dès lors exerça la principale influence dans les affaires du royaume. Indifférente aux moyens, sans croyance religieuse, elle ne songea qu'à conserver le pouvoir à ses fils et à elle-même; par égoïsme, par crainte de la guerre, elle voulut toujours maintenir une sorte d'équilibre entre les partis, affaiblir les passions par les plaisirs et la corruption, et surtout se débarrasser des chefs dont l'ambition l'inquiétait. Elle eut la principale part au colloque de Poissy, à l'édit de Janvier, à la paix d'Amboise, de concert avec l'Hospital; après la paix de Saint-Germain, craignant surtout la faveur de Coligny, elle voulut le faire périr, et l'assassinat manqué l'amena à décider Charles IX au massacre de la Saint-Barthélemy, 1572. Sous Henri III, elle ne cessa de négocier dans l'intérêt de son fils, déployant autant d'activité que de finesse, autant de courage que d'immoralité politique; superstitieuse et incrédule, aimant les arts au milieu des guerres civiles. Elle décida, en 1585, Henri III à s'unir aux Ligueurs qu'elle détestait, le sauva, à la journée des Barricades, 1588, en trompant Henri de Guise par ses négociations; mais elle désapprouva le meurtre des deux frères à Blois et mourut quelques jours après, le 5 janvier 1589. C'est elle qui fit élever les Tuileries, le château de Monceaux et continuer le Louvre. V. sa *Vie* (trop favorable) par E. Alberi, 1858, traduite en français, 1844.

Catherine de Bourbon, fille d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, née à Paris en 1558, morte en 1604, aimait le comte de Soissons, mais fut mariée par son frère Henri IV à Henri, duc de Bar, en 1599. Elle resta protestante. Son *Histoire secrète*, publiée en 1703 et en 1709, n'est qu'un roman historique de mademoiselle Caumont de la Force.

Catherine de Bragançe, fille de Jean IV, roi de Portugal, et d'Éléonore de Guzman, née en 1638, épousa Charles II d'Angleterre en 1661 et lui apporta en dot 550,000 liv. sterl., Tanger et Bombay. Délaisée par ce prince frivole et débauché, elle retourna en Portugal, 1693, et devint régente pendant la maladie de son frère, Pierre II. Elle mourut en 1705.

Catherine I^{re}, impératrice de Russie, était une simple paysanne, appelée *Marthe Rabe*, née à Derpt en Livonie, 1686, suivant les uns; suivant d'autres, à Germunared en Suède, 1682. De bonne heure orpheline, élevée par l'évêque protestant de Marienbourg, elle épousa, en 1701, un dragon suédois de la garnison. Lorsque la ville fut prise, en 1702, par le russe Chérémétief, elle échut au général Bauer, puis à Mentchikof. Pierre le Grand fut frappé de sa beauté et se l'attacha. Elle reçut, en embrassant la religion grecque, le nom de *Katerina-Alexievna*, donna le jour à trois filles, Catherine, Anne, Elisabeth, épousa secrètement le tzar, 29 mai 1711, et publiquement le 19 février 1712. Dans l'intervalle, elle avait rendu un grand service à Pierre, en gagnant le grand-vizir dans la malheureuse campagne du Pruth, et en négociant la paix de Falksen, juillet 1711. Elle fut couronnée à Moscou en 1724, et s'empara du pouvoir à la mort de Pierre en 1725. Mentchikof régna en son nom; elle mourut des suites de ses excès le 17 mai 1727.

Catherine II, impératrice de Russie, née à Stettin le 2 mai 1729, morte le 17 nov. 1796, fille de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne-Elisabeth, princesse de Holstein-Gottorp, échangea son nom de Sophie-Auguste-Frédérique pour celui de Katerina-Avgoustovna, quand elle épousa, en 1745, Charles-Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp, successeur désigné d'Elisabeth de Russie, sa tante. Son éducation avait été solide; riche des dons de la nature, elle montra bientôt toutes les ressources de son esprit, développa ses talents, se concilia l'affection du peuple par sa prédilection

pour les mœurs russes et la religion grecque, enfin devint mère en 1754 d'un fils qui fut Paul I^{er}; mais déjà Catherine subissait l'influence d'une cour débauchée, et la faveur de Soltikof et de Stanislas Poniatowski n'était plus un mystère. Pierre III, devenu empereur en 1762, excita bientôt un mécontentement général par sa conduite bizarre et déréglée; l'impératrice fut menacée du divorce et de la prison; une conjuration, dont la princesse Daschkof était l'âme, se forma contre Pierre III; les frères Orloff la détournèrent en faveur de Catherine, elle fut proclamée souveraine; Pierre abdiqua et périt, juillet 1762. Pour calmer les mécontentements, Catherine reprit l'œuvre de Pierre le Grand à l'intérieur et surtout au dehors; elle rétablit Biren sur le trône de Courlande, 1763, s'entendit avec Frédéric II pour perpétuer l'anarchie en Pologne, fit nommer roi son favori Stanislas-Auguste Poniatowski, 1764, s'opposa aux réformes qui pouvaient sauver le pays, en soutenant tour à tour les dissidents, le parti national, le roi attaqué par les confédérés de Bar, et s'unit à la Prusse et à l'Autriche pour imposer à la Pologne un premier démembrement, 1772-1773. Une première guerre heureuse contre les Turcs se termina par le traité avantageux de Kaïnardji, 1774. Après avoir réprimé l'insurrection de Pougatcheff et détruit la république des Cosaques Zaporogues du Dniepr, elle acheta la Crimée au dernier khan, Sahim-Ghéraï, 1784, et en prit possession dans le fameux voyage de Tauride, 1787, lorsque son ministre, Potemkin, lui montra le *chemin de Byzance*. Les Turcs furent encore vaincus dans une deuxième guerre, et forcés de signer le traité d'Iassy, 1792. En même temps, Catherine intervenait dans les affaires de l'Europe, signait la Ligue de neutralité armée contre l'Angleterre, repoussait l'attaque de Gustave III, et lui imposait le traité de Verela, 1790. Enfin elle consommait la ruine de la Pologne par les deux partages de 1793 et 1795; les Russes allaient combattre la République française, quand elle mourut. D'une intelligence supérieure, elle continua la civilisation de la Russie encore barbare, pour multiplier ses ressources, mais souvent aussi pour séduire l'opinion publique dans l'Europe, que sans cesse elle s'efforça de gagner par ses prévenances. Elle protégea les lettres et les arts, correspondit avec Voltaire, d'Alembert, Diderot, Grimm, etc., commanda les voyages scientifiques de Pallas, Gmelin, Georgi, Falk, etc.; remplit de tableaux, achetés à grand prix, les galeries de l'Ermitage; et, malgré les soins de la politique et les dérèglements de sa vie privée, écrivit quelques ouvrages: *Petite Bibliothèque des grands Princes*, l'*Antidote*, réponse au *Voyage en Sibérie* de l'abbé Chappe; des *Comédies*, un *Drame historique*, une *Traduction du Bélisaire* de Marmontel, etc. Grégoire Orloff, Panin, Repnin, puis Potemkin, furent ses principaux ministres; Romantzof et Souvarof, ses plus illustres généraux.

Catherine (Ordre de Sainte-), ordre russe, établi par Pierre I^{er} en 1714, en l'honneur de Catherine I^{re}, et spécialement destiné aux dames (Mentchikof est le seul homme qui en ait été décoré).

Catherine-de-Fierbois (Sainte-), village de l'arrond. et à 25 kil. de Chinon (Indre-et-Loire); près de là se trouve le château dans la chapelle duquel Jeanne d'Arc s'arma de sa fameuse épée.

Catholicos (JEAN), patriarche arménien, mort en 925, est connu par son *Histoire arménienne*, d'un style éloquent, mais souvent emphatique. Elle a été traduite en français par M. Saint-Martin, 1841.

Catholicos, titre pris par les patriarches de Constantinople et des Nestoriens.

Catholique. V. ÉGLISE.

Catholique, titre donné aux rois d'Espagne, depuis la prise de Grenade, en 1492.

Catilina (LUCIUS SERGIUS), d'une famille patricienne, mais pauvre, né vers 109 av. J. C., se distingua, dès le temps de Sylla, par ses vices audacieux et par ses crimes, et ne songea dès lors qu'à se rendre maître de la république corrompue. Malgré la dépravation de ses mœurs et les meurtres dont on l'accusait hautement, il fut préteur en 68, gouverna l'Afrique, et revint briguer le consulat en 66. Il échoua; soutenu d'une bande de satellites dignes de lui, il essaya deux fois d'assassiner les consuls préférés. Décidé à une révolution, il renouvela ses brigues et fut encore repoussé; c'est alors qu'il trama sa fameuse conspiration; on devait tuer le consul Cicéron, massacrer les riches, piller Rome et changer la constitution de l'Etat. Le complot fut découvert par la vigilance de Cicéron; Catilina, démasqué

en plein sénat par son éloquence, sortit de la ville pour organiser la guerre civile. Pendant que ses complices étaient saisis et mis à mort, il combattit avec les débris de ses bandes Petreius, le lieutenant du timide consul, C. Antonius, et tomba couvert de blessures à Pistoja, 65 av. J. C. Salluste et les *Catilinaires* nous font surtout connaître ce célèbre personnage. V. *Histoire de Catilina*, par Mérimée, 1844.

Catillon, ch.-l. de canton de l'arrond. de Cambrai (Nord), sur la Sambre. Commerce de bois, d'ardoises. de houilles; 2,696 hab.

Catinat de la Fauconnerie (NICOLAS DE), né à Paris, 1657-1712, fils d'un conseiller au Parlement de Paris, d'abord avocat, abandonna le barreau à 25 ans, parce qu'il avait perdu une première cause, et embrassa la carrière des armes. Il avança lentement, à force de services; fut, comme maréchal de camp, mis à la tête des troupes qui devaient aider le duc de Savoie à chasser les Barbetais ou Vaudois du Piémont, 1685, devint gouverneur de Luxembourg, 1687, leva deux régiments en 1688, et se distingua au siège de Philipsbourg, comme lieutenant général. Opposé à Victor-Amédée, il le battit à Staffarde, 1690, s'empara d'une partie de ses États, fut nommé maréchal de France et chevalier de Saint-Louis, remporta la brillante victoire de la Marsaille, 1695, et prépara par ses succès constants le traité de Turin, dont il fut l'un des négociateurs, 1696. Dans la guerre de la Succession d'Espagne, Catinat, mal secondé, peut-être trahi par le duc de Savoie, notre allié perfide, fut battu à Carpi par le prince Eugène, 1701, forcé de rétrograder et remplacé par le présomptueux Villeroi. Après avoir commandé l'armée d'Alsace, il se retira dans sa terre de Saint-Gratien, près de Saint-Denis. D'une simplicité chrétienne, modeste et honnête comme Turenne, qu'il rappelait, il mourut, coupable seulement de n'avoir pas été courtisan. On a publié ses *Mémoires et sa Correspondance*, 1819, 3 vol. in-8°; M. de Créquy a publié des *Mémoires pour servir à la Vie de Catinat*, Paris, 1 vol. in-12, 1775. Son *Eloge* a été écrit par La Guippe, Guibert et La Harpe, 1775.

Catinat. V. MAUREL (*Abdias*).

Cativolcus, chef des Eburons, fut l'un de ceux qui secondèrent la révolte d'Ambiorix contre les Romains de César, et fut réduit à s'empoisonner ou à se pendre, 55 ans av. J. C.

Catmandou. V. KATHMANDOU.

Catoche, cap du Mexique, au N. E. de la presqu'île d'Yucatan, par 21° 27' lat. N., et 89° 55' long. O.

Caton (MARCUS PORCIUS), surnommé l'Ancien (*Priscus* ou *Major*) ou le Censeur, né à Tusculum, en 232 av. J. C. mort en 147, d'une famille plébéienne, fit ses premières armes sous Fabius, contre Annibal, en reprenant dans l'intervalle des combats ses travaux rustiques. Un noble patricien, Valerius Flaccus, le décida à s'établir à Rome; il continua à servir sous Claudius Néron, puis, questeur en Sicile, il se brouilla avec Scipion, dont il critiquait la conduite, 205. Préteur en Sardaigne, consul en 195 avec Valerius Flaccus, il alla ensuite soumettre la Celtibérie et triompha à Rome. Il combattit dans un grade inférieur en Étolie, fit triompher le consul Acilius Glabrien aux Thermopyles, revint en Italie, et, désormais, représentant des vieilles mœurs dans Rome déjà corrompue, il ne cessa de lutter avec acharnement contre toutes les innovations, contre toutes les causes de décadence, contre les nobles et les Scipions, contre le luxe des femmes et les arts de la Grèce. Censeur en 184, il dégrada sénateurs et chevaliers coupables, établit des impôts somptuaires, défendit les finances de l'État, et mérita que le peuple lui élevât une statue. Il se montra l'ennemi implacable de Carthage, ne cessant d'ajouter ces mots à tous les avis qu'il donnait : « Et je crois en outre qu'il faut détruire Carthage. » Il attaqua de nombreux ennemis et eut lui-même à soutenir 44 accusations; toujours avide de s'instruire, il apprit, dit-on, le grec à 80 ans, quoiqu'il eût plus d'une fois vivement repoussé tout ce qui venait de la Grèce, les médecins comme les rhéteurs. Bon soldat, bon laboureur, dur envers ses esclaves, âpre au gain, comme un vieux Romain, Caton, qu'on accuse d'avoir trop aimé le vin, mourut avant d'avoir vu la ruine de Carthage. Il avait écrit de nombreux ouvrages : *De l'Education des enfants*, *Préceptes sur les mœurs*, *Apophthegmes*, *Lettres et Questions épistolaires*, *Discours* (son éloquence âpre et caustique fut surtout louée au temps de Cicéron); *De l'Art militaire*, les *Origines* en 7 livres, ou histoire de Rome, des cités italiennes, de la première, de la seconde guerre punique et des événements jusque

vers 150. Il ne reste de ces ouvrages que quelques fragments, recueillis par M. Lion, *Catoniana*, Gœttingue, 1826; mais le *Traité sur l'Agriculture*, recueil de préceptes sans liaison, a été souvent publié, et traduit par Saboureux de la Bonneterie, 1771. Cornelius Nepos et surtout Plutarque ont écrit la *Vie de Caton*.

Caton (MARCUS PORCIUS), surnommé d'Utique, parce qu'il mourut dans cette ville, arrière-petit-fils du précédent, né en 95 av. J. C., montra, dès son enfance, une grande fermeté de caractère en voulant tuer le tyran Sylla, et une amitié extrême pour son frère Cépion. Son éloquence fut âpre et véhémement comme sa vertu; questeur, il força les agents de Sylla à rendre l'argent qu'ils avaient pris à l'État; il se dévoua à la défense de la République contre les ambitieux, soutint Cicéron dans la conjuration de Catilina, et fit condamner à mort les conjurés, malgré César. Il lutta avec plus d'opiniâtreté que de bonheur contre les triumvirs; le peuple l'admirait, assistait à la lutte comme à un spectacle, mais ne le soutenait pas. César, pour l'éloigner, lui fit donner la mission de réduire l'île de Chypre en province, 58. Il s'opposa aux pouvoirs extraordinaires conférés à Crassus et à César; il fut plusieurs fois traîné en prison; préteur, il fit passer une loi contre la brigade. Dans la guerre civile, il suivit le parti de Pompée, dont il n'aimait pas l'ambition; et, après Pharsale, il réunit les débris de l'armée et se dirigea, par Cyrène, vers la province d'Afrique. Apprenant la défaite des républicains, il se perça de son épée, à Utique, où il commandait; il désespérait de la liberté, et ne voulait pas devoir la vie à César; stoïcien politique, il avait relu, avant de mourir, le Phédon de Platon sur l'immortalité de l'âme; 46 av. J. C. Plutarque a écrit sa *Vie*.

Caton (VALERIUS), grammairien et poète romain du 1^{er} s. av. J. C., fut dépouillé de son patrimoine sous Sylla, puis de son domaine de Tusculum par d'avidés créanciers. Il fut très-renommé, comme poète surtout; on a de lui quelques fragments et un poème de 183 hexamètres intitulé : *Diræ* (Imprécations), qui a été souvent imprimé et traduit par M. Cabaret, 1842. Les fragments de V. Caton ont été réunis par Schopen, Bonn, 1847.

Caton (DIONYSIUS), moraliste latin, peut-être du 1^{er} s. ap. J. C., auteur de *Distiques moraux* qui ont joui d'une grande vogue au moyen âge, comme étant l'ouvrage du célèbre Censeur. On en a publié un très-grand nombre d'éditions, et on les a traduits en prose, en vers, dans presque toutes les langues.

Catona (La), village de la Calabre Ulérieure I^{re}, à 10 kil. N. de Reggio. Victoire de Vivonne sur la flotte des Espagnols, en 1675; 3,000 hab.

Catorce, l'une des plus riches mines d'argent du Mexique, dans la prov. et au N. de San-Luis de Potosi.

Catrou (FRANÇOIS), prédicateur de l'ordre des jésuites, né à Paris, 1659-1737, a fondé et rédigé pendant 12 ans le *Journal de Trévoux*. Il a publié plusieurs ouvrages aujourd'hui oubliés : *Histoire de l'empire du Mogol*; *Histoire du Fanatisme des religions protestantes*; et surtout une *Histoire Romaine* en 24 vol. in-12, riche de faits, de notes, de gravures, de médailles, mais faible de style, d'idées, de composition.

Catrufo (JOSEPH), compositeur italien, né à Naples, en 1771, se livra à l'enseignement de la musique à Genève et à Paris; il a composé un grand nombre d'opéras-comiques qui furent bien accueillis par le public parisien.

Cats (JACQUES). V. CATZ.

Catskill, chaîne de montagnes, ramification des Alleghanys, dans l'État de New-York; les plus hauts sommets sont le Round-Top et le High-Peak.

Catskill est un bourg de l'État de New-York, près de l'Hudson, à 55 kil. S. d'Albany; 6,000 hab.

Cattaro (*Bouches du*), golfe profond de l'Adriatique, sur la côte de Dalmatie, qui a plus de 100 kil. de circonférence; les écueils de Zagniza et della Madona forment, avec le continent, les trois entrées qu'on nomme *Bouches du Cattaro*; deux d'entre elles, larges de 2,000 et de 1,500 mètres, sont assez profondes pour laisser pénétrer les gros vaisseaux; puis vient le canal de Cattaro; et le golfe se creuse au milieu de rochers élevés, parsemés de villages, couronnés de verdure, dominés par les sombres forêts du Montenegro. La température est chaude; l'oranger vient en pleine terre. — Le territoire du CERCLE DE CATTARO, séparé en deux par le golfe, forme la partie méridionale de la Dalmatie Autrichienne; il est bien cultivé, produit de l'huile, des figes, des fruits, a des habitants relativement

éclairés; il a formé une république indépendante qui se donna à Venise (Albanie Vénitienne). Il appartient à l'Autriche en 1797, à la France en 1805; il a été rendu à l'Autriche en 1814. C'est une belle position maritime.

Cattaro, ch.-l. de ce cercle, à 63 kil. S. E. de Raguse, a un port animé sur le golfe, une forte citadelle sur un rocher de 150 m. Evêché; 3,000 hab. C'est là que les Monténégrins apportent surtout leurs denrées.

Catteau-Calleville (JEAN-PIERRE-GUILLAUME), né à Angermunde (Brandebourg), d'une famille de protestants français, 1759-1819, membre des Académies de Stockholm, fixé à Paris en 1810, a publié des ouvrages estimés sur les Etats Scandinaves : *Bibliothèque suédoise*; *Tableau général de la Suède*; *Tableau des Etats Danois*; *Histoire de la reine Christine*; *Histoire des Révolutions de Norwège*, etc.

Cattégat. V. KATTÉGAT.

Catti ou **Cattes**, tribu germanique, faisaient d'abord partie de la confédération des Suèves, et habitaient des sources du Weser au Mein, dans la Hesse actuelle; leur infanterie avait surtout une grande réputation. Ils s'unirent plus tard à la Confédération des Francs. *Castellum Cattorum* (Cassel) était leur principale forteresse.

Cattolica, v. de Sicile, à 25 kil. N. O. de Girgenti, près du Platani; il y a, aux environs, de vastes souffrières; 7,000 hab.

Catulle (CAIUS VALERIUS), poète latin, né vers 86 av. J. C., à Sirinium (Sermione) près du lac Benacus, ou à Vérone, mort vers 40, d'une famille opulente, compta d'illustres amis à Rome, paraît n'avoir pris aucune part aux événements politiques de son temps, mais avoir vécu dans les plaisirs, se laissant aller aux inspirations de son génie, insouciant et voluptueux avant tout. Ses *Epigrammes*, souvent grossières et obscènes, sont aussi piquantes et semées de traits satiriques; ses *Élégies*, parfois plus spirituelles que passionnées, renferment cependant des morceaux pleins de grâce négligée, de naïveté charmante; dans la *Chevelure de Bérénice*, il imite habilement les Grecs; on admire *Thétis et Pélée*, *Atys*, *Ariane*, l'*Épithalame de Manlius*, etc. Par la franchise de son style et la vivacité des expressions, il se place au premier rang des écrivains. On a perdu, d'ailleurs, une partie de ses œuvres; celles qui nous restent ont été très-souvent publiées et traduites : en prose, par Noël; en vers, par Ginguené, Mollevaut, Héguin de Guerle, Servan, etc. M. Naudet a donné une bonne édition de Catulle dans la *Bibliothèque classique* de Lemaire.

Catulus (CAIUS LUTATIUS), d'une illustre famille romaine, consul en 242 av. J. C., gagna sur les Carthaginois la victoire navale des îles Egates, qui mit fin à la première guerre punique.

Catulus (QUINTUS LUTATIUS), consul avec Marius, 102 av. J. C., vainquit les Cimbres à Verceil, se déclara contre Marius et périt sa victime dans la grande proscription de 87.

Catulus (QUINTUS LUTATIUS), fils du précédent, né vers 120 av. J. C., mort vers 60, fut l'un des chefs de l'aristocratie. Consul en 78, il défendit, contre son collègue Lépidus, les lois de Sylla, et resta victorieux; mais il fut moins heureux quand il s'opposa à l'ambition de Pompée, de Crassus et de César; éloquent, honnête et loyal, il avait une grande renommée, et César ne put l'empêcher d'inaugurer le Capitole restauré. Moins opiniâtre que Caton, il ne manquait pas de fermeté; cependant il n'eut pas assez d'autorité pour être le chef du sénat.

Caturiges, ancien peuple gaulois, occupaient la partie orientale des Hautes-Alpes et disputèrent à César le passage des montagnes; ils firent partie du petit royaume de Cottius, et, plus tard, des Alpes-Maritimes. Leurs villes étaient *Caturiges* (Chorges), *Ebrodunum* (Embrun), *Brigantio* (Briançon).

Catz (JACOB VAN), poète hollandais de Brouwershaven en Zélande, 1577-1660, fut ambassadeur en Angleterre, 1627, et grand pensionnaire de Hollande en 1636. Il est surtout célèbre par ses poésies, odes, idylles, fables, etc.; on l'a surnommé le *La Fontaine hollandais*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Amsterdam, 1712, in-fol.; 1790-1800, format in-12, et 1828, in-8°.

Cauca (auj. *Coca*), v. de l'Espagne ancienne, chez les Vaccæi, sur la frontière des Arévaques, dans la Tarraconaise; elle fut prise et horriblement traitée par Lucullus, 151 av. J. C.; Théodose y naquit en 346.

Cauca, affl. de gauche de la Magdalena, vient des Andes, du flanc d'un volcan éteint appelé Cocomico, coule dans des gorges profondes du S. au N., passe à

Popayan, Santa-Fé de Antioquia, à travers un pays fertile, où l'on fait des lavages d'or considérables, et finit au milieu de marécages au-dessous de Mompox. Il reçoit des Andes plusieurs affl., dont les plus importants sont le rio San-Jorge, à gauche; le rio l'orce, grossi du Nechi, à droite; son cours est de 900 kil. environ.

Cauca, l'un des Etats fédérés de la Nouvelle-Grenade, a pour capitale *Popayan*; il se compose des anciennes provinces de Choco, Buenaventura, Cauca, Popayan, Pasto, d'une partie de Neiva et du territoire del Caqueta. La popul. est de 440,000 hab.

Caucase, chaîne de montagnes entre l'Europe et l'Asie, s'étendant du N. O. au S. E., depuis le détroit d'Yénikalé, vers Anapa, jusqu'au cap Apchéron, sur la mer Caspienne; sa longueur est de 1,100 kil. environ, son épaisseur varie de 115 à 300 kil. Elle longe d'abord la côte orientale de la mer Noire, qu'elle couvre d'épais contre-forts, atteignant une hauteur de 500 à 3,000 mèt., puis elle décrit un arc de cercle saillant vers le N., formant une énorme muraille composée de pics superposés, dont les plus élevés sont : l'Elbrouz (5,425 mèt.), le Kazbek ou Mquinvari (4,678 mèt.) le Schat-Tag (4,519 mèt.); ils sont couverts de neiges éternelles. Après le défilé de Dariel, la chaîne décroît jusqu'à 2,000 mèt., jetant vers le N. E. des contre-forts longs, épais, élevés; puis elle s'abaisse, mais en gardant son âpreté. Il n'y a qu'un seul passage praticable au milieu de la chaîne, le défilé de Dariel (Portes Caucasiennes), de Mozdok à Tiflis; les deux autres routes sont celles du littoral, l'une, à l'O., longe la mer Noire par Anapa, Redout-Khalé, Poti, etc., vers la frontière turque; l'autre, à l'E., longe la mer Caspienne par Derbent, les Portes Albaniennes, Kouba, Bakou, vers la frontière persane. Le versant septentrional ne présente que de courts rameaux d'où descendent le Kouban, qui coule vers l'O., le Terek, qui coule vers l'E., et leurs nombreux affl. Le versant méridional se compose d'une suite de terrasses et de plateaux couverts de magnifiques forêts, riches et fertiles; un contre-fort, très-étendu, part du mont Zikar, et va rejoindre le grand plateau d'Arménie, vers le mont Ararat; à l'O. coule le Rioni ou Phase; à l'E., le Kour et son affl., l'Aras. — Le Caucase renferme des mines qui ne sont pas exploitées, des sources minérales; tous les climats, tous les terrains, les animaux sauvages et domestiques, les plantes du Nord, la richesse de la végétation asiatique s'y trouvent réunis. On y rencontre un grand nombre de tribus distinctes, braves, demi-sauvages, parlant des dialectes différents, dont plusieurs sont les restes des hordes asiatiques qui passèrent et repassèrent les montagnes; les principales sont : les Géorgiens (Iméréthiens, Gouriens, Mingréliens, Svanètes), les Abases, les Tcherkesses ou Circassiens, les Ossètes, les Tchetchenzes, les Kistes, les Lesghiz, etc. Les Géorgiens seuls ont été d'assez bonne heure civilisés avec un gouvernement régulier; les autres tribus sont restées presque indépendantes jusqu'à nous; les Russes, sous Pierre I^{er}, 1722, Catherine II, 1783, puis au xix^e s., ont attaqué les peuples du Caucase, qui les ont souvent tenus en échec; Schamyl ne s'est rendu qu'en 1859, et le pays vient d'être officiellement soumis; mais une partie des populations a abandonné le Caucase, au milieu des plus cruelles souffrances, pour aller habiter les provinces turques de l'Asie et de l'Europe.

Caucasie (Lieutenance de la); ce grand gouvernement militaire de la Russie comprend toute la région du Caucase, au N., en Europe, jusqu'à la Kouma et jusqu'au Manytsch; au S., en Asie, jusqu'aux frontières de la Turquie et de la Perse. Il était divisé en gouvernements particuliers de Derbent, de Stavropol, des Cosaques de la mer Noire, au N.; de Koutais, de Tiflis, de Chamaki ou Schemakha, d'Erivan, au S.; puis du pays des Montagnes (Cosaques du Caucase au N. O., pays pacifié ou des Nogais du Kouban; Ossétie, grande et petite Kabarda, au centre; pays des Tchetchenzes et Daghestan ou domaine de Schamyl, vers l'E.). Depuis 1858, le gouvernement de Derbent a été divisé en deux parties; l'une annexée au gouvernement de Schemakha, dont le siège a été transféré à Bakou; l'autre, avec les pays récemment soumis et quelques portions du gouvernement de Tiflis, forme le *Territoire du Daghestan*. Le *Territoire du Kouban* comprend les Cosaques de la mer Noire et une partie des pays conquis; le *Territoire du Tersk* comprend l'Ossétie, la Kabarda et la partie montagneuse du gouvernement de Tiflis. Le Caucase est donc formé de 5 gouvernements et 3 territoires. La population est évaluée à 4,260,000 hab. On a souvent appelé

Transcaucasie le pays au S. des montagnes, et *Ciscaucasie* le pays au N. V. au SUPPLÉMENT, RUSSIE.

Caucase Indien. V. PAROPANISUS.

Caucasiennes (Portes). V. CAUCASE et DARIEL.

Cauchon (PIERRE), évêque de Beauvais, se jeta dans la faction des Bourguignons, fut nommé évêque de Beauvais, vers 1420, et soutint de son influence et de sa science du droit les Anglais maîtres d'une partie de la France. Il réclama le jugement de Jeanne d'Arc, qui avait été prise dans son évêché, et se rendit tristement célèbre dans le procès de Rouen par sa mauvaise foi et ses ruses infâmes : « Evêque, c'est par vous que je meurs, » lui dit avec vérité l'héroïne avant son supplice. Il mourut en 1443, méprisé par ceux à qui il s'était vendu, et détesté par le peuple qui déterra son corps et le jeta à la voirie.

Cauchy (AUGUSTE-LOUIS, baron), mathématicien français, né à Paris, 1789-1857, sortit le premier de l'École polytechnique en 1807, pour embrasser la carrière des ponts-et-chaussées. De nombreux mémoires sur les polyèdres géométriques et sur des questions de haute analyse mathématique, sur la théorie des nombres, un prix obtenu en 1816 pour un travail remarquable sur la Propagation des ondes à la surface d'un liquide pesant, le désignaient comme candidat à l'Académie des sciences; la faveur du gouvernement de la Restauration le fit nommer; et il fut en outre professeur d'analyse à l'École polytechnique, d'algèbre supérieure à la Faculté des sciences, de physique mathématique au Collège de France. Il publia trois ouvrages importants, *Cours d'analyse algébrique, de Calcul différentiel et d'Application de l'analyse infinitésimale à la théorie des courbes*. En 1830, il refusa de prêter serment, occupa à Turin une chaire de mathématiques spécialement créée pour lui par le roi de Sardaigne, puis devint à Prague l'un des professeurs du duc de Bordeaux, 1833-1838. Il revint en France et publia dès lors une foule de mémoires sur toutes les branches des mathématiques, dans le recueil des *Mémoires de l'Académie* et dans les *Comptes rendus*. Il reprit sa chaire à la Faculté des sciences en 1848, et fut dispensé de prêter serment en 1851.

Caucones, peuple de l'ancienne Bithynie et de la Paphlagonie.

Caudebec (*Latomagus*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. d'Yvetot (Seine-Inférieure), en amphithéâtre sur la rive droite de la Seine, à l'embouchure du Caudebec. Entrepôt du pays de Caux; commerce de fruits, légumes, grains, etc. Jadis place forte, elle avait un pont par lequel le duc de Parme échappa à Henri IV. L'église paroissiale est très-remarquable; on admire près de Caudebec les ruines de l'église de Sainte-Gertrude et la chapelle de Notre-Dame-de-Barre-y-Va. La fabrication des chapeaux, dits *Caudebecs*, a été ruinée par la révocation de l'édit de Nantes; 2,181 hab.

Caudebecs-lez-Elbeuf, bourg de l'arrond. et à 25 kil. de Rouen (Seine-Inférieure). Manufactures de draps, filatures de laine, savons, etc.; 9,184 hab.

Cauderan, bourg de l'arrond. et à 4 kil. O. de Bordeaux (Gironde); hôpital militaire; 3,871 hab.

Caudium (auj. *Airola*), v. de l'ancien Samnium, au S. O. de Bénévent, sur la frontière de la Campanie. Au S. E. est le défilé des *Fourches Caudines* (*Caudinæ Furculæ*), où les Romains passèrent sous le joug, 321 av. J. C.

Caudry, bourg de l'arrondissement de Cambrai (Nord). Fabr. de sucre, de tulles; tissus de coton; 4,421 hab.

Caulaincourt (ARMAND-AUGUSTIN-LOUIS DE), duc de VICENCE, né à Caulaincourt, ch.-l. de canton, à 16 kil. O. de Saint-Quentin (Aisne), en 1773, fils du marquis de Caulaincourt, officier général, servit dès l'âge de 15 ans, fut aide de camp de son père, plus tard aide de camp du général Aubert Du Bayet, ambassadeur à Constantinople; puis envoyé, en 1801, comme agent diplomatique auprès de l'empereur Alexandre dont il gagna l'amitié. Aide de camp du premier Consul, général de brigade, général de division en 1805, grand-écuyer de l'Empereur, duc de Vicence, il fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg de 1807 à 1811, s'efforça vainement d'empêcher l'expédition de Russie, revint à Paris avec Napoléon, et dès lors joua le premier rôle dans les relations diplomatiques. Il signa l'armistice de Pleswitz, 4 juin 1813; assista au congrès de Prague, fut nommé sénateur, ministre des affaires étrangères, soutint avec une fermeté modérée les intérêts de Napoléon et de la France au congrès de Châtillon, et, pendant les Cent-Jours, fut encore ministre des affaires étrangères; il défendit la

cause de Napoléon II, puis vécut dans la retraite sous la Restauration, poursuivi par les calomnies de ceux qui l'accusaient d'avoir jadis présidé à l'arrestation du duc d'Enghien. On a publié les *Souvenirs du duc de Vicence*, 1837-40. — Son frère, *Auguste-Jean-Gabriel*, né en 1777, gagna tous ses grades sur les champs de bataille; il était général de division, quand il fut tué à la Moskova, 1812.

Caulet (ETIENNE-FRANÇOIS DE), évêque de Pamiers, 1610-1680, fut protégé par l'abbé Ollier et par saint Vincent de Paul. Evêque en 1644, il se distingua par sa piété et ses réformes charitables; mais il défendit le parti de Port-Royal, refusa de se soumettre au droit de régale, après la déclaration de 1673, et en appela au Saint-Siège. Louis XIV ordonna la saisie de son temporel, mais rien ne put l'ébranler.

Caulnes, bourg de l'arrond. de Dinan (Côtes-du-Nord). Céréales, fourrages; 2,100 hab.

Caulon ou **Caulonia** ou **Castrum-Veterum** (auj. *Castel-Vetere*), v. de l'ancien Bruttium, à 10 kil. de la mer Ionienne, colonie de Pæstum, fut détruite par les Campaniens dans la guerre contre Pyrrhus.

Caumartin (LEFÈVRE DE), famille illustre du Ponthieu, qui a donné à la France plusieurs magistrats distingués.

Louis Lefèvre DE CAUMARTIN, 1552-1623, fut intendant du Poitou et de la Picardie, ambassadeur en Suisse, président du grand conseil, enfin garde des sceaux en 1622. — *Louis-François*, son petit-fils, 1624-1687, intendant de Champagne, fut le conseil et l'agent du cardinal de Retz pendant la Fronde. — *Louis-Urbain*, son fils, 1653-1720, conseiller au Parlement, conseiller d'Etat, fut l'un des hommes les plus distingués de son temps; Voltaire l'a loué comme Boileau; nous lui devons les *Mémoires de Retz et de Guy Joly*. — *Jean-François-Paul*, son frère, 1668-1735, membre de l'Académie française à 26 ans, célèbre par le discours ironique qu'il adressa à l'orgueilleux évêque de Noyon, lors de sa réception, ne devint qu'en 1717 évêque de Vannes; il fut ensuite nommé à Blois. — *Antoine-Louis*, marquis DE SAINT-ANGE, prévôt des marchands de Paris, 1778-1784, a donné son nom à l'une des rues de la capitale.

Caumont, famille illustre du midi de la France, tirait son nom de CAUMONT, jadis place forte, à 8 kil. S. de Marmande (Lot-et-Garonne). — V. LA FORCE et LAUZUN.

Caumont, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. O. de Bayeux (Calvados). Commerce de volailles; 1,075 hab.

Caumont, bourg de l'arrond. d'Avignon (Vaucluse), sur la Durance. Magnaneries, soieries; commerce d'huile d'olive et de fruits; 2,000 hab.

Caune (La), ramification occidentale des Cévennes; elle s'en détache sur les limites de l'Hérault et du Tarn, et s'étend de l'E. à l'O. dans ce dernier département, sur une longueur de 90 kil., entre l'Agout et l'Adou.

Caune (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. N. E. de Castres (Tarn). Fabr. de bonneteries, siamoises et basin; 3,662 hab.

Caunes (Les) (*Bufentis*), v. de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Carcassonne (Aude), sur l'Argent-Double. Exploitation importante de marbres gris et d'agate qui ont servi aux colonnes des Triansons et de Marly. Célèbre par une abbaye de bénédictins, dont l'église est remarquable; 2,390 hab.

Caunus, v. de l'ancienne Carie, en face de l'île de Rhodes, dans une position insalubre; patrie du peintre Protogène.

Caura, affl. de droite de l'Orénoque, formé par la réunion de l'Yurani, de l'Erevato, du Mareguare; il a 280 kil. de cours du S. au N.

Cauris ou **Coris**, petites coquilles blanches, qui abondent aux Maldives, sur les côtes de Bornéo, dans les îles Soulou et Bassilan, sur la côte E. d'Afrique. Depuis longtemps elles servent de monnaie dans tous les parages de la mer des Indes surtout; au Bengale, 3,840 cauris valent une roupie ou 2 fr. 48 c.; à Siam, 2,400 cauris valent 1 fr. Les cauris ont pénétré à travers l'Afrique jusqu'au Soudan, dans la Guinée et la Sénégambie, où 122 cauris valent 1 fr. On en a reçu en Angleterre (1856) jusqu'à 967,000 kil., dont le prix moyen a été fixé à 1 fr. 60 c. le kil.

Caus, **Caux** ou **Cauls** (SALOMON DE), probablement né à Dieppe ou aux environs, protestant, fut, comme ingénieur, au service de Charles, prince de Galles, puis de l'électeur palatin, Frédéric V, enfin de Louis XIII; il n'a pas été persécuté, enfermé comme

fou à Bicêtre et il est mort vers 1635. Ses ouvrages, *Institution harmonique*, Francfort, 1615; *La Perspective*, Londres, 1612; *Hortus Palatinus*, Heidelberg, 1620; *Pratique et démonstration des horloges solaires*, Paris, 1624, sont peu remarquables; mais dans le livre intitulé: *Les Raisons des forces mouvantes*, Francfort, 1615, et Paris, 1624, in-fol., il a donné la théorie de l'expansion et de la condensation de la vapeur, il a même indiqué la construction d'une véritable machine à vapeur propre à opérer des épuisements. — V. *Notice d'Arago*, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, année 1857.

Caussade, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur la rive gauche de la Lerre. Les fortifications sont détruites, la tour de l'église paroissiale est un monument historique. Commerce de safran, laines, bestiaux, volailles, truffes; 4,208 hab.

Causse (Plateaux des). On nomme ainsi le S. O. du plateau central de la France; il comprend l'ensemble des ramifications qui se détachent des Cévennes, de l'Agout au Lot. C'est un pays aride, d'une hauteur moyenne de 800 mèt., sillonné profondément par d'étroites vallées où coulent l'Agout, le Tarn, l'Aveyron, le Lot. Les parties les plus importantes sont: les monts de la *Caune* entre l'Agout et la Sorgues, entre le Languedoc et le Rouergue; la *Causse de Larzac*, entre la Sorgues et la Dourbie; la *Causse de Severac*, partant du mont Lozère, entre le Tarn et le Lot, et se bifurquant aux sources de l'Aveyron, pour former le plateau de *Levezon* ou *Levezac* au S. et les monts du *Rouergue* au N. Le calcaire jurassique domine dans les Causse.

Caussin (NICOLAS), jésuite, né à Troyes, 1583-1651, professeur à Rouen, à Paris, à la Flèche, prédicateur renommé, devint confesseur de Louis XIII. De concert avec mademoiselle de la Fayette, il essaya de renverser Richelieu, mais fut disgracié. Il a laissé plusieurs ouvrages peu estimés, *la Cour sainte*, 5 vol. in-12; *l'Apologie pour les religieux de la Compagnie de Jésus*, 1644, in-8°, etc.

Caussin de Perceval (JEAN-JACQUES-ANTOINE), orientaliste français, de Montdidier, 1759-1835, fut professeur d'arabe au Collège de France dès 1783; garde des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi en 1787; membre de l'Institut en 1809, etc. Il a traduit les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, 1796; *l'Histoire de la Sicile sous les Musulmans* de l'Arabe Howairi, 1802; la suite des *Mille et une nuits*, 2 vol. in-12, 1806; les *Tables astronomiques d'El-Younis*, 1806, in-4°. On lui doit des *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, et des éditions soignées de plusieurs textes arabes. — Son fils, *Armand-Pierre*, né en 1795, après un assez long séjour en Orient, fut nommé professeur d'arabe vulgaire à l'École des langues orientales, puis au Collège de France; il est devenu membre de l'Académie des inscriptions, et a publié une *Grammaire arabe vulgaire*; une révision augmentée du *Dictionnaire français-arabe* de Boethor; un *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes* de 1769 à 1774, traduit du turc; un *Précis historique de la destruction des janissaires par Mahmoud*, également traduit du turc; enfin un *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme, pendant l'époque de Mahomet*, etc., 3 vol. in-8°, 1847.

Cauterets, joli bourg de l'arrond. et à 15 kil. S. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur la rive droite du Gave de Pierrefitte, célèbre par ses eaux thermales et sulfureuses; les environs sont riches en cascades; 1,500 hab.

Caux (Pays de), *Caletensis ager* ou *Caleticus pagus*, dans la Haute-Normandie (auj. l'ouest de la Seine-Inférieure), habité d'abord par les Calètes, eut pour villes princ.: Lillebonne, Caudebec, Yvetot, Saint-Valery, Dieppe, Arques, Eu, Le Tréport. Les volailles de Caux sont renommées. La haute et riche coiffure des Cauchoises a été depuis longtemps célèbre.

Cava, v. de la Principauté Citérieure (Italie), à 5 kil. N. O. de Salerne. Evêché. Centre de nombreuses fabriques d'étoffes de soie et de coton. A 2 kil., sur le mont Finestra, est le magnifique couvent de bénédictins, la *Sainte-Trinité de Cava*, dont la bibliothèque, très-riche en manuscrits, a été transférée à Naples; 16,000 hab.

Cava (La). V. JULIEN (Le comte).

Cavadonga ou **Cobadonga**, v. des Asturies (Espagne), à 48 kil. S. E. d'Oviedo. Victoire de Pélage sur les Arabes; il y fut proclamé roi en 718; abbaye célèbre.

Cavaignac (JEAN-BAPTISTE), né à Gordon (Lot), 1762-

1829, avocat au parlement de Toulouse, membre de la Convention en 1792, vota la mort du roi, montra beaucoup d'énergie dans ses missions aux armées des côtes de l'Ouest, des Pyrénées-Occidentales et de Rhin-et-Moselle. Il fut membre des Cinq-Cents, devint administrateur de la loterie, commissaire général à Mascate, enfin conseiller d'Etat du roi Murat. Préfet de la Somme pendant les Cent-Jours, il fut exilé par la seconde Restauration et mourut à Bruxelles.

Cavaignac (JACQUES-MARIE, vicomte), né à Gordon en 1773, son frère, gagna tous ses grades dans les guerres de la République et de l'Empire, servit avec beaucoup de distinction le roi Murat, protégea la retraite de Moscou et fut pris à Dantzig. Plus tard nommé lieutenant général, commandeur de Saint-Louis, inspecteur général de la cavalerie et pair de France, il est mort en 1855.

Cavaignac (ELÉONORE-LOUIS-GODEFROY), fils aîné du conventionnel, 1801-1845, combattit, comme républicain, les Bourbons de la branche aînée et ceux de la branche cadette. Il fut l'un des principaux fondateurs de la Société des amis du peuple, puis de la Société des droits de l'homme; plusieurs fois compromis dans les procès politiques de 1830, 1832, 1834, il concourut à la rédaction du journal *la Réforme*.

Cavaignac (LOUIS-EUGÈNE), son frère, né à Paris en 1802, élève de l'École polytechnique, fit, comme lieutenant d'artillerie, la campagne de Morée en 1828, se distingua en Afrique, à partir de 1832, surtout à la défense de Tlemcen, 1836, de Cherchell, 1840, puis comme colonel des zouaves et comme général de brigade en 1844. En 1848, il fut nommé gouverneur-général de l'Algérie et général de division, mais refusa le ministère de la guerre. Député à l'Assemblée constituante, il accepta, dans des circonstances difficiles, le portefeuille de la guerre. Il réprima la terrible insurrection de juin et fut nommé par l'Assemblée chef du pouvoir exécutif; on déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Le 20 décembre 1848, il descendit du pouvoir avec dignité; après le 2 décembre 1851, il fut retenu prisonnier à Ham pendant quelques jours; élu député de Paris en 1852, il refusa de prêter serment; il est mort en octobre 1857.

Cavaillon (*Caballio*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. d'Avignon (Vaucluse), sur la rive droite de la Durance, dans un pays beau et fertile. Cathédrale des XII^e et XIII^e s., quand Cavaillon était un évêché; débris d'un arc de triomphe. Huiles, soie, garance; fabriques de vermicelle; fruits renommés; 8,054 hab.

Cavalcanti (*Guido*), poète de Florence, ami de Dante, comme lui gibelin ardent, mourut en 1300. Ses *Sonnets* et ses *Canzoni* se trouvent dans le 6^e livre du *Recueil des anciens poètes italiens*, publié à Florence, 1527; à Venise, 1532 et 1731.

Cavale (La), port de la Roumélie (Turquie), sur la baie de ce nom, à 130 kil. N. E. de Salonique. Patrie de Méhémet-Ali. Commerce de tabac, de coton, d'huile; 3,000 hab.

Cavaller (JEAN), l'un des chefs des Camisards, né à Ribaute, près d'Anduze (Gard), en 1679, fils de paysans, garçon boulanger, robuste, d'une figure agréable, devint, en 1702, l'un des principaux chefs des *Enfants de Dieu*, qu'il prêchait et conduisait au combat. Il lutta, surtout dans le Vivarais, contre Montrevel et Villars, se laissa séduire par les propositions de celui-ci; se soumit, fut mené à Versailles, où il eut un entretien avec Chamillard, puis, fut conduit à Neuf-Brisach. Craignant d'y être retenu prisonnier, il s'enfuit en Hollande, commanda un régiment de réfugiés en Espagne, combattit avec fureur à Almanza, en 1707, et se fixa en Angleterre. Il y devint major-général, gouverneur de Jersey, et mourut à Chelsea, près de Londres, en 1740.

Cavalieri (BONAVENTURE), géomètre de Milan, 1598-1647, d'abord hiéronymite, s'occupa de géométrie, pour échapper aux douleurs de la goutte, fut élève de Galilée, et, dès l'année 1629, découvrit la *théorie des indivisibles*, qu'il ne publia qu'en 1635, ce qui permit à Roberval de lui contester la priorité de cette découverte. Il écrivit encore un *Traité des sections coniques*, 1632, une *Trigonométrie*, 1635, et un *Traité d'astronomie* (*Rota planetaria*), 1640.

Cavaliers, nom des royalistes, sous Charles I^{er}, pendant la guerre de la Révolution d'Angleterre.

Cavalier-Maggiore, bourg d'Italie, à 16 kil. N. E. de Saluces; 5,000 hab.

Cavalli (FRANÇOIS), compositeur, né à Venise, 1610-1676, fut appelé en France par Mazarin, donna son opéra de *Xerxès* au mariage de Louis XIV, 1660, et se distingua par l'énergie de ses compositions.

Cavallini (BERNARDO), peintre, de Naples, 1622-1650, élève de Massimo, a laissé un grand nombre de petits tableaux, remarquables par l'expression et le fini de la touche; ils sont restés à Naples ou ont passé en Espagne.

Cavallini (PIETRO), peintre et sculpteur, né à Rome, 1259-1544, élève de Giotto, auteur de belles mosaïques à Rome, d'une fresque à Saint-François d'Assise et du tableau de l'*Annonciation* à Saint-Marc de Florence.

Cavallo, cap de l'Algérie sur la Méditerranée, à l'E. du golfe de Bougie, par 36° 45' lat. N., et 2° 55' long. E.

Cavallo (TIBERIUS), physicien, né à Naples en 1749, mort à Londres en 1809, a publié un *Traité d'électricité*, traduit en français, 1785, in-8°; des *Traités sur la nature et les propriétés de l'air*, sur le *Magnétisme*, etc. Il a inventé un *micromètre*, un *électromètre*, etc.

Cavan, bourg de l'arrond. de Lannion (Côtes-du-Nord). Bestiaux; 2 000 hab.

Cavan, comté d'Irlande, dans l'Ulster, a pour bornes : au N., le comté de Fermanagh; à l'E., celui de Monaghan; au S. la province de Leinster; à l'O., celle de Connaught. Il a 192,000 hect. de superficie, est montagneux, marécageux, peu fertile; 155,000 hab. Les v. princ. sont *Cavan*, *Cootehill* et *Balturbet*.

Cavan, le ch.-l., sur le Cavan, affl. de l'Erne, dans un pays assez riant, à 100 kil. N. O. de Dublin; commerce de beurre et de toiles; 6,000 hab.

Cavares ou **Cavari**, ancien peuple gaulois, étaient assez puissants sur les bords du Rhône (auj. départ. de Vaucluse); leurs villes étaient : Arausio (Orange), Avenio (Avignon), Vindalium, Carpentoracte (Carpentras), Cabellio (Cavaillon). Leur pays fit partie de la Viennoise.

Cavarzère, v. de la Vénétie (Italie), sur la rive droite de l'Adige, à 40 kil. S. O. de Venise; commerce de grains, de bestiaux, de soie; 7,000 hab.

Cave (GUILLAUME), historien ecclésiastique anglais, 1637-1713, chapelain de Charles II, plus tard vicaire d'Isleworth (Middlesex), a laissé plusieurs ouvrages estimables d'érudition religieuse : *Primitive Christianity*, Londres, 1672, in-8°, traduit en français; *Tabulæ ecclesiasticæ*, Londres, 1674, in-8°, réimprimé avec additions en 1685, sous le titre de *Cartophylax ecclesiasticus*, etc.; mais le plus important est : *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*, Londres, 1688 et 1689, 2 vol. in-fol.; Genève, 1705, 1720; Oxford, 1740-1743. C'est un livre d'une érudition sûre et très-étendue, très-facile et très-utile à consulter.

Caveau, nom d'une société gastronomique et littéraire, fondée en 1729 par Piron, Collé, etc., et célèbre par les chansons joyeuses qui accompagnaient les repas. Plusieurs sociétés de même nature lui ont succédé, sous ce nom, jusqu'à nos jours.

Cavedone (GIACOMO), peintre italien de Sassuolo, 1577-1660, imita surtout Louis Carrache, son maître. Le Louvre possède de lui une *Sainte Cécile*.

Caveirac (JEAN NOVI DE), théologien français, de Nîmes, 1713-1782, est surtout connu par son *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes*, avec une dissertation sur la *Saint-Barthélemy*, 1758, in-8°. Il prit la défense des jésuites dans un écrit intitulé : *Appel à la raison*, 1762, 2 vol. in-12, fut condamné par contumace, au tribunal du Châtelet, en 1764, au carcan et au bannissement; il rentra plus tard en France.

Cavellier ou **Cuvellier**, trouvère du XIV^e s., peut-être de Picardie, n'est connu que par un long poème intitulé : *Romant de Bertrand de Gleaquin*, ou chronique de Bertrand du Guesclin. Il est curieux à plus d'un titre, et a été publié dans les *Documents inédits* sur l'histoire de France, par M. Charrière, 1839, 2 vol. in-4°.

Cavendish, famille illustre d'Angleterre, qui remonte au XIV^e s.; elle a formé les branches des ducs de Devonshire et de Newcastle. V. ces noms.

Cavendish (HENRI), physicien et chimiste anglais, né à Nice en 1731, mort en 1810, petit-fils du duc de Devonshire, se livra avec ardeur à l'étude des sciences, conserva toujours la simplicité de ses premières années; et, malgré ses charités, ses dépenses scientifiques, laissa une fortune de 30 millions. Il donna la première analyse exacte de l'air, et y démontra la présence du gaz

acide carbonique, 1766-1767; il découvrit la composition de l'eau, 1781, et fit mieux connaître les propriétés de l'air inflammable ou gaz hydrogène; avec la balance de torsion de Coulomb, il démontra le mode d'action de l'attraction en raison directe des masses. Membre de la Société royale de Londres en 1760, il enrichit de ses *Mémoires* les *Philosophical transactions*, et fut nommé membre associé de l'Institut de France en 1800.

Cavendish (W.-H.). V. BENTINCK.

Cavendish ou **Candish** (THOMAS), navigateur anglais du XVI^e s., fit la course contre les Espagnols sur les côtes d'Amérique en 1585, et, suivant les traces de Drake, accomplit un nouveau voyage autour du monde avec trois petits navires, 1586-1588; dans une autre expédition, il périt de misère sur les côtes du Brésil, en 1593.

Cavery. V. KAVERY.

Cavino (JEAN), dit le *Padouan*, graveur du XVI^e s., s'associa à Alexandre Bassiano, son compatriote, pour contrefaire les médailles antiques.

Cavite, v. de l'île de Luçon (Philippines), est un port à 12 kil. S. O. de Manille, sur le golfe du même nom; elle sert de port à cette ville pendant 6 mois, et est fortifiée; on y construit des vaisseaux de guerre; 5,000 hab.

Cavoie ou **Cavoie** (Louis d'Oger, marquis DE), né en 1640, mort en 1715, élevé avec Louis XIV, fut d'abord l'un des plus brillants seigneurs de son temps, servit, comme volontaire, sous Ruyter, signala sa valeur au passage du Rhin et dans beaucoup d'autres campagnes, fut nommé grand-maréchal des logis de la maison du roi, et, s'il mérita l'inimitié de Louvois, sut gagner l'affection de Turenne, de Luxembourg, de Racine.

Cavour (CAMILLE Benso, comte DE), né à Turin, 14 juillet 1810, fils d'un ancien préfet de cette ville, qui lui laissa une fortune considérable, servit dans l'armée du génie, donna sa démission et passa plusieurs hivers à Paris. En 1847, il fonda avec le comte Balbo *Il Risorgimento*, journal libéral, où il traita surtout les questions économiques. Il fut remarqué et entra à la chambre des députés en 1849; il devint bientôt ministre de l'agriculture, puis des finances en 1851. Il essaya de faire adopter les principes du libre échange; mais il rencontra une opposition très-vive, et il se retira en 1852. Il se rapprocha alors du parti avancé, et la majorité de la chambre le porta bientôt à la présidence du conseil, après la retraite de M. d'Azeglio. Partisan décidé des principes français de 1789 et de la Constitution piémontaise de 1848, il opposa courageusement les droits de l'Etat aux privilèges du clergé et eut de violents démêlés avec la cour de Rome. Partisan audacieux et habile de l'indépendance et de l'unité de l'Italie, il décida son pays à s'unir aux puissances occidentales contre la Russie, 1855; et, au congrès de Paris, 1856, exposa les griefs des Italiens contre l'Autriche et le gouvernement pontifical. L'Italie répondit à sa voix; une souscription nationale fut effectuée pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie; l'Autriche protesta; les relations diplomatiques furent suspendues entre Vienne et Turin. La visite de M. de Cavour à Plombières, automne 1858, décida l'alliance du Piémont et de la France; la question italienne devenait de plus en plus une question européenne. L'Autriche, pour couper court à toutes les interventions diplomatiques, se décida à la guerre. Pendant la lutte de 1859, M. de Cavour travailla activement au soulèvement des duchés, Toscane, Parme, Modène, et des Romagnes; la paix de Villafranca arrêta un instant la politique annexionniste du ministre; il se retira, mais le mouvement national reprit son élan et M. de Cavour, rentré au ministère, 21 janvier 1860, fit accepter par la France l'annexion des duchés et de la Romagne, par l'Italie la cession de Nice et de la Savoie, juin 1860. Les succès de Garibaldi en Sicile et à Naples, probablement encouragés par le ministre, lui fournirent l'occasion de compléter son œuvre; les généraux Fanti et Cialdini entrèrent dans les Etats Romains, battirent les troupes pontificales à Castel-Fidardo; les Piémontais s'unirent aux volontaires de Garibaldi pour achever la ruine du roi de Naples, et le Parlement de Turin ratifia sa conduite politique en lui accordant un vote de confiance presque unanime, 13 octobre 1860. Président du nouveau ministère italien, avec les portefeuilles de la marine et des affaires étrangères, travaillant avec ardeur à l'organisation du nouveau royaume d'Italie, forcé de lutter contre l'impatience des patriotes les plus exaltés, il mourut, miné depuis longtemps par une fièvre lente, au milieu de son triomphe et du deuil général, le 6 juin 1861.

Cavour, v. d'Italie, à 45 kil. S. O. de Turin; célèbre par son abbaye de bénédictins. Soieries, toiles; houille, ardoises; 6,000 hab.

Cawnpore ou **Caunpore**, v. de la prov. et au N. O. d'Allahabad (Bengale), sur la rive droite du Gange. C'est l'une des plus importantes stations militaires de l'Hindoustan. En 1857, lors de la révolte des Indiens, Nana-Saib y fit un horrible massacre des Anglais; lorsque la ville fut reprise, elle devint comme le centre des opérations dirigées contre les rebelles du royaume d'Oude; 110,000 hab.

Caxamarea, v. du Pérou, sur la riv. de ce nom, par 7° 8' 38" lat. S., et 80° 55' 50" long. O., dans une charmante vallée, très-élevée, de la prov. de Libertad, à 600 kil. N. O. de Lima. Toiles de lin et de coton, étoffes grossières de laine; 8,000 hab. Atahualpa y fut étranglé par les Espagnols en 1533.

Caxamarquilla, v. du Pérou, dans la prov. de Libertad, au N. E. de Truxillo; 8,000 hab.

Caxatambo, v. de la province de ce nom (Pérou), au pied des Andes, à 180 kil. N. E. de Lima.

Caxias, bourg florissant de la prov. de Maranhão (Brésil), au S. E. de San-Luis; on cultive en grand dans ce district le coton qui s'écoule par l'Itapicura vers Rio-de-Janeiro.

Caxocira, v. de la prov. et à 110 kil. N. O. de Bahia (Brésil). Commerce de coton et de tabac; 15,000 h.

Caxton (WILLIAM), typographe anglais, 1412-1491, fut le représentant des merciers de Londres dans les Pays-Bas, consul à Bruges, sous le titre de maître et gouverneur des marchands de la nation anglaise; il traduisit en anglais et imprima à Bruges, à Gand et à Cologne le *Recueil des Histoires de Troyes*, de Raoul Lefebvre, qu'il dédia à la duchesse de Bourgogne, Marguerite d'York, sept. 1471; c'est le premier livre imprimé en anglais. Il publia en 1474 la traduction du *Jeu des Echecs moralisé*, et en 1477, à Londres, les *Dits moraux des Philosophes*, le premier volume daté qui ait été imprimé en Angleterre. Protégé par l'abbé Thomas Mil-ling, il put établir ses presses dans l'abbaye de Westminster, traduire et imprimer 24 ouvrages in-fol., romans de chevalerie, livres religieux, orateurs et poètes anciens ou modernes. Ses textes sont corrects, mais en caractères gothiques peu réguliers; ses livres, extrêmement rares, ont été vendus jusqu'à 25,000 francs.

Cayambé, l'un des plus hauts sommets des Andes (6,140 m.), à 60 kil. N. E. de Quito, sous l'Equateur.

Cayambé, affl. de droite de l'Amazone, arrose la Guyane portugaise; 250 kil. de cours.

Cayapos, Indiens sauvages, prov. de Goyas (Brésil).

Cayenne, riv. de la Guyane française, arrose le N. O. de l'île de Cayenne et a 70 kil. de cours.

Cayenne (île de), dans la Guyane française, est baignée, au N. et à l'E. par l'Océan Atlantique, au S. par l'Ouya, à l'O. par la Cayenne; elle est longue de 44 kil. et large de 30; le N. est plus sain et mieux cultivé; le S. renferme des savanes souvent inondées; des indigènes et des Français l'habitent. Ceux-ci y ont fondé quelques établissements dès 1604 et 1635. Lieu de déportation pour les condamnés aux travaux forcés. On y récolte le manioc, le maïs, le café, le sucre, le riz, le coton, le tabac, la muscade, le poivre, le cacao, la vanille, les gommés, les bois d'ébénisterie et de teinture, etc.

Cayenne, capit. de la Guyane française, à l'embouchure de la Cayenne, dans l'île de ce nom, par 4° 56' lat. N. et 54° 35' long. O., siège du gouvernement, a une cour impériale et est assez bien bâtie, dans la ville neuve surtout; 6,000 hab. Elle a été fondée par des armateurs de Rouen, de 1626 à 1643. Les Anglais s'en emparèrent en 1654, les Hollandais en 1676, les Portugais en 1805.

Cayes (Les), port d'Haïti, ch.-l. d'un arrond., au S. O. sur la mer des Antilles, en face de l'île à Vache, par 18° 11' 40" lat. N. et 76° 10' 34" long. O., à 160 kil. S. O. du Port-au-Prince. Quoique déchue, elle fait encore un commerce important; elle est dans une région fertile, mais malsaine; 7,000 hab. L'exportation consiste surtout en cafés et en sucre.

Cayot (PIERRE-VICTOR-PALMA), polygraphe français, né à Montrichard, en Touraine, 1525-1610, élève et ami de Ramus, ministre calviniste, prédicateur de Catharine de Bourbon, fut converti au catholicisme par le cardinal Duperron, en 1595; fut nommé professeur d'hébreu au collège de Navarre en 1596, devint prêtre en 1600, et fut accusé, par les protestants, de magie, de nécromancie, de commerce avec le diable. Il a publié beaucoup d'ouvrages aujourd'hui ou-

bliés; les plus curieux sont: *l'Heptaméron de la Navarride*, ou histoire du royaume de Navarre, traduit de l'espagnol en vers français, Paris, 1602, in-12; *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, grand magicien*, traduit de l'allemand, 1603, in-12. Ses livres historiques, justement estimés, surtout à cause de leur impartialité, sont: *Chronologie novenaire*, ou histoire de la guerre sous Henri IV, de 1589 à 1598, 3 vol. in-8°, 1608; et *Chronologie septennaire*, ou histoire de la paix entre les rois de France et d'Espagne, de 1598 à 1604. Ils ont été réimprimés dans les collections de Mémoires relatifs à l'histoire de France.

Cayeux, petit port de l'arrond. et à 28 kil. N. O. d'Abbeville (Somme), sur la Manche, au S. de la Somme; pêche; 3,026 hab.

Cayla, (Zoé, comtesse de), fille de l'avocat général Talon, née en 1784, morte en 1850, exerça, dans les dernières années de Louis XVIII, un grand ascendant sur l'esprit du roi, et s'en servit dans l'intérêt du parti religieux; elle en avait reçu le château de Saint-Ouen.

Caylus, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 44 kil. N. E. de Montauban (Tarn-et-Garonne), sur la Bonnette. Ruines d'un vieux château; commerce de grains; fer, vin, eaux-de-vie; 4,950 hab.

Caylus (MARTHE-MARGUERITE DE VILLETTE, DE MURCAY, marquise de), née dans le Poitou en 1673, morte en 1729, arrière-petite-fille de Th.-Agrippa d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon, à la mode de Bretagne, fut enlevée par elle à sa famille, convertie au catholicisme, mariée assez mal, en 1686, au comte de Caylus, dont elle vécut séparée. Gracieuse, spirituelle, pleine d'enjouement, elle brilla surtout à l'époque des représentations d'*Esther*; mais son esprit railleur la fit plusieurs fois exiler de la cour, où elle était appréciée de tout le monde. Elle a laissé des *Souvenirs*, édités en 1770 par Voltaire, qui l'a finement appréciée. Ils sont dans les collections de Petitot et de Michaud.

Caylus (ANNE-CLAUDE-PHILIPPE DE TUBIÈRES, DE GRIMOARD, etc. comte de), archéologue français, fils de la précédente, né en 1692, mort en 1765, servit avec distinction jusqu'à la mort de Louis XIV, et se livra dès lors à son goût pour les arts. Il visita l'Italie, la Turquie, l'Asie Mineure, puis l'Allemagne et l'Angleterre; possesseur d'une grande fortune, il fut généreux protecteur des artistes, fonda plusieurs prix utiles et paya d'exemple. Membre honoraire de l'Académie de peinture en 1751, il fut l'un des membres les plus laborieux de l'Académie des Inscriptions depuis 1742, et enrichit ses mémoires de 45 dissertations sur différents sujets d'art et d'antiquités. Son principal ouvrage est le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*; Paris, 1752-1767, 7 vol. in-4°. On lui doit encore la publication du bel ouvrage contenant la *Description des pierres gravées du Cabinet du Roi*, et il prit une grande part au *Recueil de peintures antiques trouvées à Rome*, 3 vol. gr. in-fol. avec 60 planches. Ses *Œuvres badines*, romans, contes, etc., ont été publiées en 1787, 12 vol. in-8°. Il a encore écrit les *Vies de Mignard, Lemoine, Bouchardon*, etc.

Cayor, lac de la Sénégambie, au N. du Sénégal, avec lequel il communique par le marigot de Sokamm; il a 28 kil. de long sur 8 de large; ses eaux sont douces; il est bordé de collines boisées; ses environs sont fertiles et peuplés. Le village de Cayor, qui lui a donné son nom, s'est transporté sur la rive gauche.

Cayor, royaume de la Sénégambie, occupé par les nègres Yoofs; il s'étend sur la côte depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au cap Vert, au S. du Ouâlo, sur une longueur de 280 kil. et sur une largeur de 60 à 80. Le souverain se nomme *Damel*; les princip. villes sont Ghighis, Makayé, ses résidences, et Kobky. Des dunes, qui bordent le rivage, arrêtent l'écoulement des eaux qui forment de nombreuses mares près desquelles s'élèvent beaucoup de villages. La popul. est évaluée à 100,000 hab.

Cayot (AUGUSTIN), sculpteur, né à Paris, 1667-1722, élève de Jouvenet et de Le Hongre, de l'Académie en 1711, a fait une *Nymphe de Diane* aux Tuileries, les *deux Anges* du maître-autel à Notre-Dame, etc.

Caystrus. V. CAISTRUS.

Cazalès (JACQUES-ANTOINE-MARIE DE), né à Grenade (Haute-Garonne), en 1758, mort en 1805, fils d'un conseiller au Parlement de Toulouse, était capitaine de dragons en 1789. Il échoua à Toulouse, mais fut nommé député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Rivière-Verdun. Il s'opposa de toutes ses forces à la réunion des trois ordres, et, contraint par l'Assemblée

constituante de revenir prendre sa place de député, il se montra l'un des défenseurs les plus éloquents de l'autorité royale, sans attaquer cependant les droits de la liberté; aussi les royalistes ne furent-ils pas toujours satisfaits, et il mérita l'estime de ses adversaires. Après la fuite du roi, il donna sa démission, et quitta définitivement la France après le 10 août; il servit la cause de l'émigration de son bras et de ses conseils, s'offrit vainement pour défendre Louis XVI, fut chargé de plusieurs missions importantes, repoussa les offres de Bonaparte, mais obtint la permission de rentrer en France. Ses *Discours*, recueillis en 1821, forment 1 vol. in-8° de la Collection des orateurs français.

Cazalla, v. de la prov. et à 80 kil. N. E. de Séville (Espagne), sur le versant de la Sierra Morena. Mines de charbon, distilleries d'eau-de-vie; 7,000 hab.

Cazaubon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. O. de Condom (Gers), sur la Douze. Eaux minérales; commerce d'eau-de-vie; 2,800 hab.

Cazhin, V. KAZBIN.

Cazembes, peuple de l'Afrique centrale, à l'E. du Congo.

Cazères (*Calagorris*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 38 kil. S. O. de Muret (Haute-Garonne); la Garonne commence à y être navigable; 2,635 hab.

Cazes (PIERRE-JACQUES), peintre français, né à Paris, 1676-1754, élève de Bon Boullongne l'ainé, obtint le premier grand prix en 1699, et fut reçu académicien en 1704. Peintre remarquable par la composition, la correction du dessin, la vérité de la couleur, il a surtout consacré son talent à la décoration des églises de Paris, de Saint-Germain des Prés principalement. Ses œuvres ont été aussi recherchées par l'Allemagne, et ont orné Sans-Souci, Potsdam, Charlottenbourg.

Cazin (HUBERT), éditeur français, né à Reims, a publié, dans la deuxième moitié du XVIII^e s., un grand nombre d'auteurs français; ses éditions, d'un format petit in-12, sont encore fort recherchées.

Cazorla (*Castulo*), v. de la prov. et à 50 kil. E. de Jaén (Espagne), au milieu de la sierra de Cazorla, contre-fort de la Sierra-Nevada. Ville ancienne, défendue par un château arabe; quoique déchue, elle a encore assez d'industrie et de commerce; 7,500 hab.

Cazotte (JACQUES), littérateur français, né à Dijon, 1720-1792; après avoir servi dans l'administration de la marine aux îles du Vent et à la Martinique, il revint vivre paisiblement dans l'étude des lettres et les plaisirs d'une société distinguée. Doué d'une grande facilité, ingénieux, spirituel et d'une gaieté franche, il se fit connaître par des chansons, des poèmes en prose et en vers, comme *Ollivier*; de jolis contes, comme le *Diable amoureux* et le *Lord impromptu*; il écrivit aussi la *Suite des Mille et une nuits* et les quatre derniers volumes du *Cabinet des Fées*. Vers la fin de sa vie, il tomba dans les rêveries mystiques de l'illumination et du martinisme, c'est ce qui donna plus tard à La Harpe l'idée de lui attribuer une prédiction curieuse sur la Révolution et ses victimes. Cazotte fut l'adversaire prononcé des idées nouvelles; arrêté après le 10 août, il échappa aux massacres de septembre, grâce au courageux dévouement de sa fille Elisabeth; puis, bientôt repris, il fut condamné, quoique innocent, et mourut courageusement le 25 septembre. Ses *OEuvres* ont été surtout publiées en 1817. 4 vol. in-8°.

Cazouls-lès-Béziers, bourg de l'arrond. de Béziers (Hérault). Eaux-de-vie et vins muscats; 2,840 hab.

Cea, affl. de gauche de l'Esla, dans la prov. de Léon (Espagne), à un cours de 130 kil. non navigable; elle sert à l'irrigation.

Ceara, prov. du Brésil, bornée au N. par la mer et à l'O. par le Piahy; elle comprend des plaines fertiles ou desséchées par le manque d'eau; des montagnes boisées; de beaux pâturages arrosés par le Jaguaribe. La population est de 385,000 hab.; la capit. est *Aracaty* ou *Aracaty*; les villes princ. sont : Crato et Ceara.

Ceara ou Notre-Dame de l'Assomption ou **Cidade-da-Fortaleza**, ancienne capit. de la prov., petit port fortifié à 10 kil. de l'embouchure de la rivière de ce nom, fait un assez grand commerce de caoutchouc. Evêché; à 2,000 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro; 16,000 hab.

Cebazat, bourg de l'arrond. de Clermont (Puy-de-Dôme). Céréales; 2,000 hab.

Cebenna mons,auj. **Cévennes**.

Cébès, philosophe grec, de Thèbes, vivait à la fin du V^e s. av. J. C.; il fut disciple de Socrate, ami de Platon, qui l'a placé parmi les interlocuteurs du Phé-

don. Il nous reste de lui un dialogue, *le Tableau*, d'un style élégant et d'une morale pure et élevée. On a pensé que des interpolations s'étaient glissées dans le texte primitif; d'autres l'attribuent à un auteur postérieur. Souvent imprimé à la suite de Théophraste et d'Épictète, il a été publié par Gronovius, 1689; par Johnson, 1720; par Schweighäuser, 1806; et souvent traduit en français par Gilles Boileau, de Villebrune, Belin de Ballu, Camus, Thurot.

Cébu, l'une des Philippines, longue de 216 kil., large de 50, sous un climat chaud, boisée au centre dans la partie montagneuse, produit du riz, du cacao, du sucre, du coton, du tabac. C'est l'île principale d'une province comprenant Bojol, Siquijor, Camotes, Mangtan, Bantajan, etc., entre Negros et Leyte, au N. de Mindanao. La capit. Cébu, à l'E., résidence de l'alcade-mayor et d'un évêque, fait un commerce actif avec Manille; 6,000 h. — Cébu fut découverte, en 1521, par Magellan, qui fut tué en combattant contre les indigènes de Mangtan.

Cecco d'Ascoli (FRANCESCO *Stabili*, dit), né à Ascoli en 1257, professeur à Bologne, fut brûlé vif à Florence, par ordre de l'inquisition, en 1527, pour avoir mal parlé de la religion. Il a écrit un poème didactique en italien, l'*Acerbo* (d'*acervus*, recueil), espèce d'encyclopédie sans grande valeur, et pourtant plusieurs fois réimprimée au XV^e et au XVI^e s.

Cecil (WILLIAM), baron DE BURLEIGH ou BURGHLEY, homme d'Etat anglais, né dans le comté de Lincoln, 1520-1598, gagna la faveur de Henri VIII à la suite d'une discussion brillante contre deux prêtres irlandais, devint secrétaire d'Etat sous Edouard VI, ne voulut pas reconnaître Jane Grey, et quoique dépouillé de ses emplois, sous Marie Tudor, parce qu'il resta protestant, ne perdit pas l'estime et la confiance du gouvernement. Dès lors il s'attacha à Elisabeth, fut son guide prudent, et, quand elle fut reine, dirigea les affaires avec la plus grande autorité. Il prit la plus grande part aux événements du règne, à l'établissement de l'Eglise anglicane, aux troubles de l'Ecosse, à la répression des conspirations, à la mort de Marie Stuart, à la lutte contre l'Espagne. Elisabeth eut le bon esprit de le défendre contre les intrigues des favoris, Leicester et Essex; sa vie privée fut irréprochable, et les contemporains ont loué l'activité et la sagesse de ce ministre remarquable. Les *Mémoires de la vie et de l'administration de W. Cecil* ont été publiés à Londres, 1828-32, 3 vol. in-4°.

Cecil (ROBERT), fils du précédent, 1563-1612, secrétaire d'Etat en 1596, ambassadeur en France, 1597, fut l'un des principaux auteurs de la perte du comte d'Essex. Jacques I^{er} reconnut son habileté et le créa comte de Salisbury; mais ses contemporains adressèrent de graves reproches à sa moralité. On a publié sa *Correspondance secrète avec Jacques VI*, Londres, 1766, in-12.

Cécile (Sainte), vierge et martyre, d'une famille romaine distinguée, vivait peut-être dans la première moitié du III^e s. On place, sans preuve, sa mort vers 250; son nom est depuis longtemps dans le canon de la Messe; on l'honore le 22 novembre. Les musiciens l'ont prise pour patronne, parce qu'elle joignait souvent à sa voix le son d'un instrument, en chantant les louanges de Dieu. Dom Guéranger a écrit l'*Histoire de sainte Cécile*, 1849.

Cécile (Sainte-), bourg de l'arrond. d'Orange (Vaucluse). Huile d'olive, soie, vin; 2 756 hab.

Cecilius ou **Cæcilius Statius**, poète comique latin, mort vers 168 av. J. C., peut-être gaulois de Milan, fut d'abord esclave. C'est lui qui accueillit et encouragea par ses éloges les débuts de Térence. Les anciens le plaçaient entre ce poète et Plaute:

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte,

a dit Horace. Il ne nous reste que les titres de ses quarante comédies, *palliatae*, avec un assez grand nombre de courts fragments.

Cecina ou **Cæcina** (SEVERUS), général romain sous Auguste, gouverneur de Mésie, repoussa les Pannoniens, les Daces et les Sarmates, 6-7 ap. J. C.; puis se distingua, comme lieutenant de Germanicus, contre Arminius; il mérita, par sa belle retraite de l'an 15, les honneurs du triomphe. Sous Tibère, il parla plusieurs fois dans le sénat, surtout pour demander qu'on défendit aux gouverneurs de mener leur femme dans leur province.

Cecina ou **Cæcina** (ALIENUS ou LICINIUS), questeur en Bétique, à la mort de Néron, se déclara pour Galba,

68; puis, accusé de dilapidations, il entraîna ses soldats, qui aimaient sa force et son éloquence, dans le parti de Vitellius. Il traversa le Grand-Saint-Bernard, au printemps de 69, fut deux fois battu, devant Plaisance et à Castorum, près de Crémone, par les troupes d'Othon; mais réuni à Valens gagna la bataille de Bédriac. L'Italie fut ravagée par les vainqueurs; Vitellius nomma Cecina et Valens consuls, le 1^{er} sept. 69. Envoyé contre Ant. Primus, il voulut décider ses soldats à reconnaître Vespasien; jeté par eux dans les fers à Crémone, puis délivré pour traiter avec l'ennemi, Cecina fut bien accueilli par Vespasien; mais en 79 il conspira contre lui et fut tué par Titus, au sortir d'un banquet.

Cecina (*Cæcina*), riv. d'Italie, qui vient de la prov. de Siéne, coule du S. E. au N. O., traverse la prov. de Pise, et se jette à travers la *Maremma* dans la Méditerranée. Son cours est de 65 kil.

Cécrops est regardé, d'après des traditions qui ne remontent pas au delà du II^e s. av. J. C., comme originaire de Saïs en Égypte. Il serait arrivé à la tête d'une colonie, vers 1580, dans le pays qui s'appela l'Attique, aurait introduit les premiers éléments de civilisation parmi les populations à demi-sauvages, et aurait été le premier roi de l'Attique, qui souvent, comme Athènes, fut appelée *Cécropie*. Homère et les anciens poètes ne parlent pas de Cécrops, et les traditions qui le concernent paraissent au moins aussi fabuleuses qu'historiques.

Cécube, *Cæcubus ager*, campagne de l'ancien Latium; *Cæcubus mons*, coteau célèbre dans l'antiquité par ses vins; il s'étendait entre Formies, Fundi et Caiète.

Cédar, v. de l'Arabie Déserte, près de la Palestine, ainsi nommée de Cédar, fils d'Ismaël; dans la Bible, on appelle toute l'Arabie Déserte *Pays de Cédar*.

Cedrenus (GEORGE), moine grec du XI^e s., a écrit une *Chronique*, depuis la création jusqu'à l'an 1059; c'est une lourde compilation peu intéressante. Elle se trouve, avec la traduction latine de Xylander, dans la collection de la *Byzantine*, 1647, et dans celle de Bonn, donnée par Bekker en 1838, 2 vol. in-8°.

Cédron, torrent qui prend sa source dans les monts de Juda, parcourt la vallée de Josaphat, passe près de Jérusalem et se jette dans la mer Morte. Son lit est encaissé entre des rochers arides et ses eaux sont sales et jaunâtres.

Cefalu (*Cephalædis*), port de Sicile, à 60 kil. S. E. de Palerme. Evêché; belle cathédrale; 9,000 hab.

Ceillier (dom Remy), bénédictin, né à Bar-le-Duc, 1688-1761, président de la congrégation de Saint-Vannes, a laissé : *Apologie de la morale des Pères de l'Eglise*, 1748, in-4°; *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, 1729-1763, 25 vol. in-4°, plus 2 vol. de tables; ouvrage exact, judicieux et recherché, que l'on a réimprimé récemment en 15 vol. in-4°.

Ceinture de la Reine, droit anciennement perçu à Paris, tous les trois ans, d'abord de 3 deniers par chaque muid de vin, pour l'entretien de la maison de la reine. Il fut dans la suite étendu à d'autres denrées.

Celano. V. Fucin (Lac).

Celano, v. de l'Abruzze Ulérieure II^e, à 34 kil. S. E. d'Aquila, dans les montagnes, près du lac de ce nom, maintenant desséché; 4,000 hab.

Celaya, v. de l'Etat de Guanaxuato (Mexique), sur la rive droite du Rio-Grande-de-Santiago, a de nombreux couvents, quelques manufactures, et fait un commerce actif de chevaux et de mulets; 7,000 hab.

Célèbes, île de la Malaisie, bornée au N. par la mer de Célèbes, qui la sépare de Mindanão; au N. E. par le détroit des Moluques; au S. E. par la mer de ce nom; au S. et au S. O. par la mer de la Sonde; à l'O. par le détroit de Macassar, qui la sépare de Bornéo; entre 5° 59' et 1° 45' lat. N. et entre 116° 54' et 122° 52' long. E. Elle est longue d'environ 650 kil. du N. au S., et large d'environ 225 à 250 kil.; au reste sa figure est extrêmement irrégulière; elle est découpée en 4 grandes presqu'îles par les baies de Bony, Tolo, Tomini; l'intérieur est montagneux et renferme plusieurs volcans (Lampo-Batan, Klobat, Gounoung-Empong); les rivières y forment de nombreuses cascades; les côtes sont élevées. Les productions naturelles sont les girofliers, les muscadiers, l'ébénier, le santal, le sagoyer, le cocotier, le bambou, etc.; le riz et le coton abondent; on récolte du tabac, des melons, des ignames, des patates, etc. Il y a beaucoup de cerfs, de sangliers, de singes, de petits bœufs à une bosse, des buffles, des chèvres, des babouins ou cochons-cerfs, des oiseaux en très-grand nombre; dans le N., il y a des mines de cuivre, de fer,

d'or, et beaucoup de soufre dans le territoire de Manado. Célèbes appartient aux Hollandais et se divise en deux parties, celle qui est gouvernée immédiatement par la Compagnie et celle qui est régie par des sultans indigènes soumis à la Compagnie. La première ou gouvernement de Macassar comprend plusieurs districts et entre autres les résidences de Macassar, de Manado, et l'Etat de Gorontalo gouverné par un sultan vassal; les autres Etats, qui ont des sultans indigènes, sont ceux de Goa, de Boni, de Vaju ou Ouadjou, de Louhou, de Sidinring, de Mandhar, de Tello, de Soping. Le chef-lieu est *Macassar* ou *Wlaardingén*. La population est évaluée à 1 million d'habitants, dont 340,000 soumis directement aux Hollandais; les *Bouguis* ou *Bonghi*, qui en constituent le fonds, plus blancs que les Malais, sont doux, paisibles et laborieux; les montagnes sont habitées par les *Alfourous*, qui sont plus petits, encore plus blancs et bien proportionnés. Les Portugais, qui la découvrirent dès 1512, s'y établirent en 1525; mais les Hollandais, pour avoir le monopole des épices, les en ont chassés vers 1660; depuis 1667, les chefs indigènes ont reconnu leur supériorité. — On groupe autour de Célèbes les petites îles de *Sanguir*, avec un volcan redoutable, de *Banca*, de *Siao*, de *Xoulla*, de *Bouton* et de *Salayer*.

Celenderis (Auj. *Kelnar*), v. de la Cilicie ancienne, était défendue par une citadelle située sur un rocher escarpé, environné de tous côtés par la mer, en face de l'île de Chypre. — Ville d'Argolide, au S. E. de Trézène.

Célènes, *Celæna*, v. de la Phrygie ancienne, sur une hauteur près d'Apamée, fut la capitale de Midas, la patrie de Marsyas, devint, sous les Perses, la résidence du satrape de Phrygie et l'entrepôt d'un grand commerce. Antiochus Soter transporta une partie de ses habitants à Apamée Cibotos.

Celeno, l'une des Harpyes.

Céleres, corps de 300 cavaliers, créé par Romulus pour lui servir de garde; il fut augmenté par Tullus Hostilius, Tarquin I^{er} et par Servius Tullius; c'est l'origine des chevaliers.

Célestes (Monts). V. THIAN-CHAN.

Célestin I^{er} (Saint), né à Rome, pape de 422 à 432, fit condamner l'hérésie de Nestorius dans un concile de Rome, 430, et dans le concile général d'Ephèse, 451. Il défendit aussi les doctrines de saint Augustin. On a de lui onze lettres et on lui attribue l'*Introit* de la Messe. On l'honore le 6 avril.

Célestin II (GUIDO DI CASTELLO), pape en 1143-1144, chercha à ramener par la douceur les partisans d'Arnaud de Brescia, réconcilia Louis VII avec l'Eglise et l'exhorta à la croisade.

Célestin III (HYACINTHE ORSINI), pape de 1191 à 1198, couronna Henri VI empereur, puis l'excommunia, parce qu'il retenait prisonnier le roi Richard, au retour de la troisième croisade. Il cassa la sentence des évêques français qui avaient prononcé le divorce de Philippe II et d'Ingelburge; il consacra l'ordre des chevaliers Teutoniques, mais sa grande vieillesse (il mourut à 92 ans) ne lui permit pas de réprimer toujours la turbulence des Romains. Il a laissé dix-huit lettres.

Célestin IV (GEOFFROI CASTIGLIONE), d'une famille noble de Milan, ne fut pape que 18 jours, après Grégoire IX, en 1241.

Célestin V (PIERRE ANGELERIER), surnommé de *Moron* ou de *Murrone* (c'était son ermitage, près de Sulmone), né dans le royaume de Naples, vécut longtemps dans la solitude, la prière et les mortifications; il acquit une grande réputation de sainteté et fonda l'ordre des Célestins. Elu pape à 79 ans, en 1294, il reconnut bientôt son incapacité, et l'un des cardinaux (Boniface VIII) lui dicta son acte d'abdication. Le nouveau pape le fit enfermer dans le château de Sulmone, où il mourut en 1296. Boniface prépara sa béatification et Clément V le canonisa en 1313. Il a laissé l'*Histoire de la première partie de sa vie* et quelques écrits ascétiques. On l'honore le 19 mai.

Célestin, anti-pape, opposé à Honorius II, se désista au bout de 24 heures, en 1124.

Célestins, religieux suivant la règle de saint Benoît, qui furent réformés, en 1254, par Pierre de Morrone (Célestin V); Philippe IV les introduisit en France, 1300; Charles V fonda à Paris, près de l'Arsenal, la maison où résida le provincial de l'ordre, qui avait le pouvoir de général; Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, affectionna ce couvent, qui renferma bientôt beaucoup de monuments funéraires. Les Célestins avaient en France, dès 1417, 25 maisons; plus tard, beaucoup

d'abus s'introduisirent dans l'ordre; ils refusèrent la réforme que demandait le gouvernement de Louis XV, et furent sécularisés, puis supprimés par Clément XIV et Pie VI en 1776 et 1778.

Célestius, hérésiarque du iv^e s., né dans la Campanie, écrivit, comme Pélagé et avant lui, contre le péché originel. Il fut condamné en 418 par le pape Zozime. Les célestins se confondirent avec les pélagiens.

Céléryrie. V. CÉLÉSYRIE.

Celetrum (Auj. *Celetro* ou *Castoria*), v. de l'Orestide, petite province de la Macédoine ancienne, conquise par Philippe.

Celius Aurelianus, médecin grec, de Sicca en Numidie, contemporain de Galien, a laissé deux ouvrages: *Tardarum passionum libri V*, et *Acutarum passionum libri III*, réunis par Amman, Amsterdam, 1709, et par Haller, Lausanne, 1775. Il était de la secte des *Méthodistes*.

Cellamare (ANTOINE Giudice, duc de Giovannazzo, prince de), né à Naples, 1657-1755, d'une famille originaire de Gênes, combattit pour Philippe V en Italie, fut ambassadeur extraordinaire en France, et, par les ordres du roi et d'Albéroni, prit part au complot formé contre le pouvoir du Régent, 1718. Sa correspondance fut interceptée; tout fut découvert; il fut arrêté et reconduit, sous escorte, à la frontière. Philippe V le nomma capitaine général de la Vieille-Castille.

Cellarius (CHRISTOPHE), philologue et érudit allemand, né à Smalkalde, 1638-1707, professa dans plusieurs collèges et surtout à Halle. Il a publié un grand nombre de classiques latins; mais son ouvrage le plus célèbre est un grand traité de géographie ancienne: *Notitia orbis antiqui*, Leipzig, 1701, 2 vol. in-4°. C'est une compilation exacte pour le temps.

Celle, riv. de France, affl. de droite du Lot, arrose Figeac et finit au-dessous de Saint-Cirq, après un cours de 70 kil.

Celle, v. de Hanovre. V. ZELLE.

Cellefrouin, bourg de l'arrond. de Ruffec (Charente). Céréales, bétail, vins; 2,000 hab.

Celles, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 7 kil. N. O. de Melle (Deux-Sèvres). Fab. de serges; commerce de céréales; 1,555 hab.

Celles, bourg de l'arrond. de Thiers (Puy-de-Dôme). Coutellerie; commerce de grains, fer, vins; 3,059 hab.

Celles, bourg de la prov. de Hainaut (Belgique), à 15 kil. N. E. de Tournai; 2,000 hab.

Cellier (Le), bourg de l'arrond. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Fourrages, bétail; 2,266 hab.

Cellini (BENVENUTO), sculpteur, graveur et ciseleur, né à Florence en 1500, mort le 25 février 1571; d'un esprit querelleur, d'un caractère indépendant, il eut une existence aventureuse qu'il a racontée dans ses *Mémoires*, plus curieux que véridiques; ainsi, selon lui, il aurait organisé la défense de Rome et frappé lui-même le connétable de Bourbon et le prince d'Orange. Il fut employé par Clément VII, qui l'aima, par Paul III, qui le mit en prison; il abandonna Charles-Quint pour François I^{er}, qui lui donna la tour de Nesle, et où il vint lui-même visiter ses ateliers; mais il déplut à la duchesse d'Etampes, et fut forcé de quitter la cour; il prit l'habit ecclésiastique en 1558, se maria en 1560, et mourut ignoré. Comme sculpteur, il fit, pour le duc Cosme de Médicis, la statue de *Persée coupant la tête de Méduse*, et celle du *Christ*; pour François I^{er}, la *Nymphe de Fontainebleau*. Il est surtout célèbre comme ciseleur; d'un style parfois exagéré, mais plein de verve, il déploya beaucoup d'art et de finesse d'exécution; bon nombre de ses ouvrages ont péri; ceux qui restent sont toujours admirés. Il a écrit un *Traité de sculpture et la manière de travailler l'or*, Florence, 1568; ses *Mémoires* ont été traduits plusieurs fois en français par Saint-Marcel, Farjasse, 1853, Leclanché, 1847, 2 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Leipzig, 3 vol., 1835-35.

Celse (AURELIUS ou plutôt AULUS CORNELIUS), probablement médecin romain, contemporain de Tibère, écrivit sur beaucoup de sujets, rhétorique, lois, histoire, agriculture, art militaire, etc.; peut-être est-ce un polygraphe comme Varron et comme Pline; mais le seul livre qui nous reste de lui, *de Medicina*, semble prouver qu'il fut aussi médecin et même praticien. Ce traité, en 8 livres, résume l'histoire de la médecine, expose les deux systèmes des rationalistes et des empiriques, puis les propres idées de Celse, qui est un éclectique; viennent ensuite des préceptes d'hygiène, la description

des maladies, les traitements, puis le détail curieux des opérations chirurgicales. Celse est remarquable par l'étendue et la précision de ses connaissances, le bon sens pratique de ses observations et le rare mérite du style, surtout quand il est moraliste; il est de la bonne école de Cicéron. Parmi les nombreuses éditions de Celse, les meilleures sont celle de Léonard Targa, Padoue, in-4°, et celle de Renzi, Naples, 1852, 2 vol. in-8°; la traduction française de M. des Etangs, 1847, dans la collection Nisard, a fait oublier celles de Ninnin, 1753; et de Fouquier et Ratier, 1824.

Celse, philosophe épicurien ou néo-platonicien du n^e s., vécut en Orient, probablement sous les Antonins; Lucien, son ami, lui dédia son écrit sur Alexandre. Il composa plusieurs ouvrages, un surtout contre la magie; puis un livre contre le christianisme, intitulé: *Discours véritable*, que nous connaissons par la réfutation d'Origène.

Celsius (OLAUS), théologien, botaniste et orientaliste suédois, 1670-1756, fils d'un professeur distingué, Magnus-Nicolas, enseigna lui-même à Upsal, fut le premier maître et le protecteur de Linné, et laissa de nombreux ouvrages d'érudition et de botanique, dont le plus connu est: *Hierobotanicon seu de plantis Sanctæ Scripturæ dissertationes breves*, Upsal, 1645-47, 2 vol. in-8°.

Celsius (OLAUS), son second fils, 1716-1794, a écrit l'*Histoire de Gustave I^{er}*; celle d'*Eric XIV*, traduite en français, 1777, 2 vol. in-12; et celle de la *Bibliothèque d'Upsal*.

Celsius (ANDRÉ), neveu d'Olaüs I^{er}, 1701-1744, professeur d'astronomie à Upsal, accompagna les savants français dans leur voyage en Laponie, et a publié de bonnes dissertations sur la mesure de la distance du soleil à la terre, sur la lumière boréale, sur la figure de la terre, sur la lune non habitable et sur les comètes.

Celsus (JUVENTIUS), fils d'un jurisconsulte distingué, fut lui-même l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, 67-150. Il jouit d'une grande faveur sous Nerva, Trajan, Adrien, écrivit plusieurs livres de commentaires d'après l'édit du préteur, fut célèbre par la décision tranchante de ses réponses (*Celsinæ responsiones*), et fut souvent cité par les plus savants jurisconsultes, dans les *Institutes* et dans le Code.

Celtes, *Celtæ*, grand peuple de la race caucasienne ou indo-européenne qui, venant de l'E., couvrit d'abord l'Europe centrale, où il laissa plusieurs de ses tribus, Cimmériens de la Tauride, Cimbres du Jutland, Scordisques, Taurins, Boïens de la Germanie; puis il se répandit dans les contrées occidentales, formant le fond de la population de la Gaule, *Gaëls* ou *Galls* (Gaulois), *Kymris*, et des Iles-Britanniques; enfin, débordant de la Gaule, par de larges émigrations, il donna les *Callaïques* ou *Gallæci*, les *Celtici*, les *Celtibères*, à l'Espagne; les *Ambra* ou *Ombriens*, à l'Italie, vers 1400 av. J. C.; plus tard, vers 600, les nombreuses tribus gauloises et kymriques, qui peuplèrent le N. de la péninsule italienne; et celles qui, s'établissant dans la vallée du Danube, formèrent les Celtes Illyriens, Vindéliens, Rhétiens, Noriques, etc.; vers 300, les bandes qui, descendant les bords du Danube et entraînant beaucoup de Gaulois-illyriens, se jetèrent sur la Macédoine et la Grèce, pour aller fonder en Asie Mineure la confédération des Galates. V. GAULE, GAULOIS, KYMRIS, GALATES, etc. — Les hommes de cette grande race celtique parlaient une langue qui se rattache par ses racines et sa syntaxe à celles des autres races caucasiennes; elle s'est divisée en plusieurs dialectes; on distingue: le *gaëlique*, qui comprend l'*irlandais* des montagnards de l'Ecosse et l'*irlandais*; le *kymrique*, qui comprend le *welsh* ou dialecte gallois, le *cornique* du pays de Cornouailles, et l'*armoricain* ou *bas-breton*. — On donne le nom de monuments celtiques aux *dolmens*, *menhirs*, *cromlechs*, etc., pierres commémoratives élevées par les Celtes.

Celtès (CONRAD Pickel, dit), né près de Wurzburg, 1459-1508, professeur à Leipzig, Erfurt, Rostock, Vienne, a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût de la littérature ancienne, en fondant la première société littéraire de ce pays à Heidelberg; en publiant les *Fables de Phèdre*, les *Œuvres de Hrosvitha*; en découvrant la célèbre carte de l'empire romain, publiée par Peutinger; il a laissé de nombreux écrits: *Ars versificandi*; *Amorum libri IV*; *Odorum lib. IV*, etc.

Celtiberi, peuple célèbre de l'Espagne ancienne, formé sans doute du mélange des Celtes et des Ibères; ils occupaient, au S. de l'Ebre, les pays correspondant

à l'Aragon méridional, la Vieille et la Nouvelle-Castille. Ils furent domptés, après une résistance opiniâtre, par Tib. Sempronius Gracchus vers 180 av. J. C. Leurs tribus étaient les Arévaques, les Belles, les Tittiens, etc. Leurs villes princ. étaient Bilbilis, Turiaso, Cascantum; ils firent partie du Conventus Cæsar-Augustanus, dans la Tarraconaise.

Celtici, Celtiques, peuple de l'Espagne ancienne, au S. de la Lusitanie, entre le Tage et l'Anas; les Romains appelèrent *Cuneus* l'extrémité méridionale de leur pays (auj. Alemtejo et Algarves). Les Celtici venaient probablement de la Gaule; leurs villes étaient Eborac (Evora), Cetobriga, Cunistorgis ou Pax-Julia (Beja), Myrtilis, Bassa, Ossonoba, Iacobriga. Leur pays fit partie du Conventus de Pax-Julia.

Celticum ou **Nerium Promontorium**, auj. le cap Finistère, à l'O. de la Gaule.

Celtique; au temps de César, la Celtique était l'une des grandes divisions de la Gaule, s'étendant au N. jusqu'à la Seine et la Marne; à l'O., jusqu'à l'Océan, de la Seine à la Garonne; au S., jusque vers la Garonne, les Cévennes, le Rhône, le lac Léman; à l'E., jusqu'aux Alpes et au Rhin. La Province romaine, avant la conquête, faisait même partie de la Celtique. Après les campagnes de César, la Celtique, devenue romaine, prit le nom nouveau de Lyonnaise, 27 av. J. C.; mais on avait réuni à l'Aquitaine le pays entre la Loire et la Garonne. V. *Lyonnaise*.

Cemelum ou **Cemenelium** (ruines près de Cimiez), ville des *Vediantii*, peuple de l'anc. Ligurie, près de Nice, colonie de Marseille.

Cénacle, cœnaculum, signifiait primitivement salle à manger; elle était située d'ordinaire dans la partie supérieure de la maison; comme les étages élevés à Rome étaient surtout occupés par les classes pauvres, *cœnacula* répond souvent à notre mot *galeas* ou *mansarde*. — En français, *cénacle* désigne particulièrement le lieu où Jésus-Christ fit avec ses apôtres la dernière Cène pascale. V. *CÈNE*.

Cenchrées, port de Corinthe, sur le golfe Saronique.

Cenci, famille romaine puissante, descendant, dit-on, du consul Crescentius, se distingua de bonne heure par sa turbulence; un Cenci, préfet de Rome, voulut assassiner Grégoire VII, en 1075; un autre fut cardinal en 1106; mais Calixte II fit démolir les tours des Cenci. Au XVI^e s., *Francesco Cenci*, l'un des hommes les plus débauchés de Rome, souilla ses fils et sa fille, la belle Béatrix; fit, dit-on, assassiner deux de ses fils, et fut tué par ses autres enfants. Clément VIII fit arrêter et punir les coupables avec leur mère Lucrece, 1599; quelques-uns prétendent qu'ils furent victimes de fausses accusations. Les richesses de la famille, entre autres la villa Borghèse, furent confisquées par Paul V et données à sa famille. Ce drame a inspiré plusieurs écrivains et plusieurs peintres; le palais Colonna, à Rome, renferme surtout un magnifique tableau attribué au Guide.

Cendres (*Mercredi des*), premier jour de Carême dans l'Eglise romaine, appelé jadis *caput jejunii*. La cendre a toujours été un signe de pénitence; les Hébreux se couvraient la tête de cendres; on retrouve cet usage chez les païens; au moyen âge, on se couchait souvent sur la cendre, dans les grandes maladies, sur le point de mourir. Maintenant, le prêtre fait sur le front des fidèles une croix avec de la cendre, en prononçant ce verset de la Genèse: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*, « Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière; » c'est un signe de pénitence et une préparation au Carême.

Cène, du latin *cæna*, souper, est le nom donné spécialement au repas en commun que Jésus-Christ fit avec ses apôtres la veille de sa Passion et après lequel il institua l'Eucharistie; les protestants appellent encore *sainte cène* leur communion. L'Eglise romaine célèbre la mémoire de la Cène le jeudi saint, et il est d'usage, chez les Latins, les Grecs et les Syriens, que le prêtre lave les pieds à 12 pauvres, de même que Jésus-Christ avait lavé les pieds aux 12 apôtres.

Ceneda (*Ceneta*), v. de la Vénétie (Italie), à 30 kil. N. de Trévise, sur le Meschio; évêché; sources sulfureuses; 5,000 hab.

Cencroth. V. *TIBÉRIADE*.

Cenis (mont), *Cenisius* ou *Cinereus mons* (peut-être ainsi nommé, à cause de l'incendie des forêts qui le couvraient), forme le nœud des Alpes Grées et des Alpes

Cottiennes, entre le Piémont italien et la Savoie française. Ses points culminants sont: la Roche-Michel, 3,493 m., la Ronche et la Roche-Melon. La végétation y est en général peu active. Le col du mont Cenis, élargi surtout par Catinat en 1691, n'était praticable que pour les bêtes de somme, lorsque Napoléon fit construire, de 1801 à 1812, une belle route, qui est l'un des passages les plus sûrs et les plus pratiqués des Alpes; elle a 37 kil. de Lans-le-Bourg à Suze, renferme 23 maisons de refuge et, dans sa partie la plus élevée (la Madeleine, haute de 2,066 m.), un hospice qui date de Charlemagne et qui fut rétabli par Napoléon I^{er}. On a opéré le percement des Alpes pour le chemin de fer par un vaste tunnel, près du mont Cenis 1871.

Cénobites, de deux mots grecs (*κοινός* et *βίος*), signifiant *vie commune*, nom donné aux religieux qui se réunissent surtout pour prier, par opposition aux anachorètes et aux ermites. Saint Pacôme fut le principal auteur de cette forme de la vie monastique; les Chartreux y sont restés fidèles; mais plus tard on a également appelé *cénobites* tous les religieux vivant plus étroitement en communauté et pour lesquels l'isolement n'a plus été qu'une exception.

Cenomani, ancien peuple gaulois, au S. O. des Carnutes (auj. départ. de la Sarthe), dans la Lyonnaise II^e; une de leurs colonies alla s'établir en Italie, sous Bellocèse, vers 600 av. J. C.; ils faisaient partie de la confédération des *Aulerques*; leur cap. était *Suindinum* ou *Cenomani* (Le Mans).

Cenomani, peuple de la Gaule Transpadane, entre l'Adda et le lac Benacus, à l'E. des Insubres. Ils s'allièrent de bonne heure avec les Romains; leurs villes étaient: Brixia, Cremona, Mantua, Bedriacum.

Cenon-la-Bastide, bourg de l'arrond. de Bordeaux (Gironde). Entrepôt et commerce de vins; 1,800 hab.

Cens; à Rome, depuis Servius Tullius, c'était le dénombrement, fait tous les cinq ans, des hommes libres, de leur fortune mobilière et immobilière; d'après le cens, ils étaient répartis dans les 6 classes. Les consuls, puis les censeurs furent chargés des fonctions importantes du cens; une fausse déclaration entraînait les peines les plus graves. Sous les empereurs, le cens ne se fit plus qu'à des intervalles éloignés.

Cens. Au moyen âge, impôt payé au seigneur pour la terre qui n'était pas féodalement possédée; le *cens principal* était la somme payée comme redevance foncière; le *cens périodique* était une rente féodale. On distinguait le *chef-cens* ou premier cens, le *sur-cens* qui était ajouté après la création du premier, le *menu-cens*, etc. Le cens était imprescriptible et non rachetable.

Censeurs, magistrats chargés à Rome de présider aux opérations du cens; ils furent institués l'an 445 av. J. C., étaient patriciens et au nombre de deux. Leurs fonctions, qui duraient d'abord 5 ans, furent réduites bientôt à 18 mois, parce qu'on craignit leur trop grande puissance. En effet, chargés du cens, ils distribuaient les citoyens par classes et par tribus; ils pouvaient dégrader même les chevaliers et les sénateurs; ils surveillaient les mœurs, administraient le domaine public, répartissaient les impôts, etc. Leurs arrêts étaient sans appel, et bien rarement on usa du droit de les citer en justice, à leur sortie de charge; un censeur devait abdiquer, si son collègue mourait; ils étaient choisis par les centuries, parmi ceux qui avaient été consuls ou préteurs; on ne pouvait être censeur deux fois, et il fallait avoir au moins 42 ans. Les plébéiens obtinrent une des deux places de censeurs en 350 av. J. C., et pendant longtemps la censure parut comme le comble des honneurs. Sylla supprima cette magistrature; elle fut rétablie après lui, mais sans recouvrer son ancienne importance; César fut préfet des mœurs avant d'être censeur perpétuel; Auguste eut également la préfecture des mœurs, et, sous lui, deux censeurs; puis cette magistrature, exercée par les empereurs, disparut avec Vespasien; Décimus essaya vainement de la rétablir.

Censeurs dramatiques; ils étaient, dans l'ancienne Rome, chargés d'examiner les pièces destinées aux jeux scéniques. En France, il y avait également, au XVIII^e s., des censeurs dramatiques, dépendant de l'administration de la police; supprimés, aux époques de révolutions, ils ont toujours été rétablis, lorsque le principe d'autorité a été restauré.

Censeurs des livres. En France, au temps de la Réforme, la Faculté de théologie de Paris fut chargée

d'examiner les livres avant l'impression; la censure fut d'abord très-sévère. Il y eut relâchement au xvii^e s.; en 1624, la censure fut confiée par le gouvernement à quatre docteurs de cette faculté, qui reçurent une pension; en 1655, le chancelier dut nommer des censeurs royaux, qui furent souvent des hommes de lettres, chargés de l'examen des livres, qui ne pouvaient être imprimés sans leur permission; les évêques seuls n'étaient pas soumis à cette censure; il y avait 96 censeurs en 1789; ils furent supprimés le 14 sept. 1791.

Censeurs des Journaux; lorsque le Consulat rétablit la censure des livres, des censeurs furent spécialement chargés de surveiller les journaux. Charles X les supprima en 1824 et les rétablit en 1827; ils furent abolis en 1850.

Censeurs. On donne encore ce nom : 1^o aux trois surveillants de la Banque de France, nommés pour trois ans par les actionnaires; 2^o aux fonctionnaires des lycées, spécialement chargés de la discipline et de l'exécution des règlements, etc.

Censier; au moyen âge, seigneur qui avait le droit de percevoir le cens; le *livre* ou *papier-censier* était le registre où étaient inscrits les cens dus au seigneur.

Censive; on appelait ainsi une terre soumise au cens, bénéfice d'un ordre inférieur tenu par des personnes de basse condition, vilains, colons, serfs, à la charge de redevances et corvées. On donnait aussi ce nom à l'étendue des terres censives appartenant à un seigneur censier.

Censorinus. nom d'une famille plébéienne de la gens *Marcia*, à Rome; les principaux membres de cette famille sont : CENSORINUS (RUTILUS), consul, grand-pontife et censeur dans la guerre contre les Samnites, de 310 à 265 av. J. C. — CENSORINUS (MARCUS), consul en 149, censeur en 147, au commencement de la 3^e guerre punique. — CENSORINUS (C. MARCIUS), l'un des chefs du parti de Marius, l'un des plus cruels proscriptionnaires, fut battu par Pompée, par Sylla, et mis à mort en 82. — CENSORINUS (L. MARCIUS) fut l'un des plus zélés partisans d'Antoine, gouverneur de la Grèce et consul en 59. — CENSORINUS (C. MARCIUS), son fils, homme estimé, fut consul l'an 8 av. J. C. et gouverneur de Syrie.

Censorinus (APPIUS CLAUDIUS), sénateur, deux fois consul, préfet du prétoire, etc., vivait, vieux et infirme, dans sa campagne près de Bologne, lorsque les soldats, révoltés contre Claude II, le proclamèrent empereur malgré lui, en 269, et le massacrèrent huit jours après, à cause de sa sévérité.

Censorinus, grammairien latin, vivait à Rome au milieu du iii^e s. ap. J. C. Son ouvrage, *de Die natali*, traite surtout des questions de chronologie, de l'année, des mois, chez les Egyptiens, en Orient, en Grèce, à Rome; d'astronomie, de cérémonies religieuses, d'histoire naturelle et même de musique. Écrit d'un style clair et précis, il est curieux et utile. Il a été traduit en français par M. Mangeard, 1845, dans la *Collection Panckoucke*.

Centallo, v. de la prov. et à 10 kil. N. E. de Coni; le château fut la résidence des marquis de Suze; 5,000 hab.

Cent-Ans (GUERRE DE). On appelle ainsi la longue guerre entre la France et l'Angleterre, qui commençant en 1337, se termina seulement en 1453. L'ambition et les prétentions d'Edouard III au trône de France en furent la cause principale; malheureuse pour nous, sous Philippe VI et Jean, au temps des défaites de Crécy et de Poitiers (1346-1356) et du honteux traité de Brétigny, 1360; mieux soutenue par Charles V qui, aidé de Du Guesclin, chassa les Anglais de leurs possessions françaises, elle fut sur le point d'amener la ruine de notre pays, après la défaite d'Azincourt et le traité de Troyes (1415-1420), au temps de Henri V et de Charles VI. Mais sous Charles VII, la nationalité française, dont Jeanne d'Arc fut le plus pur représentant, triompha des Anglais sous le faible Henri VI; et, en 1453, ils ne possédaient plus que Calais sur le continent, puis ils commençaient leur guerre civile des Deux-Roses, tandis que l'unité française se fortifiait sous les auspices de la royauté.

Centtaures, monstres qui, suivant la Fable, étaient moitié hommes et moitié chevaux; on les disait fils d'Ixion et de Néphélé; ils habitaient près du Pélion et de l'Ossa. Les poètes ont célébré leurs luttes contre les Lapithes, lorsqu'ils voulurent enlever Hippodamie pendant les fêtes de son mariage avec Pirithoüs; Hercule et Thésée les combattirent; les plus célèbres furent Nessus, Chiron, Pholus, etc. On suppose que ces fables

désignaient une tribu de braves cavaliers établis en Thessalie.

Centenier; chez les Romains, c'était le même officier que le centurion; sous les Mérovingiens et Charlemagne, c'était un magistrat, subordonné au comte, qui avait juridiction sur une centaine de familles ou plutôt sur une certaine étendue de territoire qu'on appelait *centaine*.

Cent-Gardes, corps d'élite, de la garde impériale de France, formant deux escadrons réunis de 224 hommes, chargés spécialement d'escorter l'empereur.

Centième denier, impôt du centième de la valeur des immeubles que tout acquéreur devait payer au roi; il fut établi en 1703, sous Louis XIV.

Cent-Jours. On appelle ainsi la période qui commence à l'entrée de Napoléon I^{er} à Paris au retour de l'île d'Elbe, 20 mars 1815, et qui se termine au 8 juillet, jour où Louis XVIII reprit possession de la couronne. Ce temps fut marqué par l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire, 22 avril; par la formation de la coalition; par le Champ de Mai du 1^{er} juin; par la lutte de quelques jours en Belgique et la bataille de Waterloo, 16 juin; enfin par l'abdication de Napoléon en faveur de son fils, 22 juin; par l'anarchie et les intrigues des jours qui suivirent; par la capitulation de Paris et la Restauration de Louis XVIII.

Centlivre (SUZANNE FREEMAN, mistress), auteur dramatique, née en Irlande, 1667-1725; de bonne heure orpheline et maltraitée, elle s'enfuit vers Londres, prit des vêtements d'homme et passa quelques mois à l'université de Cambridge. Deux fois veuve en quelques années, elle écrivit pour le théâtre, monta sur la scène, et finit par épouser, en 1706, un maître d'hôtel favori de la reine Anne. Elle fut liée avec des écrivains célèbres, comme Steele, mais s'attira les sarcasmes de Pope; parmi ses pièces, remarquables par la vivacité de l'action et les traits comiques, on peut citer : *Monsieur mille affaires*; *Un coup hardi pour une femme*; *La Merveille*; les *Amoureux embarrassés*, etc. Ses *Œuvres dramatiques* ont été publiées, 1761, 3 vol. in-12.

Cento, v. d'Italie, sur le canal de ce nom, qui la réunit à Ferrare au Pò di Volano, à 28 kil. S. O. de Ferrare. Patrie de Barbieri, dit le Guerchin; 5,000 h.

Centorbi (*Centuripa*), v. de Sicile, à 26 kil. N. O. de Catane, renferme beaucoup de ruines antiques; 5,000 hab.

Centre (CANAL DU) ou du **Charolais**; il unit la Saône à la Loire, dans le département de Saône-et-Loire, part de Chalon, suit la vallée de la Dheune, traverse les monts du Charolais vers l'étang de Long-Pendu, suit la vallée de la Bourbince et débouche dans la Loire à Digoin. Il a 127 kil. et 81 écluses. Projeté sous François I^{er}, il fut seulement exécuté de 1784 à 1793; il sert au transport des vins, blés, bois, fers, et des houilles de Blanzy.

Centrites, riv. d'Asie, affl. du Bitlis, qui se jette dans le Tigre, passe à Sort.

Centrones, ancien peuple gaulois, dans le pays des Alpes Grées (auj. S. E. de la Savoie); capit. Darantasia (Moustier); villes princ. : Forum Claudii (peut-être Centron) et Axima (Aisme). Ils firent partie des Alpes Grées et Pennines. C'est aujourd'hui la *Tarantaise*. — **CENTRONES**, petit peuple gaulois, dépendant des Nerviens, dans la Belgique II^e, aux environs de Courtrai.

Cent-Suisses, compagnie de gardes à pied de la maison du roi, établie en 1471 par Louis XI; ils avaient primitivement un habit bleu avec galons d'or et une hallebarde; ils étaient d'une taille élevée; ils ont été supprimés en 1850. Ils avaient rang de sous-officiers.

Centule (Abbaye de). V. RIQUIER (SAINT-).

Centum-Cellæ ou **Trajani-Portus** (auj. Civitavecchia), port de l'ancienne Etrurie construit par Trajan.

Centumvirs, magistrats qui, à Rome, aidaient le préteur urbain à rendre la justice; chacune des tribus en choisissant 3, ils étaient au nombre de 105 et formaient 4 conseils qui se réunissaient dans les grandes affaires. Sous les empereurs, ils furent au nombre de 180.

Centuries; Servius Tullius divisa le peuple romain en six classes, d'après la fortune de chacun; chaque classe comprenait un nombre plus ou moins grand de centuries; ainsi dans la 1^{re} étaient 18 centuries de chevaliers et 80 centuries ordinaires; dans la 6^e, il n'y avait qu'une centurie, celle des prolétaires. Dans les comices, chaque centurie comptait pour une voix, et,

comme il y en eut probablement 191, 193 ou 195, les 98 centuries de la première classe pouvaient à elles seules faire la majorité. La centurie formait une division militaire; chacune était divisée en deux sections, l'une des plus âgés (seniores) et l'autre des plus jeunes (juniores), de 17 à 45 ans, soumis au service militaire. Dans les comices, la première centurie, désignée par le sort pour voter, s'appelait *centurie prérogative*. Les comices par centuries devinrent sous la république la grande assemblée de l'État; on y élisait les principaux magistrats, on y discutait les lois, on y traitait les grandes affaires, on y jugeait les crimes de perduellion. L'assemblée se tenait hors de la ville, dans le Champ de Mars. En 287 av. J. C., il y eut une révolution dans l'organisation des centuries, dans le sens démocratique; les riches, les chevaliers, formèrent 12 centuries; le peuple des 35 tribus forma 70 centuries, 2 par tribu, sans condition de cens. V. CLASSES, COMICES.

Centuries de Magdebourg. V. MAGDEBOURG.

Centurion, officier romain, qui commandait une *centurie* ou compagnie; il y en avait 60 par légion; ils étaient nommés par le général ou les tribuns, et avaient pour marque de leur rang un cep de vigne. Celui de la première centurie s'appelait *primipilaire*.

Centuripa (auj. *Centorbi*), v. de la Sicile ancienne, à l'E., près de l'Etna; patrie du médecin Celse.

Céorls, nom des hommes libres chez les Anglo-Saxons; ils formaient la 3^e classe et pouvaient s'élever aux honneurs.

Ceos (auj. *Zéa*), l'une des Cyclades, au S. E. de l'Attique, fut peuplée par les Ioniens; patrie des poètes Simonide et Bacchylide. *Julis* était la principale de ses quatre villes.

Céphalas (CONSTANTIN), littérateur grec du x^e s., a composé une *Anthologie* ou recueil d'épigrammes et de poésies légères de divers auteurs. Elle a été publiée par Reiske, à Leipzig, en 1754. Divisée en trois livres, elle a été plus tard développée par M. Planude.

Céphale, roi de Thessalie ou de Phocide, suivant la Fable, descendant de Deucalion, épousa Procris, fille d'Erechthée, roi d'Athènes. L'Aurore, éprise de sa beauté, essaya vainement de le séduire; alors elle lui fournit le moyen de se déguiser pour éprouver la fidélité de Procris; il réussit, la séduisit, la chassa de sa présence, puis se réconcilia avec elle. Plus tard il la tua involontairement d'un javelot à la chasse et se tua lui-même de désespoir. Suivant d'autres, il s'exila dans l'île qui, de son nom, s'appela Céphallénie; il fut le bisaïeul d'Ulysse.

Céphalonie (*Cephalonia*), la plus grande des îles Ioniennes (Grèce), d'une superficie de 781 kil. carrés, est située à l'O. du golfe de Patras, entre Sainte-Maure au N. et Zante au S. Ses côtes sont découpées; elle est montueuse et sujette aux tremblements de terre; le climat est tempéré; les deux tiers de l'île sont incultes, quoique la terre soit fertile; elle produit surtout d'excellents raisins, de l'huile, du vin. Les habitants industriels fabriquent des toiles de coton et font un cabotage considérable. La population est de 77,000 hab.; entre les deux principales villes, Argostoli et Lixouri, il y a un bon port. — Au temps d'Homère, elle s'appelait *Samé*, comme son port principal; elle eut ensuite les noms de *Melæna* et de *Teleboa*; elle fit partie du royaume d'Ulysse, devint une république florissante et fut soumise par les Athéniens, puis par les Romains, 189 av. J. C. Prise par les Normands en 1146, elle fit partie du duché de Corfou, appartint à Venise, 1483, puis à la France en 1797; depuis elle a suivi le sort des îles Ioniennes.

Céphée, roi d'Éthiopie, suivant la Fable, époux de Cassiopée, père d'Andromède, accompagna les Argonautes et fut changé en constellation par Jupiter. Il y eut un autre Céphée, roi d'Arcadie, aimé de Minerve.

Céphissodote, général et orateur athénien, joua un rôle assez important à Athènes de 370 à 355 av. J. C. En 359, envoyé avec une petite flotte vers l'Hellespont pour soumettre la Chersonèse, il fut forcé de signer un traité désavantageux avec l'aventurier eubéen Charidème, son ancien ami, qui s'était déclaré contre lui. Il échappa avec peine à une condamnation capitale, mais fut puni d'une grosse amende.

Céphissodote, sculpteur athénien, beau-frère de Phocion, vivait vers 360 av. J. C. Les anciens lui attribuaient plusieurs groupes remarquables, celui de *Jupiter*, *Diane* et la *ville de Mégalopolis* pour le temple de Jupiter Soter à Mégalopolis; la statue de la *Paix*, tenant dans ses bras *Plutus*; les *Neuf muses sur le mont*

Helicon, *Mercure nourrissant Bacchus enfant*, *Athènes et l'autel de Jupiter Soter*, dans le Pirée.

Céphissodote le Jeune, fils de Praxitèle, sculpteur athénien, a été souvent confondu avec le précédent. Les statues de Latone, Diane, Esculape et Vénus; ses bustes des philosophes, étaient admirés à Rome. On pense que son beau groupe de lutteurs, le *Symplegma*, qui se voyait à Pergame, a été copié dans *les deux jeunes lutteurs* de Florence.

Cephissus, Céphise (*Mavro-Potamo*), riv. de l'ancienne Grèce, venant de l'Éta et se jetant dans le lac Copais. — Ruisseau de l'Attique, venant de Décélie, passant au N. d'Athènes et se jetant dans le port de Phalère.

Cépion ou Cæpio, nom d'une famille patricienne de Rome, de la *gens Servilia*. Les membres les plus célèbres furent :

Cépion (CN. SERVILIUS), consul en 253 av. J. C., conduisit une flotte en Afrique dans la 1^{re} guerre punique, fut battu par une tempête, mais obtint les honneurs du triomphe.

Cépion (CN. SERVILIUS), son petit-fils, consul en 203, fut le dernier à combattre Annibal en Italie, passa en Sicile, mais fut rappelé à Rome.

Cépion (CN. SERVILIUS), son fils, fut consul en 169.

Cépion (CN. SERVILIUS), l'un de ses fils, consul en 140, excita par ses promesses les meurtriers qui tuèrent l'espagnol Viriathe, poursuivit et soumit son successeur Tantalus, mais fut tué par ses soldats à cause de sa sévérité.

Cépion (QUINTUS SERVILIUS) triompha des Lusitaniens en 108; puis, consul en 106, il alla défendre la Gaule Narbonnaise contre les Cimbres et les Teutons. Le pillage des richesses de Tolosa le rendit tristement célèbre; continué dans son commandement, il se réunit à l'armée de Manlius, mais pour avoir l'honneur de la victoire, il ne voulut pas s'entendre avec lui, et cette discorde fut la cause de la grande défaite près d'Orange. Accusé dix ans plus tard par Norbanus, il vit ses biens confisqués; les uns disent qu'il mourut en prison; il est plus probable qu'il parvint à fuir et qu'il vécut dans l'exil à Smyrne.

Cépion (Q. SERVILIUS), questeur urbain en 100, lutta contre le tribun Saturninus, puis s'unit avec Livius Drusus pour soutenir les chevaliers; mais il abandonna le patron des Italiens et fut considéré comme l'auteur de sa mort. Il périt dans une embuscade pendant la Guerre Sociale, vers 90.

Ceracchi (GIUSEPPE), sculpteur, né en Corse, vers 1760, acquit en Italie une assez grande réputation, prit part à l'établissement de la république romaine en 1798 et se réfugia en France. Il conspira contre le premier Consul avec Topino-Lebrun, Arena, Diana et Demerville; il fut condamné et exécuté le 30 janvier 1802.

Céram, la plus grande des Moluques après Gilolo, au S. E. de Gilolo et au S. O. d'Amboine, a 350 kil. de long sur 50 de large; elle est traversée de l'E. à l'O. par plusieurs chaînes de montagnes élevées, remplies de grandes forêts de sagou. L'intérieur est habité par les *Alfourèses*, qui sont encore à l'état sauvage; les Malais occupent les côtes et leurs princes dépendent des résidences hollandaises d'Amboine et de Banda. On évalue la population à 250,000 hab. — V. MOLUQUES.

Céramique (Le), nom d'un quartier d'Athènes, ainsi appelé des potiers et fabricants de tuiles (*κεραμος*), qui l'habitaient d'abord. Une partie, dans Athènes, était riche en monuments et servait de lieu de réunion; l'autre, en dehors de la ville, renfermait les jardins de l'Académie.

Céramique (Golfe), auj. *Stanco*, dans la mer Egée, sur la côte de Carie, en face l'île de Cos, tirait son nom de la ville de *Cérame*.

Cérans-Fouletourte, bourg de l'arrond. de la Flèche (Sarthe). Grains, bestiaux; 2,500 hab.

Cérasonte, Cerasus (auj. *Kérésoun*), v. du Pont ancien, sur le Pont-Euxin; colonie de Sinope, agrandie par Pharnace I^{er}. Lucullus envoya de cette ville les premiers plants de cerisier qui furent cultivés en Italie. Les Turcs s'en emparèrent en 1462.

Cerbera ou Cervera, cap sur la Méditerranée, à l'extrémité N. E. des Pyrénées-Orientales, un peu au S. de Port-Vendres.

Cerbère, chien à trois têtes, chargé de garder la porte des Enfers. Les poètes ont varié leurs descriptions de ce monstre mythologique, né de Typhon et d'Échidna; ils le montrent couché près du Styx, épouvantant les

ombres de ses aboiements, des poisons qui coulaient de ses gueules, des couleuvres qui se hérissaient sur son cou. Vaincu par Hercule, il se laissa attendrir par Orphée; la Sibylle, qui conduisait Enée, l'endormit avec un gâteau de miel et de pavots.

Cerceau (Du), V. ANDROUET.

Cerceau (JEAN-ANTOINE Du), littérateur, né à Paris, 1670-1750, de l'ordre des Jésuites, se livra presque exclusivement à l'étude des belles-lettres. Précepteur du jeune prince de Conti, il fut tué d'un coup de fusil imprudemment tiré par son élève. Après avoir fait quelques petits poèmes latins, il composa pour les collèges des Jésuites un assez grand nombre de comédies et de drames, sans personnages de femmes, comme l'*Enfant prodigue* et le *Faux duc de Bourgogne*. Il écrivit avec facilité beaucoup de poésies légères, dans le genre de Gresset, et des fables; puis, en prose, l'*Hist. de Thomas Kouli-Kan*, 2 vol. in-12, et la *Conjuration de Rienzi*. On a publié ses *Œuvres* en 1828, 2 vol. in-8°.

Cercètes ou **Zichi**, peuple de l'ancienne Sarmatie, près du Caucase et du Pont-Euxin; peut-être aujourd'hui les Tcherkesses ou Circassiens.

Cercina (auj. *Kerkén*), île au N. de la petite Syrte, sur la côte de la Byzacène (Afrique), fertile en blé, avait plusieurs bons ports et une capitale du même nom.

Cercles d'Allemagne. Pour établir un peu d'ordre dans l'ancienne Allemagne, les Empereurs eurent recours à l'institution des cercles, ou territoires, comprenant un certain nombre d'États qui devaient se concerter pour maintenir la paix publique. Wenceslas avait établi 4 cercles en 1587; Albert II, 6 cercles en 1458; enfin, Maximilien I^{er}, 1500-1512, divisa l'Empire en 10 cercles: Franconie, Bavière, Souabe, Haut-Rhin, Westphalie, Basse-Saxe; puis Autriche, Bourgogne, Bas-Rhin, Haute-Saxe. Chaque cercle était gouverné par un prince convoquant la diète, par un directeur présidant la diète et par un chef militaire.

Cercle, circonscription prussienne, entre la commune et la régence d'arrondissement.

Cercles de la sphère. On nomme grands cercles ceux qui la divisent en deux hémisphères, comme l'équateur et le méridien, et petits cercles ceux qui sont parallèles à l'équateur, comme les tropiques et les cercles polaires (V. POLAIRES).

Cercopes, peuples voisins des Thermopyles ou vivant en Asie Mineure, qui furent vaincus par Hercule. Jupiter, dont ils se raillèrent, les aurait changés en singes et ils auraient donné son nom à *Pithécusa* (l'île des Singes).

Cercyon, brigand fameux d'Eleusis, fils de Neptune, d'une force prodigieuse, attachait ceux qu'il prenait à des branches d'arbres violemment recourbées, qui, en se redressant, déchiraient leur corps. Hercule le punit du même supplice.

Cerda (La), nom d'une famille célèbre d'Espagne; elle remonte à Alfonso X. *Ferdinand*, son fils aîné, fut appelé LA CERDA, à cause d'une touffe de poils qu'il avait sur les épaules. Marié, en 1269, à Blanche, fille de saint Louis, il mourut regretté en 1275. Ses deux jeunes fils, Alfonso et Ferdinand, les *enfants de La Cerda*, abandonnés par la faiblesse de leur aïeul, furent dépouillés par leur oncle Sanche, et retenus longtemps prisonniers par le roi d'Aragon, don Pèdre. Délivrés, ils luttèrent en vain pour reconquérir le trône; *Alfonse*, surnommé le *Déshérité*, finit par se réfugier en France, où il épousa Mahaut, comtesse de Clermont; il mourut en 1327. *Louis*, fils aîné d'Alfonse, appelé *Louis d'Espagne*, amiral de France sous Philippe VI, combattit le duc Jean de Montfort et les Anglais, surtout en Bretagne; le pape lui donna le vain titre de roi des Iles Fortunées, 1344. *Charles*, son frère, favori de Jean le Bon, connétable de France, fut assassiné à l'Aigle par les ordres de Charles le Mauvais, 1354. Les ducs de Medina-Cæli descendent d'Alfonse de La Cerda. *Ferdinand*, frère d'Alfonse, épousa Jeanne de Lara.

Cerdagne, pays qui occupe le haut bassin de la Sègre, et s'étend même sur l'autre revers des Pyrénées, au S. O. du Roussillon. Environnée par des montagnes élevées, elle est fertile et habitée par des hommes vigoureux et intelligents; elle se divise en Cerdagne française, capit. *Montlouis*, et Cerdagne espagnole, capit. *Puycerda*. — Habitée par les *Ceretani*, elle forma un comté du x^e au xii^e s., dépendit des comtes de Barcelone, fut cédée à Louis XI par Jean d'Aragon, en 1463, fut rendue par Charles VIII, en 1495. Le traité des Pyrénées, 1659, donna à la France la partie septentrionale

(290 kil. carrés), qui dépendit du gouvernement de Roussillon, et forme l'arrondissement de Prades (Pyrénées-Orientales).

Cerdie, l'un des chefs saxons qui envahirent la Bretagne, battit souvent les Bretons du Sud et fonda, vers 516 ou 519, le royaume de Wessex; mais il rencontra une vive résistance dans Aurelius Ambrosius, et surtout dans Arthur. Cependant, quand il mourut, vers 554, son royaume comprenait les pays de Hamp, Dorset, Wilts, Berk et l'île de Wight.

Cerdon, hérésiarque du ii^e s., né en Syrie, vint faire profession de christianisme à Rome, vers 140, mais bientôt cessa d'être orthodoxe. Ses doctrines ne sont pas bien connues; il paraît qu'il distinguait le Dieu de l'Ancien Testament (le Juste), du Dieu du Nouveau (le Bon); il se serait aussi attaché, de préférence, aux écrits de saint Luc, et aurait rejeté le dogme de Jésus-Christ fait homme et souffrant par la chair dans la Passion. Suivant d'autres, comme saint Epiphane et saint Augustin, il reconnaissait deux principes, et aurait été le précurseur des Manichéens. Il fut excommunié par le pape Hygin et eut pour disciple Marcion.

Cère (La), affl. de gauche de la Dordogne, vient du Plomb du Cantal, arrose le Cantal et le Lot, et reçoit la Jourdanne. Son cours est de 100 kil. de l'E. à l'O.

Céré (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. N. O. de Figeac (Lot), dans une île formée par la Bave, affl. de la Dordogne, était jadis une ville fort importante, quand elle appartenait aux vicomtes de Turenne; il y a encore des restes curieux de très-vieilles fortifications. Commerce de toiles et de chapeaux; vins, chanvre, laines; 4,303 hab.

Cerealis ou **Cerialis** (PETILIUS), général romain, parent de Vespasien, se déclara pour lui contre Vitellius, puis fut chargé d'aller soumettre les rebelles gaulois, Classicus et Tutor; il triompha plus difficilement de l'habile Civilis, le Batave, en 70. Il passa en Bretagne, et, aidé de son lieutenant Agricola, avança beaucoup la soumission du pays.

Cérences, bourg de l'arrond. de Coutances (Manche). Bétail, volailles; 2,100 hab.

Cérés ou **Déméter**, déesse de l'agriculture chez les Grecs et les Romains, était, suivant les fables poétiques, fille de Saturne et de Cybèle; elle eut de Jupiter une fille, Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton, et qu'elle rechercha par toute la terre, à travers mille aventures. On l'honorait surtout en Attique et en Sicile; les *Thesmophories*, les *Eleusinies*, avec leurs mystères, les *Cerealia* à Rome, étaient ses fêtes les plus célèbres. On la représentait couronnée d'épis, une faucille à la main, sur un char attelé de dragons; quelquefois, au lieu de la faucille, elle tient une torche allumée. (V. PROSERPINE, TRIPTOLÈME, THESMOPHORIES, ELEUSIS, etc.)

Céret, ch.-l. d'arrond. du département des Pyrénées-Orientales, à 30 kil. S. O. de Perpignan, près de la rive droite du Tech, par 42° 29' 9" lat. N. et 0° 24' 38" long. E. Commerce d'huile et de liège; les Français y furent battus par les Espagnols, le 17 avril 1795, puis les y battirent le 29 et le 30 avril 1794. Popul. 3,757 hab.

Ceretani, peuple de l'ancienne Tarraconaise; ils ont donné leur nom à la *Cerdagne*; cap. Julia Libyca.

Cergues (Saint-), col du Jura, par où passe la route de Besançon à Genève, un peu au N. de la Dole, dans le canton de Vaud (Suisse).

Cerignola, v. de la Capitanate (Italie), à 36 kil. S. E. de Foggia, dans une grande plaine près de l'Ofanto. Evêché. Coton, belles toiles. Le duc de Nemours y fut vaincu et tué le 28 avril 1503; 10,000 hab.

Cerigo (Cythera), l'une des îles Ioniennes (Grèce), à 20 kil. au S. de la Morée, longue de 32 kil., large de 19, elle est partout bordée de rochers arides, mais possède des vallées fertiles et de bons pâturages. On y élève beaucoup de moutons et de chèvres. La popul. est de 14,500 hab.; le ch.-l. est *Kapsali*. — Appelée d'abord *Porphyryssa*, *Porphyris*, à cause de ses porphyres, puis *Cythere* par les Phéniciens, célèbre par le culte de Vénus, elle appartient longtemps aux Spartiates et suivit les destinées des autres îles Ioniennes.

Cerigotto (Agilia), entre Cerigo et Candie, est une île de la Méditerranée, de 14 kil. de tour, montueuse avec d'étroites vallées et un petit port; elle dépend de Cerigo.

Cérilly, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 36 kil. N. E. de Montluçon (Allier), sur la Marmande. Fab. d'étamines et de papiers; 2,691 hab.

Cérinthe, hérésiarque du i^{er} s., probablement con-

temporain de saint Jean, paraît, suivant saint Irénée et l'auteur des *Philosophumena*, avoir reconnu dans Jésus-Christ deux êtres différents, le fils de Joseph et de Marie, homme remarquable par sa justice et sa sagesse, et le Christ de Dieu, qui serait descendu sur lui, en lui, après le baptême; puis le Christ serait remonté au ciel, et seul, Jésus aurait souffert la mort. Saint Jean écrivit son Évangile contre Cérinthe, que plusieurs, dans les premiers siècles de l'Église, ont regardé comme l'auteur de l'Apocalypse.

Cerisola, bourg d'Italie, à 6 kil. E. de Carmagnole, dans la prov. et à 50 kil. N. E. de Coni (Italie), célèbre par la victoire du comte d'Enghien sur les Impériaux, en 1544; 1,800 hab.

Cerisy-la-Salle, ch.-l. de canton de l'arrond. de Coutances (Manche). Lin; fabr. de toiles, calicots; 1,891 hab.

Cerlier, v. du canton et à 50 kil. N. O. de Berne (Suisse), au S. du lac de Bièvre. Commerce de vins. Berceau de la famille d'Erlach; le château, du XI^e s., est sur le Jolimont; 1,200 hab.

Cernay ou Sennheim, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 34 kil. N. E. de Belfort (H^e-Alsace), à gauche de la Thur. Toiles peintes, filature de coton, papeteries, forges; 4,208 hab.

Cerne, île avec laquelle les Carthaginois faisaient un grand commerce; on ne connaît pas sa position; les uns la placent sur la côte d'Afrique, à Fidala ou à l'île d'Arguin; d'autres disent que c'est Madère.

Cerne-Abbas, bourg du comté de Dorset (Angleterre), à 10 kil. N. O. de Dorchester, sur la Cerne. Il y a des ruines curieuses, et près de là une statue colossale de plus de 50 m., taillée dans le roc, tenant la main gauche étendue, et dans la droite une massue; c'est peut-être la statue d'une divinité saxonne.

Cernin (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. d'Aurillac (Cantal), sur la rive gauche de la Dore; 2,655 hab.

Cerquozzi (MICHEL-ANGE), peintre romain, 1600-1660, excella dans les tableaux de genre; le plus célèbre est *Masaniello au milieu des lazzaroni*. Le Louvre possède de lui une *Mascarade italienne*.

Cerreto (Cernetum), v. de la prov. et à 25 kil. N. O. de Bénévent (Italie). Evêché; 6,000 hab.

Cerro-do-Frio, montagnes de la prov. de Minas-Geraes (Brésil), qui renferment des mines de diamants.

Cerro-Gordo, village du Mexique, près de Perote, à 60 kil. O. de la Vera-Cruz. Victoire du général américain Scott sur les Mexicains commandés par Santa-Anna, 18 avril 1847.

Cerro-Largo, département de la république de l'Uruguay, au N. E.

Cerro-de-Pasco, v. du Pérou, dans le départ. de Guanuco, à 5,000 m. au-dessus du niveau de la mer, mal bâtie; 10,000 hab. — Elle est le centre du canton minéral le plus riche du Pérou, qui porte le même nom; les principaux foyers miniers sont ceux de Santa-Rosa, Cayac, Yanacancha, Pariajerca, Chaupamirca, Yauricocha. Beaucoup de ces mines d'argent ont cependant cessé d'être exploitées.

Certaldo, bourg à 25 kil. S. O. de Florence (Italie), près de l'Elsa, sur une charmante colline, fut habité par Boccace, dont on montre encore la chambre, et qui y mourut; 5,000 hab.

Certosa ou Chartreuse; on connaît surtout en Italie celle de Florence, à 4 kil. S., sur le Monte-Acuto, construite par l'Orgagna, 1341, et renfermant beaucoup d'objets d'art; — celle de Pavie, fondée en 1596 par Jean-Galéas Visconti et supprimée par Joseph II; l'église est ornée de sculptures et de fresques; — celle de Pise, à 9 kil. E. de cette ville, fondée en 1366.

Cerularius (MICHEL), patriarche de Constantinople en 1043, refusa de se réconcilier avec le pape, fut solennellement excommunié par Léon IX et consumma le schisme d'Orient en 1054. Il mourut exilé en 1058.

Cerutti (JOSEPH-ANTOINE-JOACHIM), littérateur français, né à Turin, 1758-1792, de l'ordre des Jésuites, professa d'abord à Lyon, remporta plusieurs prix proposés par diverses académies; et, en 1762, publia son *Apologie de l'ordre des Jésuites*, qui donna une preuve nouvelle de son talent. Protégé par le roi Stanislas, par le dauphin, par la duchesse de Brancas, il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers, notamment un *Poème sur le jeu d'échecs*. Partisan des idées nouvelles, il écrivit, en 1788, son *Mémoire pour le peuple français*, qui fit sensation; ami de Mirabeau pour lequel il travailla, il prononça son éloge à Saint-Eustache. Il publia

la *Feuille villageoise*, pour apprendre au peuple des campagnes ses droits et ses devoirs, fit partie de l'Assemblée législative et mourut estimé et regretté. Une édition de ses *Œuvres* a paru en 1793.

Cervantes Saavedra (MIGUEL), le grand poète espagnol, naquit à Alcalá de Hénarès le 9 octobre 1547, et mourut le 23 avril 1616. D'une famille originaire de Galice, noble mais pauvre, il composa de bonne heure des allégories, des devises et un petit poème pastoral, *Filena*; puis il suivit en Italie, comme valet de chambre, le cardinal Acqua-Viva, se fit soldat en 1569, et à la bataille de Lépante, 7 oct. 1571, reçut trois blessures, dont l'une lui fracassa la main gauche; il servit courageusement jusqu'en 1575 sous don Juan et Santa-Cruz. En revenant en Espagne, il fut pris par les pirates algériens dans l'esclavage, protégeant et encourageant ses compagnons d'infortune; racheté par les *Pères rédempteurs*, il rentra pauvre en Espagne, servit encore comme soldat en Portugal, se maria à une noble demoiselle, Catalina de Palacios, et pour vivre publia la première partie de son roman pastoral de *Galatée*, fit 30 pièces de théâtre et des intermèdes, fut commis aux vivres à Séville, puis agent d'affaires en 1593. Il écrivit alors ses *Nouvelles*, et, deux fois emprisonné, sans être coupable, composa son immortel *Don Quichotte*, dont la première partie parut en 1605; cet ouvrage eut un immense succès et le nom de Cervantes devint célèbre, même dans les pays étrangers; mais il n'en fut pas beaucoup plus heureux, et la protection du comte de Lemos et du cardinal de Sandoval lui fut bien nécessaire. Son *Voyage au Parnasse* parut en 1614; un de ses ennemis, jaloux de sa gloire, peut-être Louis de Aliaga, caché sous le faux nom d'Avellaneda, avait fait paraître à cette époque une prétendue suite de *Don Quichotte*; Cervantes s'empressa de publier, en 1615, la deuxième partie de son œuvre impérissable. Il venait d'achever son poème de prédilection, *Persilès et Sigismonde*, lorsqu'il mourut dans un voyage à Madrid. — La *Galatée*, de bonne heure connue des étrangers, est un poème pastoral, plein d'imagination, mais embarrassé de trop nombreux épisodes; les pièces de théâtre, malgré le mérite de la *Vie d'Alger* et de *Numance*, malgré quelques essais curieux d'innovation, eurent un succès médiocre; les douze *Nouvelles* sont douze petits romans d'aventures, ingénieux et d'un style facile et brillant; dans le *Voyage au Parnasse*, il passe en revue, sous forme allégorique, les poètes de son siècle; *Persilès et Sigismonde* est un roman rempli d'aventures incroyables, dans lequel l'auteur aime à déployer toute sa science d'écrivain; mais le grand titre de gloire de Cervantes, c'est son *Don Quichotte*, qui frappe à la fois et la chevalerie dégénérée et la littérature emphatique, égarée dans une imagination dépravée, qui ne célébrait que la fausse grandeur; c'est la peinture vivante de toute l'Espagne, tantôt moqueuse et satirique, tantôt gracieuse et mélancolique; c'est l'exaltation idéale du bon chevalier sans cesse aux prises avec le naïf bon sens et la simplicité positive de Sancho Pança; le style, de l'aveu des meilleurs juges, est d'une beauté inimitable; c'est le chef-d'œuvre de la littérature espagnole, et plusieurs de ses qualités subsistent même dans les infidélités d'une traduction. — Les éditions des œuvres séparées de Cervantes sont très-nombreuses; parmi les éditions complètes, nous citerons celle de Madrid, 1805-1805, 16 vol. petit in-8°, et celle de Baudry, Paris, 1840-1841, 4 vol. in-8°. Les traductions françaises, quoique mauvaises, ont été souvent réimprimées; les dernières, qui valent beaucoup mieux, sont: pour *Don Quichotte*, celles de Viardot, de Brotonne, de Damas-Hinard; pour les *Nouvelles*, celle de Viardot; pour la *Galatée*, l'imitation libre de Florian, qui a aussi arrangé *Don Quichotte*; pour *Persilès et Sigismonde*, celles de Richebourg et de Dubournial; le théâtre n'a pas été traduit. V. Emile Chasles, *Cervantes*, 1865.

Cervaro ou Cervajo (*Cerbalus*), riv. d'Italie, affl. de la mer Adriatique, passe à Bovino et se perd dans les lagunes de Pontano-Salso et de Salpi. Son cours est de 90 kil.

Cervera, v. de la prov. et à 40 kil. E. de Lérida (Espagne), sur la Cervera, affl. de la Noya, à l'entrée d'une plaine fertile. Jadis université célèbre, fondée par Philippe V, en 1717, et transférée à Barcelone en 1841; 5,500 hab.

Cervetri (anc. *Cære*), bourg à 28 kil. N. O. de Rome, possède encore des restes de ses anciennes murailles. On a exploré dans ces dernières années la né-

cropole de Cære et on a trouvé dans ses tombeaux étrusques beaucoup d'objets précieux.

Cervia, v. d'Italie, port sur l'Adriatique, à 20 kil. S. E. de Ravenne, possède des marais salants très-considérables. Evêché; 6,000 hab.

Cervin (Mont), en allemand *Matterhorn*, en italien *Monte Silvio*, dans les Alpes Pennines, entre le Valais et le val d'Aoste, haut de 4,522 mét., forme une aiguille très-aiguë. Son col, praticable seulement pour les mulets, a 3,585 mét. d'élévation.

Cervinara, v. de la Principauté Ulérieure (Italie), à 20 kil. N. O. d'Avellino; 6,000 hab.

Cervoli (*Columbaria*), îlot situé entre l'île d'Elbe et la Toscane, à 8 kil. S. E. de Piombino.

Cervolle (ARNAULD DE), chef d'aventuriers, né dans le Périgord, au commencement du xiv^e s., mort en 1566, surnommé l'*Archiprêtre*, à cause d'un bénéfice qu'il possédait, quoique séculier, fut blessé et pris à Poitiers, en 1556. Racheté par le roi Jean, il se mit à la tête d'une grande compagnie, ravagea la Provence, rançonna le pape à Avignon, se jeta sur la Bourgogne, reparut en Provence et se mit au service du régent. Après le traité de Brétigny, à la tête de la *compagnie blanche*, il recommença ses ravages, puis s'unit aux troupes royales pour combattre les Tard-venus à Brignais, en 1561. Il se maria en 1562, pilla la Lorraine, la Bourgogne et la Champagne, combattit à Cocherel pour Charles V, alla ravager le comté de Montbéliard, fut nommé chambellan du roi, se mit à la tête de plusieurs compagnies pour combattre les Turcs, fut arrêté près du Rhin par les Allemands, et fut tué par un de ses serviteurs.

Cervon, bourg de l'arrondissement de Clamecy (Nièvre). Bois flotté; commerce de grains, vins, etc.; 2,075 hab.

Césaire (Saint), frère de saint Grégoire de Nazianze, 350-569, étudia à Alexandrie; il devint premier médecin des empereurs Constance et Julien. Ce dernier voulut en vain le gagner à la cause du paganisme; Césaire quitta alors le palais impérial. Il reprit ses fonctions sous Jovien, et devint questeur en Bithynie. On lui attribue quatre dialogues insérés dans la *Bibliotheca Patrum*. Son frère a composé son oraison funèbre.

Césaire (Saint), évêque d'Arles, né près de Chalon-sur-Saône, 470-542, d'une famille noble, se rendit célèbre au monastère de Lérins; puis, fatigué, se retira dans la solitude près d'Arles. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette ville, en 501, et pendant 40 ans fut le prélat le plus influent de la Gaule méridionale; il combattit l'arianisme et le semi-pélagianisme, résista aux rois Alaric II et Théodoric, et présida les principaux conciles de cette époque. On l'honore le 27 août. — Il nous reste de lui cent trente sermons, d'une morale douce, d'une éloquence simple et populaire, imprimés dans le 5^e vol. du *Saint Augustin* des bénédictins, et traduits en français, 1760, 2 vol. in-42.

Césaire de Heisterbach, théologien allemand, né dans le diocèse de Cologne, 1180-1240, de l'ordre de Cîteaux, écrivit pour les novices des homélies restées manuscrites. On a de lui trois ouvrages imprimés: des *Homélies*, Cologne, 1615; *Dialogi de miraculis*, Cologne, 1481, in-fol., et 1591, 1599, in-8°; ils renferment 755 chapitres remplis des miracles les plus extraordinaires; *Engelberti vitæ libri tres*, dans les *Vitæ sanctorum* de Surius, Cologne, 1618; les deux premiers livres seuls ont un caractère historique.

Césalpin (ANDREA), philosophe, médecin et naturaliste, né à Arezzo, 1519-1603, passa la plus grande partie de sa vie comme professeur à l'université de Pise; il soutint les doctrines philosophiques d'Aristote, ce qui le fit accuser de panthéisme; mais il évita les poursuites de l'inquisition, et devint même le médecin de Clément VIII. Il combattit les folies de la magie et de la sorcellerie; et, le premier, reconnut clairement la circulation du sang. Mais il est surtout célèbre comme botaniste; il trouva une méthode naturelle pour la classification des plantes, en se servant des diverses parties de la fleur et du fruit, du nombre et de la position des graines; c'est ainsi qu'il a reconnu le sexe dans les organes de la fleur et préparé les beaux travaux de Linné; c'est ainsi qu'il a jeté les bases de la carpologie. Il a tenté le même travail pour les minéraux, mais avec moins de succès. Ses principaux ouvrages sont: *Quæstiones peripateticæ*, Florence, 1569; *Dæmonum investigatio peripatetica*, Florence, 1580; *Quæstiones medicæ*, Venise, 1593 et 1604; *De Plantis libri XVI*, Florence, 1583;

De Metallicis, Rome, 1596, etc. On conserve religieusement, à Florence, l'herbier de l'illustre naturaliste.

César ou **Cæsar**, nom d'une branche patricienne de la *gens Julia* à Rome; on prétendait, surtout dans l'antiquité, que ce nom avait été donné à un *Jule*, retiré par incision (*cæsus*) du sein de sa mère; il paraît plus probable qu'un *Jule* fut ainsi nommé parce qu'il vint au monde avec une abondante chevelure (*cæsaries*). Il y eut un César, préteur, en 208 av. J. C.

César (L. JULIUS), consul en 90 av. J. C., ne fut pas heureux dans la guerre sociale, fut plusieurs fois battu en Campanie, mais finit par reprendre l'avantage et s'empara d'Æsernia. Sur sa proposition, le sénat rendit la loi *Julia de civitate*, qui accordait le droit de cité aux habitants des villes restées fidèles. Il mourut en 89.

César (CAIUS JULIUS STRABON), frère du précédent, se distingua d'abord par son éloquence, fut édile curule en 90, et, soutenu par les grands, brigua le consulat sans passer par la préture. Ce fut une cause de trouble; il fut proscrit par Marius, et mourut en 87.

César (LUCIUS JULIUS), fils de L. Julius, fut consul en 64, et se déclara d'abord pour l'aristocratie; plus tard, on le retrouve lieutenant du grand César dans la Gaule, 52. Il se montra faible, ou plutôt modéré, pendant la guerre civile et après la mort du dictateur; au second triumvirat, il fut proscrit, mais sa sœur Julie, mère de M. Antoine, se jeta au-devant des meurtriers et le sauva.

César (LUCIUS JULIUS), fils du précédent, souvent confondu avec lui, suivit sans gloire le parti de Pompée, fut proquesteur de Caton en Afrique, obtint grâce du dictateur et périt bientôt après, 46 av. J. C.

César (CAIUS JULIUS), père du dictateur, fut préteur et mourut subitement à Pise, 84 av. J. C.

César (CAIUS JULIUS), né à Rome en juillet 100 av. J. C., assassiné le 15 (ides) de mars de l'an 44, était fils du préteur Caius-Julius César; il appartenait à la *gens Julia*, qui prétendait descendre d'Iule, fils d'Enée et de Vénus; sa mère, Aurelia, faisait remonter son origine à Ancus Martius; Marius avait épousé sa tante Julie. A 17 ans, il fut désigné pour la dignité de prêtre de Jupiter; il épousa Cornélie, fille de L. Cinna. Le dictateur Sylla voulut le forcer à la répudier; César osa résister, fut proscrit, forcé de fuir dans les marais des Sabins, et parvint à se réfugier auprès de Nicomède, roi de Bithynie; ses parents, ses amis, les vestales intercédèrent pour obtenir son pardon: «Rappelez-vous, dit Sylla, que ce jeune homme anéantira un jour l'aristocratie; car il y a plus d'un Marius dans César.» Il fit ses premières armes sous Minucius Thermus, au siège de Mitylène, et mérita une couronne civique, 80; puis servit en Cilicie sous P. Sulpicius, et revint à Rome après la mort du dictateur. Comme tous les jeunes gens qui voulaient se faire connaître, il révéla son talent oratoire en accusant de concussion le préteur Dolabella, qui fut défendu par Cotta et Hortensius, 77; puis le gouverneur de la Grèce, C. Antonius, 76; il échoua dans ces deux accusations, mais commença à acquérir une véritable popularité. Il se rendit à Rhodes pour y suivre les leçons d'Apollonius Molon; pris par des pirates dans les parages de Milet, il estima lui-même sa rançon à 50 talents, puis, délivré, il réunit quelques navires, poursuivit ceux qui l'avaient pris, les emmena à Pergame et les fit mettre en croix, comme il le leur avait promis. Mithridate attaquait de nouveau les Romains en Asie; César leva de lui-même des troupes et battit l'un de ses lieutenants, 74. Il revint alors à Rome, où on l'avait nommé membre du collège des pontifes. Désormais, quoiqu'il soit le modèle de la jeunesse élégante, il cherche à augmenter son crédit en gagnant la faveur du peuple; affable, gracieux, bienveillant, généreux jusqu'à la prodigalité, il n'hésite pas à compromettre son patrimoine et à recourir aux usuriers. Il fut nommé tribun militaire et questeur en 68, saisissant toutes les occasions de soutenir les lois favorables à la cause populaire. Il prononça l'oraison funèbre de sa tante Julie, et fit porter à ses funérailles les images de Marius; le peuple applaudit et lui sut également gré d'avoir prononcé, contrairement à l'usage, l'oraison funèbre de sa jeune femme Cornélie. Envoyé comme questeur en Espagne, il s'écriait, à la vue d'une statue d'Alexandre à Cadix: «A mon âge, il avait déjà conquis le monde, et je n'ai rien fait.» En 67, il épousa Pompeia, petite-fille de Sylla, parente de Pompée, et contribua, malgré les grands, à faire donner à celui-ci des pouvoirs extraordinaires contre les pirates, puis contre Mithridate. Intendant de la voie Appienne, édile avec M. Bibulus, il dépensa des sommes énormes en constructions et en

jeux publics; le sénat intervint même pour modérer ses profusions; il osa rétablir au Capitole la statue et les trophées de Marius, au grand mécontentement du parti aristocratique, mais à la grande joie du peuple et des vétérans. En 64, il fit poursuivre plusieurs des proscriptions de Sylla, attaquer et condamner le vieux sénateur Rabirius, inculpé d'avoir contribué au supplice du tribun Saturninus, 36 ans auparavant, enfin, il fit accuser comme prévaricateur C. Pison, gouverneur de la Narbonnaise. N'ayant pu obtenir le gouvernement d'une province, il parvint, à force d'activité et d'argent, à se faire nommer grand pontife, 63. Il était préteur désigné, lorsque la conjuration de Catilina éclata; il n'est pas prouvé, il n'est pas probable qu'il ait été son complice; il devait être soupçonné, puisqu'il était l'un des chefs avoués du parti populaire; il osa prendre indirectement, dans le sénat, la défense des conjurés, en essayant de faire adoucir la peine des coupables; Cicéron lui répondit dans sa 4^e Catilinaire. Préteur en 62, au milieu des factions et des troubles, il sut, par sa fermeté et sa modération, mériter même l'approbation de ses ennemis: il repoussa les accusations de Vettius et de Curius, qui le signalaient comme complice de Catilina; et, lorsque le jeune Clodius eut l'impudence de s'introduire dans la demeure du préteur, pendant qu'on y célébrait les mystères de la Bonne-Déesse, César se garda bien de traduire le coupable en justice, pour éviter un scandale que les grands désiraient, mais il répudia Pompeia en disant: « La femme de César ne doit pas même être soupçonnée. » Il obtint le gouvernement de l'Espagne Ulérieure, 61; Crassus, qu'il sut gagner, se porta sa caution envers ses créanciers pour la somme de 850 talents; c'est alors, qu'en passant par un misérable hameau des Alpes, il aurait dit à ses compagnons qu'il aimait mieux être le premier dans un village que le second dans Rome. Il combattit les Calléciens et les Lusitaniens, gouverna avec sagesse et enrichit ses soldats qui le saluèrent du titre d'*Imperator*.

De retour à Rome, il renonça au triomphe, pour pouvoir briguer le consulat; il eut l'habileté de réconcilier Pompée et Crassus, également mécontents du parti aristocratique, et de se servir de la gloire du premier, des richesses du second pour préparer la ruine de ce parti, qui voulait conserver opiniâtrément l'ancien ordre de choses. C'est ce qu'on appela le premier *Triumvirat*. Grâce à leur appui, il fut nommé consul, 59; et bientôt son collègue, Bibulus, pour lui faire une opposition impuissante, s'abstint de ses fonctions, si bien qu'on appelait ironiquement ce consulat celui de Caius et de Julius César. Par plusieurs lois populaires il gagna l'affection de la multitude, et, malgré la violente opposition du sénat, il fit accepter une loi agraire, habilement combinée, qui donnait les terres du domaine en Campanie à 20,000 citoyens pauvres, ayant au moins trois enfants. Il maria sa fille Julie à Pompée, épousa lui-même Calpurnie, fille de L. Pison, échappa à plusieurs complots tramés contre sa personne, et obtint du peuple, en 58, le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de l'Illyrie; les sénateurs y joignirent celui de la Gaule Transalpine. Après avoir lancé Clodius contre Cicéron, qui fut forcé de s'exiler; après s'être débarrassé de Caton, chargé d'une mission en Orient, il partit pour les Gaules; le commandement venait de lui en être assuré pour dix ans. César allait y chercher la gloire militaire, une armée dévouée et une grande fortune, pour pouvoir, à l'aide de ces trois moyens puissants, mettre fin aux factions qui troublaient l'Etat, imposer sa volonté et s'emparer de l'autorité suprême.—César a lui-même raconté dans ses immortels *Commentaires* les détails intéressants de cette grande guerre des Gaules, qui devait l'élever au premier rang des capitaines; les Helvétiens, qui voulaient émigrer à travers la Gaule, les Suèves d'Arioviste, qui avaient commencé à l'envahir, lui fournirent deux occasions précieuses d'intervenir, comme allié et libérateur des peuples gaulois de l'est. Favorisé par les divisions de ces peuples, peu scrupuleux d'ailleurs sur les prétextes et les moyens, il commença dès 57 la conquête du pays, en allant combattre les Belges, tandis que son lieutenant, le jeune Crassus, parcourait les contrées de l'ouest. En 56, les Gaulois commencèrent à organiser une défense plus générale; César se dirigea contre les populations armoricaines, et battit surtout les Vénètes sur terre et sur mer. En 55, il alla rejeter les tribus germaniques au delà du Rhin et fit une première expédition en Bretagne, pour empêcher les Bretons de venir au secours des Armoricains et pour frapper l'imagination populaire à Rome par ces expéditions lointaines.

En 54, seconde expédition plus complète et plus heureuse en Bretagne; lutte difficile contre les Belges soulevés, contre Ambiorix surtout et Indutiomare. L'année 53 est consacrée à la lutte contre les Eburons, les Ménapiens, les Trévires; les Germains sont de nouveau repoussés au delà du Rhin, et Ambiorix est définitivement vaincu. Mais en 52, la plupart des tribus gauloises, surtout au centre, font un effort désespéré, sous la conduite de l'Arverne Vercingetorix; César prend Avaricum, et, malgré un échec à Gergovie, poursuit son ennemi dans ses lignes, et force Vercingetorix à se rendre. En 51, César achève la soumission de toute la Gaule. Pendant ses quartiers d'hiver dans la Cisalpine, il n'avait cessé de veiller sur Rome; il avait répandu l'or avec profusion, gagné un grand nombre de personnages considérables, et surtout conquis la faveur populaire par ses exploits. La mort de Julie, 54, celle de Crassus, 53, avaient rompu le triumvirat. Pompée s'endormait dans sa vanité, n'avait pas la force ou la volonté de dominer les factions et de donner la sécurité à Rome; il attendait qu'on lui déférât le souverain pouvoir. Craignant de plus en plus l'ambition de César, il se rapprocha du parti aristocratique, et tous cherchèrent dès lors à enlever au vainqueur des Gaules son pouvoir et son armée. César fit en vain des propositions modérées; on les rejeta, et le sénat, après lui avoir ordonné de déposer le commandement, déclara que la patrie était en danger et chargea Pompée de la défendre. Soutenu par les tribuns, M. Antoine et Q. Cassius, qui s'étaient réfugiés dans son camp, sûr du dévouement de ses soldats, César franchit le Rubicon, janv. 49, et pendant que le sénat, les consuls, Pompée, fuyaient en Grèce, il s'empara de l'Italie en 60 jours, sans verser une goutte de sang. Il quitta Rome, avril 49, pour aller combattre en Espagne les lieutenants et les soldats de Pompée, soumit facilement Pétreius, Afranius et Varron, força, à son retour, Marseille à capituler, après un long siège, vigoureusement soutenu, fut nommé dictateur à Rome, et, au bout de 11 jours, abdiqua et reçut le titre de consul. Il s'embarqua à Brindes, 4 janv. 48, et se trouva en présence de Pompée devant Dyrrachium; malgré son courage et le dévouement de ses soldats, il éprouva un échec; mais, ayant reçu quelques renforts, il attira ses ennemis dans les plaines de la Thessalie et remporta la victoire décisive de Pharsale, 9 août 48.

Nommé dictateur pendant son absence, consul pour cinq ans, avec le pouvoir tribunitien pour la vie, il poursuivit Pompée en Egypte, versa des larmes sur sa mort, est retenu sept mois à Alexandrie par les charmes de Cléopâtre, par le soulèvement du roi Ptolémée et des Egyptiens, qui le mettent un instant en danger. Puis il va combattre en Asie Pharnace, roi du Pont, le bat complètement près de Zéla, 2 avril 47, et retourne à Rome. Réélu dictateur, il distribua à ses amis les charges et les biens des proscrits, et se rendit avec sa promptitude ordinaire en Afrique, où les républicains avaient réuni des forces considérables. Vainqueur de Scipion, de Labiénus, du roi Juba à Thapsus, 6 avril 46, il fut nommé dictateur pour dix ans et reçut la dignité de censeur, sous le nouveau titre de préfet des mœurs. Il accorda une amnistie générale et s'efforça de désarmer les haines par la clémence et l'impartialité. Il célébra quatre triomphes magnifiques pour ses victoires en Gaule, en Egypte, en Asie et sur le roi Juba; il distribua de l'argent aux soldats, des vivres, des jeux, des spectacles au peuple; c'était inaugurer véritablement la période de l'Empire, *panem et circenses*. Grand législateur, il modéra les extravagances du luxe, augmenta le nombre des magistrats, des patriciens, partagea avec le peuple le droit d'élection dans les comices, conféra le droit de cité aux médecins, adoucit le sort des débiteurs, envoya 80,000 citoyens dans les colonies d'outre-mer et réforma le calendrier. Les fils de Pompée, Cneius et Sextus, avaient réuni une forte armée en Espagne; César partit à la fin de 46 et termina la guerre par la sanglante bataille de Munda, 17 mars 45, où il faillit périr. A son retour, il osa triompher des Romains qu'il avait vaincus. Ses anciens ennemis furent ses adulateurs les plus fanatiques; le sénat le déclara dictateur perpétuel, avec le titre d'*imperator* à vie; les temples furent ornés de ses statues, le mois Quintilis devint le mois *Julius*; on l'éleva au rang des dieux, il eut une garde de sénateurs et de chevaliers; le sénat jura de veiller au salut du *père de la patrie*. Il avait formé de vastes projets d'utilité générale et se proposait d'aller combattre les Daces et les Parthes. On a répété, sur la foi d'anec-

dotes puériles et douteuses, qu'il aurait voulu être nommé roi, mais que les clameurs du peuple l'avertirent et le décidèrent à repousser la couronne que le consul, M. Antoine, lui offrait à la fête des Lupercales; « Il n'a pas voulu être roi, a dit Napoléon, parce qu'il n'a pas pu le vouloir. » Assez d'autres causes de mécontentement expliquent la conjuration qui se forma contre le maître de Rome; plus de 60 sénateurs entrèrent dans le complot, dont les chefs étaient Cassius, Decimus et Marcus Brutus; il tomba, percé de coups, dans la Curie, aux pieds de la statue de Pompée, le jour des ides de mars, 44. La république ne devait pas se relever; Rome, après de nouvelles guerres civiles, retombera pour toujours sous la domination d'un seul. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur la nécessité de concentrer à Rome les pouvoirs entre les mains d'un seul et sur la légitimité des moyens auxquels César eut recours, on doit reconnaître que ce fut un grand homme, l'un des premiers capitaines de l'antiquité, l'un des génies politiques les plus intelligents et les plus habiles. Comme orateur et comme écrivain, il s'éleva presque au premier rang; il avait composé de petits poèmes, des épigrammes, des apophthegmes ou recueil de bons mots, un livre sur les Auspices, deux livres sur l'Analogie, dédiés à Cicéron; l'*Anti-Caton*, pour répondre au *Caton* de l'orateur, etc. Il ne reste plus de ces ouvrages que de courts fragments; mais nous avons ses *Commentaires* ou *Mémoires* sur la guerre des Gaules; le 8^e livre est de Hirtius Pansa, à qui l'on attribue également les guerres d'Alexandrie et d'Afrique; l'auteur de la guerre d'Espagne est inconnu; les trois livres sur la guerre civile sont de César. Ces *Commentaires* ont été souvent publiés et traduits. La *Vie* de César a été écrite par Suétone et par Plutarque; Pétrarque a publié en latin une *Histoire de J. César*, imprimée sous le nom de Celsus; Napoléon I^{er} a dicté à Sainte-Hélène un *Précis des guerres de César*, 1 vol. in-8^o, Paris, 1856; enfin, après l'histoire brillante, mais peu neuve, de Lamartine, l'empereur Napoléon III a composé une *Vie complète de César*, dont le premier volume a paru en 1865 et le deuxième en 1866.

César, titre donné aux empereurs et aux princes de la famille impériale. Depuis Dioclétien, il désigna particulièrement les princes que les empereurs ou *Augustes* désignaient pour leurs successeurs et associaient à l'empire. V. *Dioclétien*; *Tétrarchie*.

Césarée, *Cæsarea*, nom de beaucoup de villes, qui furent ainsi appelées parce qu'elles furent fondées ou embellies par des empereurs romains.

Césarée Auguste, *Cæsarea Augusta*. V. ce nom et *SARAGOSSE*.

Césarée de Bithynie, à l'E. du pays près de l'Olympe.

Césarée de Cappadoce, sur l'Halys, près du mont Argée, fut la capitale de la Cappadoce et la patrie de saint Basile. Elle s'appelait d'abord *Mazaca* et devint *Cæsarea Eusebia* sous Tibère. Auj. ruines près de *Kaisarieh*.

Césarée de Cilicie. V. *ANAZARBA*.

Césarée de Palestine, d'abord *Arx Stratonis*, sur la côte entre la Galilée et la Samarie, agrandie par Hérode, qui l'appela Césarée, en l'honneur d'Auguste, colonie romaine sous Vespasien, résidence des gouverneurs, ch.-l. de la Palestine II^e, évêché métropolitain. Elle joua un rôle important dans les Croisades. Auj. ruines près de *Kaisarieh*.

Césarée Panéas ou **Philippi**, dans la Palestine, près de la source du Jourdain, ainsi nommée d'un fils d'Hérode; auj. *Banias*.

Césarée de Phrygie. V. *ANTIOCHE*.

Césarée ou **Jol**, *Julia Cæsarea*, cap. de la Mauritanie Césarienne, patrie de l'emp. Macrin; auj. *Cherchell*.

Césarée ou **Tingis**, dans la Mauritanie Tingitane, etc.

Cesari (ALEXANDRE), d'une famille milanaise, graveur en médailles et en pierres fines du xvi^e siècle, fut surnommé *Il Grecco*, à cause de son talent antique.

Césarienne (Mauritanie). V. *MAURITANIE*.

Césarienne (Grande), prov. de la Bretagne romaine, sous les empereurs, entre la Flavie Césarienne au S. et la Valentie au N.; la métropole était Eboracum (York). V. *BRETAGNE*.

Césarion, fils de César et de Cléopâtre, né en 47 av. J. C., fut nommé par Antoine, en 55, roi de Chypre, d'Égypte et de Célésyrie; il fut mis à mort par ordre d'Octave, en 30.

Cesarotti (MELCHIOR), littérateur italien, de Padoue,

1750-1808, fut professeur au séminaire, puis à l'Université de Padoue. Il reçut les bienfaits de Napoléon, qu'il célébra par le poème de la *Pronea* (Providence). Parmi ses *Œuvres*, publiées en 42 vol. in-8^o ou in-12, Pise, 1805-1813, on remarque: *Essai sur la philosophie des langues*; *Cours de littérature grecque*; traductions de l'*Illiade* en vers et en prose; d'*Ossian*, de *Juvénal*, de *Démosthène*, des *tragédies de Voltaire*, etc.

Césars (LES DOUZE), nom sous lequel on désigne César et les onze premiers empereurs, jusqu'à Nerva exclusivement. Suétone a écrit leurs biographies. — V. *Les Césars* de M. de Champagny.

Césembre, îlot défendu par deux forts; sur la côte de la Manche, à 4 kil. N. O. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

Cesena ou **Césène**, v. d'Italie, sur le Savio, à 18 kil. S. E. de Forli, sur le chemin de fer de Bologne à Rimini. Evêché; filatures de soie, commerce de vins et de chanvre. Patrie de Pie VI et de Pie VII; 34,000 hab.

Cesenatico, bourg d'Italie, à 30 kil. E. de Forli, a un petit port sur l'Adriatique. Les Napolitains y furent battus par les Autrichiens, le 21 avril 1815; 3,500 hab.

Cesi (BARTOLOMEO), peintre de Bologne, 1557-1629, eut un style agréable, facile, naturel; Le Guide, dans sa jeunesse, étudia beaucoup ses travaux d'autel. Ses fresques, surtout à la Chartreuse de Bologne, sont plus énergiques.

Cesi (FRÉDÉRIC, PRINCE DE), naturaliste, né à Rome, 1585-1630, fonda à 18 ans l'académie des *Lincei* (Lynx), pour l'étude des sciences. Lui-même découvrit les spores de la fougère; il propagea l'emploi du microscope et du télescope; il écrivit plusieurs traités: *Apiarium* (sur les abeilles); *De caelo* (il y soutient que le ciel est fluide), etc. Il fit publier par l'Académie le grand travail de François Hernandez sur l'histoire naturelle du Mexique, qui ne parut qu'en 1651. Il a laissé beaucoup de manuscrits.

Cesi ou **Cesio** (CARLO), peintre et graveur, né à Antrudoco, près Rieti, 1626-1686, élève de Pierre de Cortone, fut un dessinateur sévère et correct, ennemi de la négligence et des innovations alors à la mode. On cite de lui ses peintures à Sainte-Marie-Majeure et le *Jugement de Salomon* dans la galerie du Quirinal. Ses estampes sont estimées.

Césonie (MILONIA CÆSONIA), quatrième femme de Caligula, le séduisit par le dérèglement de ses mœurs, quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie; et, pour garder son amour, lui donna, dit-on, des philtres qui achevèrent de troubler sa raison. A la mort de Caligula, Chéréas la fit tuer avec sa fille, 41.

Cespèdes (PAUL DE), peintre, sculpteur et écrivain espagnol, né à Cordoue, 1538-1608, étudia d'abord avec passion les langues anciennes, l'hébreu, l'arabe. Déjà chanoine de Cordoue, il vint en Italie, cultiva les beaux-arts, imita surtout Michel-Ange, exécuta des fresques remarquables (*Histoire de la Vierge*) dans l'église de la Trinité, à Rome, et mania le ciseau avec non moins d'habileté. Rappelé par les chanoines de Cordoue, en 1577, il décora un grand nombre d'églises de l'Andalousie; la *Cène*, dans la cathédrale de Cordoue, est son chef-d'œuvre. Il a écrit un *Traité sur les antiquités de Cordoue*, un *Traité de perspective*, une *Comparaison de la peinture chez les anciens et chez les modernes*, enfin un poème sur l'*Art de la peinture*, dont on trouve des fragments dans le *Tesoro del Parnasso español*, publié en 1817.

Cessac (COMTE DE). V. *LACUÉE*.

Cessart (LOUIS-ALEXANDRE DE), ingénieur français, né à Paris, 1719-1806; on lui doit le beau pont de Saumur. Plus tard, il fut chargé des travaux du môle de Cherbourg, 1781, mais ne put réaliser ses beaux plans, à cause d'une économie mal entendue. M. Dubois d'Arnaville a publié après sa mort: *Description des travaux hydrauliques de L. A. Cessart*, Paris, 1806 et 1809, 2 vol. in-4^o.

Cessero (auj. Saint-Thibéry), v. des *Volcæ Tectosages*, dans la Narbonaise I^{re}.

Cessoles (JACQUES DE), théologien de l'ordre des Prédicateurs, vivait à Reims au xiii^e siècle. Vers 1290, il composa un ouvrage latin, le *Jeu des échecs moralisé*, qui eut une vogue extraordinaire; les manuscrits, puis les traductions se multiplièrent; il fut imprimé, dans les Pays-Bas, dès 1473. La traduction anglaise, publiée par Caxton, 1474, in-fol., est un livre d'une rareté extrême.

Cesson, bourg de l'arrond. de Rennes (Ille-et-Vi-

laine), sur la Vilaine. Céréales, bestiaux; 2,561 hab.

Cestrine, pays de l'Épire ancienne, entre la Chaonie et la Thesprotie.

Cethegus, nom d'une famille patricienne de la gens *Cornelia*, dont les membres affectaient une grande austerité. Les plus connus sont :

Marcus-Cornelius, grand pontife, en 213 av. J. C., préteur en 211, censeur en 209, consul en 204, vainqueur de Magon dans la Gaule Cisalpine, grand orateur au dire d'Horace, de Cicéron, etc.

Caius-Cornelius, proconsul en 200, consul en 197, vainqueur des Insubriens et des Cénomans, censeur en 194.

Publius-Cornelius, consul en 181; on découvrit alors le tombeau de Numa.

Marcus-Cornelius, après avoir rempli plusieurs missions délicates, fut consul en 160, et fit dessécher une partie des marais Pontins.

Publius-Cornelius, ami de Marius, se réfugia en Numidie, rentra en grâce auprès de Sylla et jouit d'un grand crédit, puisque M. Antonius Creticus et même Lucullus eurent besoin de se faire protéger par lui.

Cethegus (*Caius-Cornelius*), qu'on a souvent confondu avec le précédent, perdu de dettes, conspira avec Catilina, fut arrêté avec Lentulus et mis à mort, comme signataire de la lettre aux Allobroges et détenteur d'armes, 63 av. J. C.

Cethim, nom de la Macédoine dans la Bible.

Cetobriga (auj. *Sétubal*), v. des Celtici, dans l'ancienne Lusitanie.

Ceton, bourg de l'arrond. de Mortagne (Orne), sur l'Huisne. Céréales, bestiaux; 3,344 hab.

Cette (*Setius Mons*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Montpellier (Hérault), par 43° 25' 48" lat. N. et 1° 21' 52" long. E.; sur une langue de terre entre la mer et l'étang de Thau. Son port est le principal débouché du canal du Midi; c'est le plus commerçant de la Méditerranée française après Marseille; il communique par de larges canaux avec l'étang de Thau et le canal des Etangs. Son industrie consiste surtout dans la fabrication des vins de liqueur, liqueurs fines, eaux-de-vie, etc. Il y a des salines considérables aux environs. Fondée par Louis XIV (1666-1678), elle est devenue importante seulement au XIX^e siècle. Place de guerre de première classe, elle défend l'entrée du canal du Midi; 24.177 hab.

Cettigne, bourgade d'une centaine de maisons autour d'un couvent, à 32 kil. N. E. de Cattaro, sert de capitale au Monténégro; c'est là que se rassemble le sénat et que réside le prince.

Cettina (*Tilurus*), riv. de Dalmatie, est formée par 4 sources qui jaillissent du mont Prologh, forme une belle cascade de plus de 50 mètr., près de Velika-Gubovitz, et se jette dans l'Adriatique à Almissa, après un cours de 100 kil.

Ceuta (*Abyla*), cap qui forme avec la pointe d'Europe, distante de 20 kil., l'entrée du détroit de Gibraltar. C'était une des colonnes d'Hercule.

Ceuta (*Septa*), v. de la côte du Maroc, par 35° 54' 4" lat. N. et 7° 56' 30" long. O., sur une petite presqu'île du détroit de Gibraltar, qui renferme sept collines. Elle est très-fortifiée, protégée par la citadelle qui est sur l'isthme, et a un beau quartier, celui de l'Almina; du sommet de l'Acho on découvre tout le détroit. Evêché; chef-lieu du gouvernement des Présides espagnols; mais son port a peu de profondeur et fait peu de commerce; 7,000 hab. — Ceuta ou Septa, fondée, dit-on, par les Carthaginois, colonie romaine, métropole de la Mauritanie Tingitane, sous Claude, appartint aux Vandales, puis aux Wisigoths; elle avait pour gouverneur le comte Julien, qui introduisit les Arabes en Espagne; elle resta à ceux-ci jusqu'en 1415, fut alors conquise par les Portugais; mais les Espagnols l'ont conservée après la révolution de 1640; elle sert principalement de prison ou de lieu d'exil.

Ceva (*Ceba*), v. d'Italie, à 40 kil. E. de Coni, au confluent du Tanaro et de la Cevetta. Filatures de soie, fromages estimés; forges; 4,000 hab. — Ses fortifications ont été détruites, en 1584 par une inondation, en 1800 par les Français.

Cévennes (*Cebenna mons*), chaîne de montagnes, faisant partie de la ligne générale de faite de l'Europe; elle se dirige en France du N. E. au S. O. et se divise en deux parties, les Cévennes septentrionales et méridionales: 1° Cévennes septentrionales; elles comprennent, à partir de la Côte-d'Or, les *monts du Charolais*, depuis le canal du Centre et les sources de la Bour-

bince jusqu'aux sources du Sornin et de l'Azergues; les *monts du Beaujolais* jusqu'au mont Tarare; les *monts du Lyonnais* jusqu'aux sources de l'Allier; les *monts du Vivarais* jusqu'au mont Lozère. 2° Les Cévennes méridionales comprennent: les *monts du Gévaudan* jusqu'au mont Laignon; les *monts Garrigues* jusqu'aux sources de l'Orb; les *monts de l'Orb* jusqu'aux sources de l'Agout; les *monts de l'Espinous*; les *montagnes Noires*; les *coteaux de Saint-Félix* jusqu'au col de Naurouze. Les premières, sur une longueur d'environ 250 kil., s'élèvent du N. au S.; la Haute-Joux a 994 m.; le mont Pilat, 1,072; le mont Mézenc, 1,774; le Gerbier des Joncs, 1,562; la chaîne est peu épaisse et ne jette que de courts rameaux à l'E., comme les monts d'Or et les monts Coiron; mais à l'O. un contre-fort considérable part des sources de la Loire, la sépare de l'Allier, sous le nom de monts du Velay, du Forez et de la Madeleine. Un peu au N. du mont Lozère, se détache un autre contre-fort qui sépare les bassins de la Loire et de la Garonne, sous les noms de monts de la Margeride, monts d'Auvergne avec la chaîne des Dorez, mont Odouze, mont Jargeau, monts du Limousin, collines du Poitou, du plateau de Gatine, du Bocage vendéen, et, plus au S., collines de Saintonge. Les Cévennes méridionales, sur une longueur de 220 kil., diminuent de hauteur du N. E. au S. O.; leur élévation moyenne est de 1,000 à 1,200 m.; leur flanc occidental est doux et jette de longs contre-forts entre l'Agout, le Tarn et l'Aveyron; leur flanc oriental est plus rude, et vers le N. surtout contient beaucoup de volcans éteints et de déchirures profondes. On trouve dans les Cévennes du cuivre, du fer, du plomb, de la houille, des sources minérales, du marbre, du porphyre, etc.; elles renferment de grandes forêts de chênes, de hêtres, de châtaigniers.

Cévennes (Guerre des). Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants des Cévennes se soulevèrent à plusieurs reprises, surtout au commencement du XVIII^e s. Leur courage fanatique et mystique, sous des chefs comme Roland, J. Cavalier, arrêta plus d'une fois les troupes envoyées contre eux; des excès épouvantables furent commis de part et d'autre. Le maréchal de Montrevel fut impuissant à les réduire; Villars, en 1704, fut plus heureux, en employant la persuasion et l'adresse plus que la force. V. *Hist. de la guerre des Camisards* par Court de Gébelin, par E. Alby, et l'*Hist. des Pasteurs du Désert*, par Peyrat.

Ceylan, *Singhala* en langue du pays (anc. *Taprobane*), grande île au S. E. de l'Hindoustan, dont elle est séparée par le détroit de Palk et le golfe de Manaar, entre lesquels s'étend une chaîne de bancs de sable et de rochers, appelée *Pont d'Adam*, à l'entrée S. O. du golfe du Bengale, est située entre 5° 56' et 9° 46' lat. N. et 77° 16' et 79° 42' long. E. Longue d'environ 400 kil., large de 50 à 250 kil., elle a 65.000 kil. carrés. Les côtes, entourées d'écueils, présentent beaucoup de bons ports. L'intérieur est montagneux et couvert d'épaisses forêts; les montagnes forment au centre un vaste cirque où l'on remarque le pic d'Adam, le Nemina-Cooty-Kandy et le Doumbéra. Les moussons règlent les saisons; les plus grandes chaleurs règnent de janvier à avril; le climat est généralement tempéré; mais les vallées humides et marécageuses sont malsaines. Les montagnes sont riches en minéraux mal exploités; l'île produit beaucoup de riz, de café, et l'on exporte de la cannelle estimée; les forêts donnent d'excellents bois (ébène, teck, bois de fer, talipot, cocotier, palmier, bananier, etc.). On pêche des perles, des cauris. Parmi les animaux, on remarque des éléphants grands et dociles, des buffles qui servent au labour, des chevaux de belle race; le miel abonde. Les insulaires se divisent en deux branches: 1° les *Veddahs*, qui vivent dans les forêts de l'intérieur, petits, grêles, sauvages, sont probablement les habitants primitifs; 2° les *Ceylanais* ou *Singhalais* sont nombreux, au S. principalement; ils sont bien faits et agiles; ils sont venus de l'Inde, ont le langage et les mœurs des Hindous et sont bouddhistes; leur civilisation est assez avancée; ils ont des livres religieux et historiques écrits en pâli et très-intéressants; des ruines de grandes villes, de temples, de palais, de colonnades, etc., prouvent la richesse et le goût des beaux-arts chez leurs ancêtres. Il y a encore des *Malabars*, moins nombreux et venus plus récemment de l'Inde; ils habitent au N. et à l'E. et professent le brâhmanisme; des *Mores* musulmans sont répandus dans toute l'île. Beaucoup d'indigènes, surtout dans les villes et dans les classes élevées, sont chrétiens; les uns catholiques, depuis les prédications de saint François-

Xavier; les autres protestants. — Il y avait dans l'île six royaumes avant l'arrivée des Européens; le plus puissant était celui de Condé-Ouda ou Kandy; les Portugais s'établirent à Ceylan en 1517; ils en furent chassés par les Hollandais alliés aux indigènes, 1632-1657. Les Hollandais, malgré leurs efforts, ne purent triompher des Singhalais du Kandy; en 1795, les Anglais s'emparèrent du littoral, gardèrent leur conquête en 1815 et se sont rendus maîtres de toute l'île, malgré les insurrections de 1817, 1820 et 1848. L'île a toujours depuis appartenu à la couronne d'Angleterre. — La capit. est Colombo; les villes princ. sont : Jafnapatnam, Negombo, Pointe-de-Galle, Trinquemale, Kandy, etc. La population est de 2,081,000 hab.

Cèze, riv. de France affl. de droite du Rhône, vient du mont Lozère, a un cours très-sinueux, reçoit la Clausse et l'Auzonet, passe près de Bagnols et finit en face de Caderousse.

Cezimbra, v. de l'Estrémadure portugaise, à 30 kil. S. de Lisbonne, près du cap Espichel; 5,000 hab.

Chabannes, anc. famille du Limousin, célèbre surtout depuis le xv^e s., a formé les branches de *Chabannes*, *Curton*, *Dammartin*, etc.

Chabannes (JACQUES DE), seigneur de la Palice et de Curton, né vers 1400, se distingua au siège d'Orléans et dans la guerre contre les Anglais, devint grand-maître de France en 1451 et mourut en 1453 des suites d'une blessure reçue à Castillon.

Chabannes (ANTOINE DE), comte de Dammartin, son frère, né en 1411, mort en 1488, page de Lahire, se signala, depuis le siège d'Orléans, aux côtés de Jeanne d'Arc, fut l'un des plus redoutables capitaines d'*Ecorcheurs*, devint comte de Dammartin par son mariage en 1459, et, après la Praguerie, se déclara contre le dauphin Louis, qu'il poursuivit dans le Dauphiné. Grand-panetier de France en 1447, bailli de Troyes, sénéchal de Carcassonne, aussi avide que brave, il s'enrichit des dépouilles de Jacques Cœur (domaine de Saint-Fargeau), dont il dirigea le procès. Dépossédé de ses biens, enfermé à la Bastille par Louis XI, il s'échappa en 1465, se réconcilia avec le roi après le traité de Conflans, devint son confident, lui rendit de grands services à la tête d'une armée, pendant les événements de Péronne, combattit heureusement le duc de Nemours, le sire d'Albret, les comtes de Foix et d'Armagnac, Charles le Téméraire jusqu'en 1471. Louis XI lui donna des terres nombreuses, la charge de grand-maître d'hôtel, etc. Sous Charles VIII, il eut le gouvernement de l'Île-de-France et de Paris.

Chabannes (JEAN DE), 1442-1502, son fils, ne songea qu'à accroître encore, par des moyens injustes, les biens considérables que son père lui avait légués.

Chabannes (JACQUES II). V. LA PALICE.

Chabannes (JEAN DE), frère de la Palice, seigneur de Vendennes, mort en 1524, compagnon d'armes de Bayard, surnommé le *Petit Lion*, prit l'Alviane à Agnadel, se distingua à Marignan, à Côme contre Pescaire, à la Bicoque, 1522, et fut blessé mortellement dans la retraite de Rebec, 1524, à côté de Bayard.

Chabanon (MICHEL-PAUL GUY DE), littérateur, né à Saint-Domingue, 1730-1792, cultiva la musique et les lettres avec ardeur, fut de l'Académie des Inscriptions en 1760, et remplaça Foncemagne à l'Académie française en 1780. Son théâtre et ses poésies sont médiocres; il a écrit des dissertations, des traductions de Pindare, Théocrite, etc., et surtout un traité de *la Musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre*, 1785, 2 vol. in-8°.

Chabert (JOSEPH-BERNARD, marquis DE), amiral et astronome français, né à Toulon, 1724, mort en 1805. Il se distingua dans la guerre de Sept-Ans, et, comme chef d'escadre, dans la guerre d'Amérique; mais il s'occupa surtout de rectifier les cartes marines de Buénos-Ayres, de l'Acadie, de Terre-Neuve, de plusieurs des côtes de la Méditerranée, etc. Emigré, il rentra en France en 1802, fut bien accueilli par Bonaparte, devint membre du Bureau des longitudes, et, malgré sa cécité, s'occupa de ses chères études jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie des Sciences depuis 1758.

Chabeuil (*Cerebelliaca*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Valence (Drôme), sur la rive gauche du Véour, affl. du Rhône. Ville ancienne; ruines d'un château fort. Industrie active; filatures de soie, papeteries; 4,555 hab.

Chablais (*Caballicus ager*), anc. province des Etats

Sardes, entre le lac Léman au N., la Suisse à l'E., le Faucigny au S., le pays de Carouge à l'O. C'est un pays couvert par plusieurs chaînons des Alpes Pennines, arrosé par la Dranse savoyarde, riche et fertile. Les Romains y élevaient des chevaux; de là vient son nom. Il fut donné par Conrad II à Humbert, comte de Savoie, dont les successeurs prirent le titre de ducs de Chablais; fit partie du départ. du Léman jusqu'en 1814, fut alors neutralisé comme la Suisse, et forme depuis 1860 l'arrond. de Thonon, dans le départ. français de la Haute-Savoie.

Chablis (*Cabliacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 19 kil. E. d'Auxerre (Yonne), sur la rive gauche du Serain. Vins blancs renommés; fabriques de draps; 2,339 hab.

Chaboras, riv. de Mésopotamie, nom ancien du *Khabour*.

Chabot, famille française du Poitou, connue depuis le xi^e s., a formé les branches des barons de Retz, des seigneurs de La Grève, de Jarnac, de Saint-Aulaye, ducs de Rohan, de Brion, des marquis de Mirebeau.

Chabot (PHILIPPE DE), seigneur de Brion, comte de Charny et de Busançois, fut élevé avec François I^{er} au château d'Amboise, se distingua à la défense de Marseille, 1524, fut pris à Pavie, 1525, fut nommé amiral de France et commanda l'armée qui s'empara, en 1535, de la Savoie et de presque tout le Piémont. Mais, en 1540, Montmorency, son ancien compagnon, devenu son ennemi, le fit accuser de malversation. Condamné à une forte amende, au bannissement, à la confiscation de ses biens par une commission que présidait le chancelier Poyet, il fut gracié par la faveur de la duchesse d'Etampes, recouvra ses emplois, mais mourut en 1543. On lui doit l'idée de la colonisation du Canada. La Biblioth. impériale a un recueil manuscrit de *Lettres écrites*, en 1525, par l'amiral de Brion, 2 vol. in-fol. Son tombeau, chef-d'œuvre de Jean Cousin, a été transféré au Louvre. Son fils, *Léonor de Chabot*, qui le fit élever, s'honora, comme gouverneur de Bourgogne, en refusant d'exécuter les ordres de Charles IX, après la Saint-Barthélemy.

Chabot (FRANÇOIS), né en 1759, à Saint-Geniez (Rouergue), fils d'un cuisinier du collège de Rodez, d'abord capucin, se jeta dans la Révolution avec enthousiasme. Grand-vicaire de l'évêque de Blois, Grégoire, membre de l'Assemblée législative et de la Convention pour Loir-et-Cher, il siégea à l'extrême gauche, se rendit célèbre par ses dénonciations, vota la mort du Roi, applaudit à la chute des Girondins, et ne cessa de prêcher la violence, en affectant le mépris du luxe et la malpropreté. Tout à coup il se laissa corrompre, en épousant la sœur d'un banquier autrichien, Junius Frey, reçut de l'or des étrangers et des fournisseurs, fabriqua un faux décret relatif à la compagnie des Indes; puis dénonça ses complices, Julien de Toulouse, Delaunay d'Angers, Fabre d'Eglantine, fut néanmoins arrêté avec eux, condamné par le tribunal révolutionnaire et exécuté le 5 avril 1794.

Chabot de l'Allier (GEORGES-ANTOINE), jurisconsulte français, né à Montluçon, 1758, mort à Paris, 1819, avocat, puis député à la Convention, membre des Anciens, du Tribunat, partisan déclaré de Bonaparte, membre du Corps législatif, inspecteur des écoles de droit, conseiller à la cour de Cassation, garda ses fonctions sous la Restauration. Savant et laborieux, il a laissé des *Commentaires* estimés, surtout sur le Code civil (*Lois des successions*, 1832, 3 vol. in-8°; *Questions sur le Code Napoléon*, 1829, 3 vol. in-8°).

Chabrias, général athénien, se distingua contre Agésilas. 392 av. J. C., alla combattre pour Evagoras, roi de Chypre, 385, puis en Egypte, pour le rebelle Achoris. Dans la lutte de Thèbes et de Sparte, il fut tour à tour opposé à Agésilas et à Epaminondas, et fut presque toujours heureux. Dans la Guerre Sociale, il se fit tuer sur son navire dans le port de Chios, plutôt que de se rendre, 358 av. J. C. Cornelius Nepos a écrit sa biographie.

Chabrilan (MORETON DE), famille illustre du Dauphiné, tire son nom de la seigneurie de Chabrilan ou Chabrilant, près de Crest (Drôme), marquisat depuis 1674.

Chabris, bourg de l'arrond. d'Issoudun (Indre). Fourrages, vins; 3,111 hab.

Chabrol, ancienne famille de l'Auvergne, a produit plusieurs hommes distingués : CHABROL (Guillaume-Michel), avocat au présidial de Riom, 1714-1792, conseiller d'Etat en 1780, a publié le *Commentaire sur la Coutume d'Auvergne*, 4 vol. in-4°. — CHABROL (Gaspard-Claude),

son fils, député de la noblesse aux états généraux, siégea à droite et mourut en 1815. Il a eu cinq fils distingués.

Chabrol de Tournœil (GASPARD-FRANÇOIS, comte DE), maire de Riom et député royaliste sous la Restauration, mort en 1825.

Chabrol de Chaméane (ANTOINE-JOSEPH, comte DE), officier de l'armée de Condé, maire de Nevers et député royaliste de la Nièvre sous la Restauration.

Chabrol de Crouzol (ANDRÉ-JEAN, comte DE), né à Riom, en 1771, mort en 1856, élevé dans la congrégation de l'Oratoire, membre du conseil d'Etat sous l'Empire, président de chambre à la Cour impériale de Paris, 1810, intendant général des provinces Illyriennes, 1811, préfet du Rhône de 1814 à 1817, rappelé après la mission du maréchal Marmont, conseiller d'Etat, député du Puy-de-Dôme, 1820, directeur de l'enregistrement et des domaines, pair de France en 1824. Ministre de la marine, il signala son administration par de sages réformes et d'utiles institutions; ministre des finances en 1829, il rendit de nouveaux services, donna des conseils qui ne furent pas suivis, et se retira le 18 mai 1850.

Chabrol de Volvic (GILBERT-JOSEPH-GASPARD, comte DE), né à Riom en 1775, mort en 1845, élève de l'Ecole polytechnique, fit partie de l'expédition d'Egypte, comme ingénieur fut l'un des collaborateurs du grand ouvrage sur l'Egypte, fut sous-préfet de Pontivy, préfet de Montenoite, dont il composa une *Statistique* remarquable (Paris, 1824, 2 vol. in-4°), et où il fit la route de la Corniche; préfet de la Seine de 1812 à 1830. Paris lui doit beaucoup d'améliorations, hôpitaux, canaux, égouts, entrepôt des vins, abattoirs, ponts, fontaines, marchés, églises, Bourse, séminaire de Saint-Sulpice; il protégea les beaux-arts, la peinture à fresque, la peinture sur verre, inventa lui-même la peinture émaillée sur lave volcanique, et fut de l'Institut en 1820. Il fit construire les collèges Saint-Louis, Stanislas et Rollin, multiplia les écoles primaires, et fit publier le recueil des *Documents statistiques* sur Paris, 4 vol. in-4°. Il fut député de Paris en 1816, puis de Riom jusqu'en 1850.

Chabrol de Murol, né en 1775, mort en 1805, est auteur de plusieurs mémoires sur les hautes mathématiques, insérés dans le Recueil de l'Académie des sciences; entré à Saint-Sulpice, il mourut au moment de partir pour la Chine.

Chabrol, île de la Mélanésie, dans l'archipel de la Nouvelle-Calédonie.

Chacapoyas, v. du départ. de Libertad (Pérou), à 290 kil. N. E. de Truxillo. Evêché depuis 1843.

Chaco (EL GRAN-), nom d'une vaste contrée de 290,000 kil. carrés, entre la Bolivie, le Paraguay et la Plata. Encore peu connu, il renferme des plaines marécageuses, couvertes de forêts; la végétation est vigoureuse; le Paraguay et ses affl. le Salado, le Pilcomayo, le Vermejo l'arrosent. Il est presque entièrement occupé par des Indiens à peu près indépendants; le district du *Gran-Chaco*, qui appartient à la république Argentine, a 66,000 kil. carr., et renferme environ 100,000 Indiens, sauvages et pillards.

Chactas ou **Têtes-Plates**, peuplade indienne, jadis célèbre, qui habitait les rives du Mississipi et de l'Alabama. Assez civilisés dans leurs 45 villages ils cultivaient la terre. Ils ont vendu la plus grande partie de leur territoire aux Etats-Unis, en 1816.

Chadjar-Eddour, de naissance turque, esclave favorite du sultan d'Egypte, Malek-el-Saleh, fut assez adroite pour se faire nommer souveraine par les Mamelouks, après le meurtre de Touran-shah, 1250; le khalife de Bagdad refusa l'investiture à une femme; alors elle abdiqua, mais gouverna au nom d'Aïbek, qu'elle épousa; elle le fit assassiner, quand il voulut se rendre indépendant de son autorité, mais elle fut mise en pièces par les ordres du nouveau sultan, Noureddin, fils d'Aïbek, en 1257.

Chaféy, fondateur de l'une des 4 sectes orthodoxes de l'islamisme, né en Palestine vers 767, mort en Egypte en 821. Il a écrit sur la jurisprudence, et ses décisions sont encore adoptées en Egypte.

Chaffault de Besné (LOUIS-CHARLES, comte DU), né à Montaigu, 1708, fut l'un des braves marins français du XVIII^e s., devint chef d'escadre pendant la guerre de Sept-Ans, et termina sa carrière active au combat d'Ouessant, où il fut blessé, 1778. Arrêté en 1793, il mourut au château de Luzançay en juillet 1794.

Chagny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 17 kil. N. O. de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), sur la Dheune; 5,876 hab.

Chagos, archipel de la mer des Indes, au S. des Maldives, composé d'îlots madréporiques et de l'île de Diego-Garcia, qui a 60 kil. de tour et une belle rade. Découvertes par les Portugais, ces îles dépendent de Maurice.

Chagres, riv. de la Nouvelle-Grenade, tributaire de la mer des Antilles, a 150 kil. de cours, et sert de voie de commerce entre Porto-Bello et Panama.

Chagres, port de la Nouvelle-Grenade, à l'embouchure de la rivière, est le centre d'un commerce considérable à travers l'isthme de Panama. C'est la station d'une ligne de paquebots anglais. Un fort défend la ville. Le climat est malsain.

Chah. V. SHAH.

Chahdjanpour. V. SHAHJEHANPOUR.

Chaillac, bourg de l'arrond. de Le Blanc (Indre). Céréales, fourrages; 2,645 hab.

Chailland, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Laval (Mayenne); 2,548 hab.

Chaillé-les-Marais, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. O. de Fontenay (Vendée); 2,577 hab.

Chaillot, jadis *Callevio*, *Calleio*, était d'abord un village, sur la rive droite de la Seine, qui fut réuni à Paris en 1659, sous le nom de faubourg de la Conférence. Près de là était la manufacture de tapis de la Savonnerie; une *pompe à feu* y fut construite en 1788, pour distribuer l'eau de Seine sur la rive droite.

Chaise curule, siège d'ivoire, l'un des insignes des grandes magistratures romaines. C'était une sorte de pliant, avec pieds assemblés en X.

Chaise-Dieu (LA) (*Casa Dei*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 50 kil. E. de Brioude (Haute-Loire). Abbaye célèbre de bénédictins, fondée, au IX^e s., par saint Robert; l'église, d'une belle architecture gothique, est remarquable par ses stalles, ses peintures représentant la Danse macabre, et le tombeau de Clément VI, qui l'avait fait construire; 1,755 hab.

Chaise (le Père LA). V. LA CHAISE.

Chaize-le-Vicomte (LA), bourg de l'arrond. de Napoléon-Vendée (Vendée). Céréales, bestiaux; 2,589 habit.

Chalabre, ch.-l. de canton de l'arrond. et au S. O. de Limoux (Aude); filat. de laine, fabr. de draps; grains, vins, fer; 2,218 hab.

Chalais (HENRI DE TALLEYRAND, COMTE DE). V. TALLEYRAND.

Chalcédoine, v. ancienne de Bithynie, sur le Bosphore, en face de Byzance, fondée par des Mégariens, vers 685 av. J. C., prise par les Athéniens en 409, défendue contre Mithridate par Lucullus, en 74, elle fut, plus tard, ruinée et ses habitants furent transportés à Nicomédie. Réparée par Justinien, sous le nom de *Justiniana*, elle fut la capitale de la *première Pontique*. Le 4^e concile général s'y était réuni en 451. Il ne reste de cette ville, maintenant pauvre village turc, que le titre d'archevêché de Chalcédoine, *in partibus infidelium*.

Chalcidique, presqu'île de la Macédoine, au N. O. de la mer Egée, entre les golfes Strymonique à l'E., et Thermaïque à l'O.; elle comprenait elle-même les presqu'îles appelées *Sithonie*, *Pallène* et *Athos*, que séparaient les golfes Toronaïque et Singitique. Les villes princ. étaient Chalcis, Olynthe, Potidée. — Il y avait aussi en Syrie une prov. de *Chalcidique*.

Chalcidius, philosophe platonicien du IV^e ou du VI^e s., a traduit en latin la première partie du *Timée* de Platon, avec un savant commentaire. La meilleure édition est celle de J. A. Fabricius, à la fin du 2^e vol. des œuvres de saint Hippolyte, Hambourg, 1718, in-fol.

Chalcis,auj. *Négrepont* ou *Egripo*, ancienne cap. de l'île d'Eubée, sur l'Euripe, qu'on y traversait sur un pont. On y exploitait des mines de cuivre; de là vient son nom. Ses habitants envoyèrent beaucoup de colonies.

Chalcis, capit. de la Chalcidique, en Macédoine, près d'Olynthe et d'Apollonie.

Chalcis, v. d'Étolie; — v. de Béotie; — v. d'Ionie en Asie Mineure; — v. de Syrie, à l'O. de Bérée.

Chalcitis, île de la Propontide, à l'entrée du Bosphore, ainsi nommée à cause de ses mines de cuivre.

Chalcondylas (LAONICOS OU NICOLAS), historien byzantin du XV^e s., né à Athènes, mort vers 1464. Il a raconté, dans les dix livres de ses *Illustrations historiques*, l'origine et les gestes des Turcs, depuis le XIII^e s. jusque vers 1465, et la ruine de l'empire d'Orient. Son style est barbare et plein d'expressions triviales; quoiqu'il ait pris part aux événements, il n'est pas toujours exact. La meilleure édition est celle de Bekker, 1 vol.

in-8°, 1845, dans la collection byzantine de Bonn, avec la traduction latine de C. Clauser, publiée à Paris en 1650; il a été traduit en français par Blaise de Vigenères, Paris, 1557-1584, puis par Artus Thomas et Mézerai, 1612-1649.

Chalcondylas (DÉMÉTRIOS), grammairien grec d'Athènes, peut-être fils du précédent, se réfugia en Italie après la prise de Constantinople, et enseigna le grec à Pérouse, à Florence, à Milan, où il mourut vers 1510 ou 1515. Son principal ouvrage est une grammaire grecque sous le nom d'*Erotemata*, publiée à Milan vers 1495, puis à Paris, 1525, et à Bâle, 1546. Il a dirigé la publication de la première édition d'Homère, Florence, 1488; d'Isocrate, Milan, 1495; de Suidas, Milan, 1499.

Chaldée. On a souvent donné ce nom à toute la Babylonie, mais surtout à la partie S. O., vers le golfe Persique et l'Arabie. Ptolémée y plaçait des villes, Shanda, Rahacharta, Bethara, etc., qui ont disparu; c'est le pays où s'élève Bassorah.

Chaldéens. peuple qui de très-bonne heure s'établit vers l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate; les uns les rattachent à la race sémitique, les autres les font venir du nord et les rattachent à la race caucasienne. Leurs prêtresse livrèrent avec succès à l'astronomie; Callisthène, dit-on, le compagnon d'Alexandre, rapporta une série d'observations qui remontaient à 1900 ans. Ils imaginèrent le zodiaque, trouvèrent l'année de 365 jours, 6 heures, 11 minutes, la divisèrent en 12 mois, étudièrent particulièrement le mouvement de la lune, les éclipses et les comètes, et furent les maîtres des Grecs. Plus tard ils s'occupèrent surtout d'astrologie et furent considérés comme sorciers et devins. La langue chaldaïque est classée parmi les langues sémitiques.

Chaleurs (Baie des), partie du golfe du Saint-Laurent, entre le Canada et le Nouveau-Brunswick. Une flotte française y fut détruite en juillet 1760.

Chalgrin (JEAN-FRANÇOIS-THÉRÈSE), architecte français, né à Paris, 1759-1811, élève de Servandoni et de Boullée, eut le grand prix d'architecture en 1758, fut protégé par le ministre Bertin, construisit l'hôtel du duc de la Vrillière, rue Saint-Florentin, acheva Saint-Sulpice, éleva Saint-Philippe du Roule (1769-1784), fut de l'Académie d'architecture en 1770, restaura le Luxembourg comme architecte de Monsieur, et y pratiqua un magnifique escalier, mais en détruisant la belle galerie de Rubens. En 1809, il fut chargé avec Raymond d'élever l'arc de triomphe de l'Etoile, qu'il ne fit que commencer.

Chalier (MARIE-JOSEPH), né à Suze, en 1747, étudia chez les dominicains, puis s'occupa de commerce à Lyon, visita l'Italie, l'Espagne, le Levant, et se passionna dès lors pour la liberté et l'égalité. Lié, dès 1789, avec Robespierre, il se dévoua avec désintéressement, mais avec une exaltation mystique et impitoyable, au triomphe des principes du jacobinisme, à Lyon. Montagnard et démocrate, à la tête de la commune révolutionnaire, il lutta par tous les moyens, par la violence surtout, contre la bourgeoisie lyonnaise, son maire Rivière, les Girondins, les royalistes, fut vaincu dans la sanglante journée du 29 mai 1793, condamné à mort et exécuté le 16 juillet. Ce fut le signal du soulèvement des Lyonnais contre la Convention.

Challans, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. des Sables (Vendée). Les Vendéens y furent battus en avril 1794. C'est maintenant le centre d'un commerce actif des produits du bocage vendéen, céréales, chanvre, bestiaux, canards; 4,486 hab.

Chalmers (ALEXANDRE), né à Aberdeen, 1759-1834, écrivit dans plusieurs recueils littéraires, publia plusieurs ouvrages, une édition des *Essayistes* anglais en 45 vol., les œuvres de Johnson, de Pope, de Gibbon, de Shakspeare, de Fielding, de Bolingbroke. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire biographique* (1812-1817), en 52 vol. in-8°.

Chalmers (GEORGE), polygraphe anglais, 1742-1825, a laissé des biographies, des notices, publié plusieurs éditions, et surtout écrit un *Essai comparatif de la puissance de la Grande-Bretagne*, traduit en français sous le titre d'*Analyse des forces de la Grande-Bretagne*, 1780, ouvrage remarquable refondu en 1820; *Caledonia*, ou vaste étude historique et topographique de l'Ecosse, Edimbourg, 1807-1826, 3 vol. grand in-4°; enfin une *Vie de Marie Stuart*, 1818, 2 vol. in-4°.

Chalmers (THOMAS), théologien célèbre, l'une des gloires de l'Eglise presbytérienne moderne, né en Ecosse, 1780-1847, enseigna avec éclat à Glasgow, à

Londres, à l'université de Saint-Andrews, et fut correspondant de l'Institut de France. Il contribua surtout à séparer définitivement l'Eglise de l'Etat. Ses *Œuvres* forment 34 vol. in-8°; on y remarque ses *Sermons*, ses *Preuves et autorité de la religion chrétienne*, la *Révélation en harmonie avec l'astronomie*, ouvrages traduits en français; l'*Economie politique considérée par rapport à l'état moral de la société*, etc.

Chalon-sur-Saône (*Cabillonum*), ch.-l. d'arrond. de Saône-et-Loire, à 60 kil. N. de Mâcon, sur la rive droite de la Saône et dans l'île Saint-Laurent, par 46° 46' 51" lat. N. et 2° 30' 59" long. E. Elle est jolie et assez bien bâtie. L'industrie y est peu active, mais sa position au débouché du canal du Centre a développé son commerce de transit; 19,982 hab. — Ville des Eduens, réunie par une belle chaussée à Autun, sous les Romains, elle fut souvent pillée, du v^e au xvi^e s., et fut l'une des capitales des Bourguignons et du roi franc Gontran. Patrie de saint Césaire et de saint Didier, de Donneau et de Denon. Siège d'un évêché jusqu'en 1789.

Chalonnais (*Cabillonensis ager*), petit pays de l'ancienne Bourgogne, qui avait pour capitale Chalon et se divisait en Chalonnais propre et Bresse chalonnaise, que séparait la Saône. — Ce pays était habité par les Eduens; il eut des comtes particuliers de 850 à 1237, et appartint dès lors aux ducs de Bourgogne. Il a formé les arrondissements de Chalon et de Louhans (Saône-et-Loire).

Chalonnais (*Catalaunensis ager*), pays de l'ancienne France, en Champagne, formant une plaine très-unie, arrosée par la Marne et la Vesle; la capitale était Châlons-sur-Marne; il est compris auj. dans le départ. de la Marne.

Chalornnes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 23 kil. S. O. d'Angers (Maine-et-Loire), entre la Loire et le Layon. Houillères en exploitation, fours à chaux; 6,505 hab.

Châlons-sur-Marne (*Catalauni, Duro-Catalaunum*), ch.-l. du départ. de la Marne, par 48° 57' 21" lat. N. et 2° 1' 18" long. E., sur la rive droite de la Marne, à 170 kil. S. E. de Paris. Chef-lieu de la 4^e division militaire, évêché suffragant de Reims, école impériale d'arts et métiers. La ville est triste et mal construite; la cathédrale est un beau monument d'architecture romano-gothique; l'hôtel de ville est du vi^e s.; on remarque encore la porte de Sainte-Croix, le pont sur la Marne, l'hôtel de la préfecture, bâti en 1764, et la belle promenade du Jard. Fabriques de bonneteries, commerce de grains, de chanvre, de laine, d'huiles, de vins de Champagne. Patrie de Lacaille, de Perrot d'Ablancourt; 19,982 hab. — Ville des Catalauni, elle vit la défaite de Tétricus par Aurélien, en 273, et celle d'Attila par Aétius et les Wisigoths, en 451. Son évêque était comte et pair de France. Depuis 1856, l'on a établi, à 20 kil. de Châlons, au lieu dit Mourmoulon, un camp où s'assemblent chaque année des corps de troupes.

Chalosse (*La*), *Calossia*, pays de l'anc. Gascogne, divisé en Chalosse propre, Tursan et Marsan, formé d'une plaine sablonneuse, mais assez fertile, arrosé par l'Adour; il est compris dans l'arrond. de Saint-Sever (Landes) et dans une petite partie des Basses-Pyrénées.

Chalotais (*La*). V. LA CHALOTAIS.

Chalus, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. N. O. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne). On y voit les ruines du château, fondé, dit-on, par un proconsul romain (*Castra Lucii*), que Richard Cœur de Lion assiégeait, quand il fut blessé mortellement, en 1199. Commerce de chevaux et de mulets; 2,109 hab.

Chalybes, ancien peuple d'Asie, célèbre par son habileté à travailler le fer et l'acier. Probablement d'origine scythique, ils habitèrent l'Arménie, le Pont et la Paphlagonie vers les rives de l'Halys, etc.

Cham, bourg du canton, et à 6 kil. N. O. de Zug (Suisse).

Cham, le second fils de Noé, fut maudit par son père, dont il s'était moqué pour l'avoir trouvé dans un état d'ivresse. Il parait qu'il vint s'établir en Egypte, et l'Afrique fut appelée *terre de Cham*. Ses fils étaient Chus, Mesraïm, Phut et Chanaan; leurs descendants peuplèrent la Phénicie, l'Ethiopie, la Libye et la Mauritanie.

Chalybon, ch.-l. de la Chalybonitide; auj. Alep.

Chamakhi ou **Schemakha**, v. de la Russie, anc. capit. du gouvernement de ce nom (jadis du Chirvan), dans la Caucasic, à 270 kil. S. E. de Tiflis, sur l'Aksou; fabriques d'armes et de soieries; 6,000 hab. — Elle est à 20 kil. S. O. de la Vieille-Chamakhi, qui, importante jusqu'au xviii^e siècle, ne présente plus que des débris de sa grandeur passée, depuis sa ruine par Nadir-Shah,

en 1735. — Le gouvernement de Chamakhi, peuplé de 634,000 hab., a été accru du district de Kouba, enlevé au gouvern. de Derbent, et la capitale est maintenant *Bakou*, depuis que Chamakhi a été dévasté par un tremblement de terre.

Chamanisme, religion grossière, dont les prêtres s'appellent *chamans*; elle est professée au nord de l'Europe et de l'Asie par les tribus des Finnois, des Samoyèdes, des Ostiaks, des Bouriates, etc., et même par quelques insulaires du Grand Océan. Dans cette religion il y a un Être suprême qui habite le soleil, mais reste indifférent au monde qu'il a créé; au-dessous sont les divinités bonnes et mauvaises, dont la plus puissante, *Chaitan*, rivalise presque avec le Dieu suprême. Les chamaniens pensent que l'autre vie est pleine de misères; leurs prêtres, portant une queue de cheval et armés d'un tambourin, chassent les mauvais esprits et emploient une foule de sortilèges.

Chamas (Saint-), v. de l'arrond. et à 36 kil. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône), a un petit port sur l'étang de Berre et fait le commerce d'olives et d'huiles; poudrière nationale. Aux environs est un pont romain sur la Touloubre (pont Flavian ou Surian), avec deux arcs de triomphe; 2,607 hab.

Chamaves, peuple de l'anc. Germanie, qui fit partie de la confédération des Francs, au S. des Bructères, près du Rhin inférieur.

Chambellan (*Cubicularius, cambrevius, cumbellanus*), nom d'un officier préposé, chez un prince ou un grand personnage, à la chambre, au soin, à la surveillance de la maison. Dans l'empire d'Orient, c'était le *praepositus sacri cubiculi*. En France, on donna le nom de *grand chambellan* à celui du roi, depuis Louis VII; il portait deux clefs d'or, présentait la chemise au roi à son réveil, avait l'inspection de la garde-robe, etc. Il avait droit à la dépouille et aux habits du roi. Napoléon I^{er}, Louis XVIII et Napoléon III ont rétabli les offices de chambellans.

Chambers (EPHRAÏM), encyclopédiste anglais, mort en 1740, fils d'un pauvre fermier, employé à Londres chez un faiseur de globes, conçut, exécuta et publia, en 1728, la *Cyclopædia*, ou Dictionnaire des arts, des sciences, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage considérable lui mérita l'honneur d'une tombe à Westminster. On lui doit aussi une traduction des *Mémoires* et de l'*Histoire de l'Académie des sciences de Paris*, 1742, 3 vol. in-8°.

Chambers (WILLIAM), architecte anglais, né à Stockholm, 1726-1796, architecte favori de George III et de l'Académie des Beaux-arts, a tracé les dessins des jardins de Kew, élevé l'observatoire de Richemont, et surtout Somerset-House, à Londres, sur la Tamise. On lui a reproché son goût exagéré pour le style chinois. Outre plusieurs ouvrages d'architecture, on lui doit : *Designs for chinese buildings*, traduit en français sous ce titre : *Dessins des édifices, meubles, habits, machines et ustensiles des Chinois*, gravés sur les originaux dessinés à la Chine, Paris, 1776, in-4°.

Chambertin, vignoble célèbre de la commune de Gevrey, dans l'arrond. et à 10 kil. S. de Dijon (Côte-d'Or).

Chambéry (*Camberiacum*), ch.-l. du départ. de la Savoie, sur la Leysse et l'Albane, par 45° 54' 8" lat. N. et 3° 54' 47" long. E., à 596 kil. S. E. de Paris, dans une plaine fertile, entre de hautes montagnes. Les rues sont tortueuses et étroites; on cite le château, incendié en 1745 et 1798, restauré en 1805; la cathédrale, bâtie en 1450; la promenade du Verney. Archevêché, Cour d'appel, Académie universitaire. Fabriques de gaze de soie, de bonneteries, de chapeaux, de draps, de cuirs; commerce de grains, soie, bétail, vins, etc. Patrie de Vaugelas, de Saint-Réal, de Joseph et de Xavier de Maistre, du général de Boigne; 18,279 hab. — Capitale d'une seigneurie particulière jusqu'en 1250, cédée aux ducs de Savoie, elle fut dès lors la résidence de ces princes. De 1792 à 1815, elle fut le ch.-l. du départ. français du *Mont-Blanc*.

Chambiche ou **Chambige** (JEAN), architecte du xvi^e siècle, qui, d'après Sauval, travailla à l'aile du Louvre, sur la Seine.

Chambon ou **Chambon-Feugerolles (Le)**, ch.-lieu de canton de l'arrond. et à 8 kil. S. O. de Saint-Etienne (Loire), sur l'Ondaine-Vachery. Fabriques d'acier, coutellerie; 6,954 hab.

Chambon, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. E. de Boussac (Creuse), au confluent de la Voueize et de la Tardes. Tribunal de 1^{re} instance de l'arrond. Tanneries, filatures de laine, commerce de bestiaux;

2,262 hab. — Ville ancienne, peut-être capitale des *Cambiocenses*, elle possède des antiquités curieuses et a été longtemps très-fortifiée.

Chambon (Le), bourg de l'arrond. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Céréales, bestiaux; 2,048 hab.

Chambon (ANTOINE-BENOÏT), trésorier de France à Uzerche en Limousin, député de la Corrèze à la Convention, se lia intimement avec les Girondins, partagea leur sort, et, mis hors la loi, fut tué dans une grange à Lubersac, près de Brives, en 1795.

Chamborant, noble famille de la Marche, qui donna son nom, au xviii^e siècle, à un régiment de husards français, aujourd'hui le 4^e de l'arme.

Chambord, village de l'arrond. et à 15 kil. E. de Blois (Loir-et-Cher), sur le Cosson, célèbre par le château, élevé au milieu d'un vaste parc, par François I^{er}. Primatice en fit les dessins; Cousin, Goujon, Pilon le décorèrent; c'est un assemblage irrégulier de tours et de tourelles; on y remarque surtout un escalier à double spirale. Les rois, qui l'habitèrent jusqu'à Louis XIV, y firent travailler sans l'achever; Stanislas Leczinski y demeura sous Louis XV, qui le donna au maréchal de Saxe en 1748. Louis XVI en accorda la jouissance à la famille de Polignac; Napoléon en fit don au maréchal Berthier. Il a été acheté, en 1821, par une souscription nationale, moyennant 1,749,677 fr., et offert au duc de Bordeaux, qui, depuis 1850, a pris le titre de COMTE DE CHAMBORD.

Chambors, ancienne famille française, descendant de Maurice de la Boissière, seigneur breton, qui s'attacha au parti français sous Louis XI et Charles VIII. Les Chambors, qui devinrent comtes sous Louis XIV, marquis sous Louis XV, se distinguèrent, comme guerriers, du xv^e à la fin du xviii^e s.

Chamboulive, bourg de l'arrond. de Tulle (Corrèze). Commerce de grains; 3,011 hab.

Chambray (ROLAND FRÉARD, sieur DE), architecte, né au Mans, mort en 1676, a surtout écrit un *Parallèle de l'architecture ancienne avec la moderne*, 1650, in-fol., qui est devenu classique.

Chambray (JACQUES DE), chevalier de Malte, né à Evreux, 1687-1756, se distingua par ses courses heureuses contre les pirates barbaresques.

Chambray (GEORGES, marquis DE), d'une famille ancienne de Normandie, né à Paris en 1783, mort en 1850, sortit de l'École polytechnique, fit, comme officier d'artillerie, les campagnes de 1805 à 1815, fut pris à Wilna, devint colonel directeur de l'artillerie à Perpignan, et fut mis à la retraite, en 1829, avec le titre de maréchal de camp honoraire. Outre plusieurs écrits militaires, il a publié une *Histoire de l'expédition de Russie*, 1855, 2 vol. in-8° avec atlas; elle eut un légitime succès, et une seconde édition en 1855, 3 vol. in-8°; *Philosophie de la guerre*, in-8°.

Chambre. Ce mot a été appliqué à un grand nombre de tribunaux souverains ou spéciaux, à des assemblées politiques dans plusieurs pays, ou aux divisions de ces tribunaux et de ces assemblées (chambres des enquêtes, des vacations, etc.; chambres du clergé, de la noblesse, etc.); — ou aux conseils disciplinaires des avoués, des notaires, etc. On appelait *Chambres* les appartements royaux auxquels étaient attachés des gentilshommes, officiers, etc.; la *chambre du roi* désignait les huissiers, valets de chambre, porte-manteaux, portearquebuses, etc. La *musique de la chambre* était la musique du petit coucher. Voici quelques significations des plus remarquables :

Chambres des Aides, des Comptes. V. AIDES, COMPTES.

Chambre (Grand'), Chambres des Enquêtes, des Requêtes, de la Tournelle, etc. V. Ces mots ou *Parlement*.

Chambre des Communes, des Lords, Chambre haute, Chambre basse. V. PARLEMENT ANGLAIS.

Chambre des Députés, des Pairs. V. ces mots.

Chambre apostolique, conseil des finances du pape, à Rome. — En France, tribunal ecclésiastique, présidé jadis par l'abbé de Sainte-Geneviève, chargé de publier des monitoires sur la réquisition des juges civils.

Chambre ardente, tribunal extraordinaire pour juger des criminels d'Etat appartenant à d'illustres familles, ou des faits d'exception. On donna ainsi ce nom aux commissions établies dans chaque parlement sous François I^{er}, 1525, sous Henri II, pour punir les protestants; à la commission extraordinaire, appelée aussi

Cour des poisons, chargée de poursuivre, en 1680, les empoisonneurs, la Brinvilliers, la Voisin, etc.; celles qui, pendant la Régence, 1716, vérifièrent les comptes des financiers, des fermiers des revenus publics, etc., pour leur faire rendre gorge. Le local était tendu de noir et éclairé par des flambeaux.

Chambre civile, juridiction du lieutenant civil au Châtelet, pour juger les procès au-dessous de 1000 liv.

Chambre de justice, tribunal extraordinaire chargé principalement de poursuivre les malversations des financiers, comme celle qui jugea Fouquet, 1661-64.

Chambres de commerce, instituées dans les principales villes de commerce pour s'occuper des intérêts commerciaux de la localité surtout, et présenter des avis ou des vœux au gouvernement. Supprimées le 27 sept. 1791, elles ont été rétablies par arrêté du 3 nivôse an xi (déc. 1802).

Chambre aux deniers; aux xiv^e et xv^e s. surtout, elle réglait les dépenses de la maison du roi et des princes.

Chambre dorée du palais, nom donné souvent à la Grand-Chambre du Parlement de Paris, à cause de son plafond doré.

Chambre du domaine ou du trésor, tribunal siégeant à Paris, chargé de connaître en première instance de ce qui concernait le domaine royal.

Chambres ecclésiastiques ou des deniers, tribunaux où l'on jugeait en appel les procès relatifs à la levée des décimes. Leur origine remonte à Henri III, 1580; il y en avait 9 en France en 1789: Paris, Rouen, Lyon, Tours, Toulouse, Bordeaux, Aix, Bourges, Pau. Chacune était ordinairement composée de l'archevêque, des évêques suffragants, d'un député de chacun des diocèses, de trois conseillers au parlement ou du présidial de la ville.

Chambre de l'Édit, établie à Paris en vertu de l'édit de Nantes, 1598, composée d'un président et de seize conseillers, dont un ou deux étaient protestants; il y en eut une à Rouen en 1599. Elles jugeaient les procès entre protestants et catholiques, et furent supprimées en 1669.

Chambre étoilée, haute cour de justice en Angleterre, établie probablement sous Henri VII, composée de membres du conseil, révocables et siégeant dans une salle ornée d'étoiles d'or. Elle jugeait, sans jury, les délits demeurés en dehors du droit commun; une partie des amendes et confiscations appartenait aux juges. Instrument de despotisme sous Henri VIII, Elisabeth et les Stuarts, elle fut supprimée en 1641.

Chambres mi-parties, chambres dans les parlements composées de protestants et de catholiques et chargées de juger les procès entre des plaideurs des deux religions. Elles furent d'abord établies par la paix de Saint-Germain, 1570, puis par l'édit de 1576 et par celui de Nantes, 1598. Il y en avait à Paris, en Dauphiné, à Bordeaux, à Montpellier (pour le parlement de Toulouse), à Aix, Rouen, Dijon, Rennes. On remplaça celles de Paris et de Rouen par les chambres de l'Édit; on supprima les autres en 1679 et 1685.

Chambre impériale, cour de justice souveraine pour l'empire d'Allemagne, instituée en 1495 par Maximilien I^{er}. Elle comprenait un *judge de chambre* nommé par l'empereur, deux présidents et des juges ou assesseurs nommés par les États. Depuis la paix de Westphalie, il y eut vingt-six juges catholiques et vingt-quatre protestants. Elle connaissait de tous les procès des États immédiats; elle eut de nombreuses luttes de juridiction à soutenir, soit contre le *conseil autlique*, soit contre les princes désireux de se soustraire à sa juridiction.

Chambre introuvable, surnom donné à la chambre des Députés qui siégea du 7 octobre 1815 au 5 septembre 1816. Elle fut célèbre par son ultra-royalisme, ou plutôt par sa haine de la révolution et son désir de relever l'ancien régime.

Chambres de réunion, Louis XIV établit, en 1679, trois commissions tirées des parlements de Metz et de Besançon, et du conseil souverain d'Alsace, siégeant à Brisach, pour rechercher et réunir à la France tous les domaines qui avaient jadis appartenu aux provinces et villes cédées par les quatre derniers traités.

Chambres de rhétorique, espèces d'académies ou de sociétés littéraires établies dans les Pays Bas dès le xiv^e s. On y faisait des chansons, des représentations dramatiques et souvent aussi des pamphlets, surtout aux xv^e et xvi^e s.

Chambre du visa, nom donné aux chambres de

justice chargées, en 1716 et 1723, de rechercher les prévarications des financiers, et d'examiner la validité des créances sur l'État.

Chambrier (Grand), officier chargé d'abord de veiller à la garde du trésor royal. Il avait rang avant le connétable. L'office fut supprimé en 1545 et remplacé par celui de premier gentilhomme de la chambre.

Chambrun (JACQUES PINETON DE), ministre calviniste, né à Orange en 1637, est surtout connu par son livre intitulé : *Larmes*, La Haye, 1689, 1739, récit émouvant de la persécution sous Louis XIV; il a été réimprimé en 1854, Paris, in-12.

Chamfort (SÉBASTIEN-ROCH NICOLAS, dit), littérateur français, né en 1741, près de Clermont en Auvergne, mort le 15 avril 1794. Enfant naturel, il fit de brillantes études au collège des Grassins, se fit appeler M. de Chamfort, fut pendant quelque temps précepteur, écrivit dans la *Revue encyclopédique*, et obtint une assez grande réputation par ses succès au théâtre et dans les concours académiques; il remplaça Sainte-Palaye à l'Académie française, en 1781. Quoique bien traité par l'ancienne société, pensionné par la reine, par le prince de Condé, qui le nomma secrétaire de ses commandements, il était d'un esprit caustique, amer, tourné à la misanthropie; aussi embrassa-t-il avec ardeur les idées de la Révolution; c'est lui qui donna à Sicyès la pensée et le titre de son fameux pamphlet : *Qu'est-ce que le tiers état?* Il prêta son concours à Mirabeau et à Talleyrand pour plusieurs de leurs rapports, et continua de se signaler par ses bons mots, qui sont souvent de violentes épigrammes (*Guerre aux châteaux, paix aux chaumières; Sois mon frère, ou je te tue*, etc.). Il fut conservateur de la Bibliothèque nationale sous le ministère de Roland; arrêté pour la seconde fois par l'ordre du Comité de salut public, il essaya vainement de se brûler la cervelle et de se couper la gorge; mais il mourut de ses blessures. Ses bons mots, réunis en 1800, sous le titre de *Chamfortiana*, lui ont donné plus de célébrité que ses ouvrages, élégants et corrects, mais d'une facilité médiocre. Ses principaux écrits sont : *La jeune Indienne*, comédie en un acte et en vers, 1764; *le Marchand de Smyrne*, en un acte et en prose, 1770; *Mustapha et Zéangir*, tragédie en 5 actes, 1778; *Épître d'un père à son fils sur la naissance de son petit-fils*, 1764 (prix de l'Académie); *l'Homme de lettres*, discours philosophique en vers, 1766; *Eloges de Molière*, 1769, *de la Fontaine*, 1714, couronnés par l'Académie française et par celle de Marseille; *Dictionnaire d'anecdotes dramatiques*, 1776, 5 vol. in-8°, etc. Ses *Oeuvres* ont été publiées par Ginguené, en 1795, 4 vol. in-8°; par Auguis, 1824-1825, 5 vol. in-8°.

Chamier (DANIEL), théologien calviniste, né dans le Dauphiné vers 1570, fut longtemps l'un des chefs les plus savants et les plus ardents du parti protestant; s'il n'a pas dressé l'édit de Nantes, il l'a défendu et en a constamment réclamé l'entière exécution. Il fut ministre à Montélimart, et, en 1612, professeur de théologie à Montauban. Il fut tué d'un coup de canon au siège de Montauban, en 1621. Le plus connu de ses ouvrages de controverse, intitulé : *Panstratia catholica*, a été imprimé par les soins de son fils ADRIEN, à Genève, 1662, 4 vol. in-fol.

Chamillart (MICHEL DE), ministre français, 1652-1721, conseiller au Parlement, intendant à Rouen, administrateur des biens de Saint-Cyr, fut nommé contrôleur général des finances, après Pontchartrain, en 1699, et ministre de la guerre, après Barbezieux, en 1701. On a souvent dit que son adresse au billard lui dut ces faveurs; sa modestie et sa probité le recommandèrent plutôt à M^{me} de Maintenon, et Louis XIV, à qui il avouait son incapacité, se fit gloire de le diriger et de l'instruire. Chamillart n'en fut pas moins bien au-dessous de ses fonctions; la guerre fut mal conduite; le désordre ne fit qu'augmenter dans les finances par les expédients malheureux et la faiblesse peu intelligente du ministre. Il remit le contrôle à Desmarests, en 1709, la guerre à Voisin, en 1710, et mourut dans la retraite, estimé seulement à cause de ses vertus privées.

Chamilly (HÉRARD BOUTON, marquis DE), 1630-1675, s'attacha de bonne heure à Condé, se distingua en Hollande et mérita l'amitié de Louis XIV, qui allait le nommer maréchal de France, malgré Louvois, lorsqu'il mourut.

Chamilly (NOËL BOUTON, marquis DE), maréchal de France, frère du précédent, 1636-1715, prit part à plusieurs expéditions aventureuses, en Portugal et à

Villa-Viciosa, sous Schomberg, en 1664, à Candie, sous le duc de Beaufort, en 1669. Il se distingua dans la guerre de Hollande, défendit Grave avec bravoure pendant 93 jours en 1675, devint lieutenant général en 1678 et maréchal en 1703. Si l'on en croit Saint-Simon, malgré sa bravoure, il avait un esprit très-borné; mais il eut le bonheur de se laisser conduire par une femme pleine de sens et d'esprit, qui lui fit obtenir le bâton de maréchal. C'est lui qui cependant fut le héros des *Lettres portugaises*: il paraît qu'en traversant Béja, à la tête de son escadron, il inspira la plus vive passion à une religieuse, nommée Alcaforada, qui lui adressa, après son départ, quelques lettres d'un amour éloquent. Après l'avoir facilement abandonnée, de retour en France, il aurait montré ces lettres, les aurait fait traduire par Subligny ou de Guilleragues, et les aurait publiées. M. de Souza en a donné une nouvelle édition en 1824, avec une version portugaise.

Chamisso (LOUIS-CHARLES-ADÉLAÏDE DE), naturaliste et littérateur allemand, né au château de Boncourt, près de Sainte-Menehould, en 1781, mort à Berlin, en 1838. Il suivit sa famille dans l'émigration, fut page de la reine de Prusse, servit, comme lieutenant, jusqu'à la paix de Tilsitt, puis, en France, fut professeur au collège de Napoléonville, et, de retour en Allemagne, occupé d'histoire naturelle et d'études linguistiques, il prit part, de 1815 à 1818, à l'expédition russe de Kotzebue. Il devint directeur du jardin botanique de Berlin et membre de l'Académie des sciences. Ses poésies, ses ballades et surtout son *Pierre Schlemihl*, roman en prose, l'ont rendu plus célèbre que ses œuvres scientifiques; il a traduit un choix des chansons de Béranger. Ses *Œuvres* complètes ont été publiées à Leipzig, 1843, 4 vol. in-8°.

Chamlay (JULES-LOUIS BAULÉ, marquis DE), maréchal-général des logis des armées sous Louis XIV, élève de Turenne, homme de confiance de Louvois, eut une grande réputation par sa science militaire. Il refusa le ministère de la guerre après la mort de Louvois, et fut estimé par tous les hommes supérieurs de son temps. Il mourut en 1719.

Chamo (Désert de). V. COM ou KOU.

Chamond (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire), au confluent du Gier et du Ban ou Janon, dans un bassin tapissé de jardins et de vignes. Moulinage de soies grêges, fabrication de clous, de rubans de soie, de galons, de lacets surtout; aux environs, exploitation de houille, forges et hauts fourneaux; 12,652 hab. — Belles ruines du château des seigneurs de Saint-Chamond.

Chamouny ou **Chamonix** (*Campus munitus*), bourg de l'arrond. et à 38 kil. S. E. de Bonneville (Haute-Savoie), au centre de la vallée célèbre de ce nom. Longue de 20 kil. du S. O. au N. E., large de 2 à 10, elle est traversée par l'Arve, qui la décore, la fertilise et souvent la dévaste, entre le mont Blanc au S., le Brévent et les Aiguilles-Rouges au N. Sur le revers du mont Blanc sont d'immenses glaciers, ceux des Bossons, des Bois, de la Mer de glace. L'hiver y est rigoureux, mais dans les quatre mois d'été, la terre se couvre de récoltes à côté des glaces. Elle renferme trois paroisses, Chamouny, l'Argentière, Duches, et 4,000 h. — Depuis 1741, elle est visitée par un grand nombre de touristes.

Chamousset (CLAUDE-HUBERT PIARRON DE), philanthrope français, né à Paris, 1717-1773, consacra sa vie et sa fortune à des institutions de bienfaisance. Il donna l'exemple d'un hôpital-modèle à la barrière de Sèvres, eut la première idée des associations de secours mutuels, des compagnies d'assurance contre l'incendie; la petite poste de Paris fut créée d'après ses plans. Intendant-général des hôpitaux militaires, il continua à s'occuper d'économie politique et sociale, publiant un grand nombre de mémoires sur les enfants trouvés, l'extinction de la mendicité, les ouvriers, les domestiques, la police des grains, etc.

Champ d'Asile, colonie fondée au Texas, entre les rivières del Norte et de la Trinité, par des Français proscrits en 1815, sous la conduite du général Lallemand. Elle fut dispersée par le gouvernement espagnol en 1819.

Champ de Mars Il y avait dans l'ancienne Rome plusieurs *Champs*: Champs d'Agrippa, Bruttien, Cœlimontanus, Esquilin, Scélérat, Tiberinus, Vaticanus, etc. Le plus célèbre était le Champ de Mars, *Campus Martius*, vaste plaine, à l'O. de Rome, sur la rive gauche du Tibre, où Romulus avait consacré un temple à

Mars. C'était une promenade; il servait aux évolutions militaires, aux jeux de paume, etc. On y tenait les comices par centuries. Vers la fin de la république, on commença à y élever beaucoup de monuments, cirque Flaminius, théâtres de Pompée, de Balbus, de Marcellus, portiques d'Octavie, de Philippe, de Minutius, etc.; le Panthéon, les thermes d'Agrippa, le temple de Bellone, le Mausolée d'Auguste, etc. C'est dans son emplacement que se trouve aujourd'hui la plus grande partie de Rome moderne.

Champ de Mars à Paris. Vaste champ au S. O. de la ville, entre la Seine et l'École militaire, créé vers 1770 pour servir de champ d'exercices aux élèves de cette école. Long de 922 mètres, large de 420, entouré de fossés, avec cinq entrées, il a été plusieurs fois modifié en 1790, 1806, 1855. Il fut le théâtre d'événements célèbres. On y éleva un palais pour l'exposition universelle de 1867.

Champ de Mars. Les Germains, avant la conquête, avaient tous l'habitude de se réunir en armes dans une assemblée où les hommes libres décidaient toutes les affaires importantes de la tribu. Les Francs établis en Gaule appelèrent cette assemblée annuelle *Champ de Mars* (parce qu'elle se réunissait au mois de mars), *mall*, *mallum* ou *placitum*, *plaid*. Tous les guerriers libres avaient droit d'y siéger. Mais bientôt les Francs, dispersés sur un vaste territoire, s'éloignèrent peu à peu du Champ de Mars; les évêques, avec leur supériorité incontestable et l'usage du gouvernement et de la langue latine, s'emparèrent de la direction des délibérations; les leudes se réunissaient encore à eux, puis s'éloignèrent comme les hommes libres. A la fin des Mérovingiens, les Champs de Mars n'étaient plus que des solennités annuelles où le maire du palais montrait le roi au peuple, qui lui apportait quelques dons d'usage. V. CHAMP DE MAI.

Champ de Mai. Les Carolingiens, dès le temps de Pépin d'Héristal et de Charles Martel, mais surtout sous Charlemagne, cherchèrent à rendre quelque vie aux vieilles assemblées germaniques. Elles se réunirent au mois de mai. Au lieu fixé pour le rendez-vous général de l'armée, les évêques, les comtes, les grands bénéficiers, arrivaient avec les guerriers qui devaient cette année le service militaire. Les grands, *majores*, *seniores*, comme le montre le traité d'Innecmar (*De ordine palatii*), participaient aux délibérations, recevaient communication des projets de loi préparés par le souverain, et le peuple, *minores*, approuvait par ses acclamations les décrets ou *capitulaires*. Les Champs de mai, qui neurent jamais d'organisation bien définie, vaste moyen de gouvernement et de civilisation pour Charlemagne, tombèrent après lui.

Champ de Mai, grande assemblée des membres de tous les collèges électoraux et des députations des armées, convoquée par Napoléon I^{er}, pour le 26 mai 1815, afin de donner à l'Empire l'appui de la nation. La cérémonie n'eut lieu que le 1^{er} juin, au Champ de Mars; on lut l'*Acte additionnel*, Napoléon jura de l'observer et fit une nouvelle distribution d'aigles impériales. La cérémonie fut pompeuse, mais froide et triste.

Champ du Drap d'or. V. CAMP.

Champ du Mensonge. V. LUGENFELD OU ROTHFELD.

Champagne, prov. de l'ancienne France, avait pour bornes: au N., le Hainaut et Namur (Pays-Bas); à l'E., la Lorraine et la Franche-Comté; au S., la Bourgogne; à l'O., l'Orléanais, l'Ile-de-France et la Picardie. Cap. Troyes. Elle se divisait en 8 pays: la Champagne propre, le Valage, le Bassigny, le Sénonais (Basse-Champagne), le Rémois, le Rethelois, le Perthois (Haute-Champagne), la Brie-Champenoise. On peut y ajouter la principauté de Sedan, qui forma un état indépendant jusque sous Louis XIII. Généralement pays de plaines (d'où son nom *Campania*), elle comprend: au N. E., les hauteurs confuses et les plateaux marécageux de l'Ardenne; à l'E., les collines boisées de l'Argonne; au S. E., le plateau de Langres. Elle est arrosée par la Meuse, la Seine, l'Aube, la Marne et ses affl., l'Ornain, le Grand et le Petit-Morin; l'Oise et ses affl., l'Aisne, l'Aire, la Vesle; l'Yonne. Le sol est en général d'une médiocre fertilité; au N. et au S. E., on voit d'assez belles forêts; les coteaux de la rive droite de la Marne, entre Châlons et Reims, sont couverts de vignobles excellents; les céréales viennent bien sur la rive gauche de la Marne; mais le pays entre la Fère, Vitry, Châlons et Troyes mérite le nom vulgaire de *Champagne Pouilleuse*, et se compose de grandes plaines crayeuses.

ne produisant que de l'avoine et du seigle, plantées d'arbres résineux. La Champagne a des mines de fer qui alimentent de nombreuses forges, de bonnes ardoisières, des carrières de craie et de marne. — Avant J. César, le pays était habité par les Tricasses, les Remi, les Catalauni, les Senones, les Lingones; plus tard il fit partie de la Lyonnaise IV^e; le Bassigny seul dépendait de la Lyonnaise I^{re}. Ravagée par les barbares au v^e s., la Champagne vit la défaite d'Attila, dans les champs Catalauniques, en 451; fut soumise par Clovis; forma dès 570 un duché de Champagne, dépendant de l'Austrasie; et à l'époque féodale fit partie d'abord du comté de Vermandois, eut des comtes particuliers de cette famille jusqu'en 1030, appartint à la maison de Blois, qui eut douze comtes jusqu'à Jeanne de Champagne et de Navarre qui épousa Philippe le Bel en 1284. En 1314, le comté de Champagne, l'une des grandes pairies de France, fut réuni au domaine royal. Il comprenait alors la Champagne propre, la Brie, le comté de Meaux, une partie du Bassigny, les comtés de Château-Porcien, de Chaumont, de Sainte-Menehould, d'Épernay, de Bar-sur-Seine, les châtelainies et villes de Vitry, Vertus, Vassy, Andelot, Nogent, la suzeraineté des 7 pairies champenoises, les comtés de Joigny, Reims, Braine, Roucy, Brienne, Grandpré et Joinville, qui dès lors relevèrent de la couronne, ainsi que les évêchés-pairies de Reims, Châlons et Langres. La Champagne, avant 1789, formait un grand gouvernement; il y avait 10 bailliages, placés dans le ressort du Parlement, de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aides de Paris, sauf la principauté de Sedan, qui relevait du parlement de Metz. La généralité de Châlons était partagée en 12 élections. Il y avait 2 archevêchés, Reims et Sens; 4 évêchés, Langres, Châlons, Troyes et Meaux; les biens du clergé, abbayes, commanderies de l'ordre de Malte, étaient considérables. La Champagne a toujours été une province éminemment française; au xvi^e s., elle s'opposa aux invasions, sous François I^{er} et Henri II; elle resta presque entièrement attachée au catholicisme, sous le gouvernement des Guises. Aux temps de la Révolution, elle vit les premiers combats de la république, dans l'Argonne, à Valmy; puis les dernières batailles livrées par Napoléon I^{er} aux étrangers qui envahissaient la France. C'est l'une des provinces qui ont produit le plus d'illustrations. — Elle a formé les départ. de l'Aube, de la Marne, de la Haute-Marne, des Ardennes; une partie de l'Yonne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne et de la Meuse. V. *Histoire des comtes de Champagne* par M. d'Arbois de Jubainville, 1859, 3 vol. in-8^o.

Chronologie des comtes de Champagne de la maison de Blois:

Eudes	mort en	1037
Etienne II		1047
Thibaut I ^{er}		1089
Hugues I ^{er}		1125
Thibaut II		1152
Henri I ^{er}		1180
Henri II		1197
Thibaut III		1201
Thibaut IV		1253
Thibaut V, roi de Navarre		1270
Henri III		1274
Jeanne épouse Philippe le Bel		1284

Champagne propre, l'une des 8 parties de la prov. de Champagne, avait pour v. princ. : Troyes, Châlons-sur-Marne, Sainte-Menehould, Épernay et Vertus. — Plusieurs petits pays de France portent encore le nom de Champagne; — dans le Berry, sur les limites du Cher et de l'Indre. — Dans le Maine (Sarthe et Mayenne). — Dans la Normandie (Seine-Inférieure). — Dans l'Angoumois (Charente-Inférieure et Charente); ce pays est renommé par ses eaux-de-vie, dites de *fine Champagne*.

Champagne ou **Champaigne** (PHILIPPE DE), peintre célèbre, né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674. Il se lia d'amitié à Paris avec Le Poussin, dès 1621, et travailla à la décoration du Luxembourg. Bientôt connu et d'un talent très-facile, il fit de nombreuses peintures pour les églises et couvents de Paris, pour Louis XIII, pour Richelieu au Palais-Cardinal et à Rueil, plus tard, pour le château de Vincennes et les Tuileries. Il excellait surtout dans les portraits et fit ceux des rois et des grands personnages de l'époque. Membre de l'Académie de peinture, dès la fondation, il y fut professeur, puis recteur. Vertueux, d'un caractère grave et doux, désintéressé, aimé et surtout estimé, il se distingua

par un habile dessin et une sage imitation de la belle nature; ses compositions sont savantes et harmonieuses, sans révéler le génie, sans exciter l'admiration. Beaucoup de ses œuvres sont au Louvre, à Versailles, au Palais-Royal, à Fontainebleau; on cite de lui : un *Crucifix* pour les carmélites; le *Père éternel* et les *quatre docteurs de l'Eglise*, pour le dôme de la Sorbonne; le *Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame; une *Assomption*, un *Saint Germain* et un *Saint Vincent*, pour Saint-Germain-l'Auxerrois; une *Nativité*, pour la cathédrale de Rouen; la *Vie de saint Benoît*, au musée de Bruxelles; trois tableaux pour l'hôtel de ville de Paris; les peintures du Val-de-Grâce; les tableaux de *Saint Gervais* et de *Saint Protas*, pour Saint-Gervais; la *Cène*, les *Religieuses*, la *Madeleine aux pieds de Jésus-Christ*, au Louvre, etc.

Champagne (JEAN-BAPTISTE DE), son neveu, né à Bruxelles, 1643-1688, devint l'élève de son oncle dès 1654, l'aida souvent à Vincennes, aux Tuileries, fut de l'Académie dès 1663, et fut employé par Louis XIV à Versailles.

Champagne (JEAN-FRANÇOIS), né à Semur, 1751-1815, professeur, puis proviseur au collège Louis-le-Grand, parvint à conserver cet établissement pendant la Révolution, fut de l'Institut en 1797, et a publié une traduction de la *Politique d'Aristote*, 2 vol. in-12, 1797, revue par Hœfer en 1845, in-12; l'analyse des traités de Grotius et de Selden, intitulés : *Mare clausum, mare liberum*, 1805; enfin, *Vues sur l'organisation de l'instruction publique*, 1808.

Champagny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. N. E. de Lure (Haute-Saône). Tissus de coton; houille aux environs; 4,260 hab.

Champagnole, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Poligny (Jura), sur l'Ain. Forges, fabr. de pointes et d'aiguilles; 3,366 hab.

Champagny (JEAN-BAPTISTE NOMPÈRE DE), *duc de Cadore*, né à Roanne en 1756, mort en 1834, neveu de l'abbé Terray, fit ses études à La Flèche et à l'École militaire, entra dans la marine, devint major en 1786, et reçut la croix de Saint-Louis. Député de la noblesse de Montbrison aux états généraux, il se réunit de bonne heure au tiers état, fut rapporteur du comité de la marine et s'opposa à l'abolition des titres héréditaires. Incarcéré en 1793, il fut sauvé par le 9 thermidor. Bonaparte fit sa fortune, l'appela au conseil d'Etat et récompensa son dévouement en le nommant ambassadeur à Vienne en 1801, ministre de l'intérieur en 1804, ministre des relations extérieures en 1807. Malgré ses services et son zèle quelquefois exagéré, il perdit ce portefeuille en 1811, fut nommé sénateur et intendant de la couronne. Il adhéra, le 14 avril 1814, à la déchéance de Napoléon, fut nommé pair par Louis XVIII, reprit ses fonctions pendant les Cent-Jours; puis, après la seconde Restauration, il ne rentra dans la Chambre des pairs qu'en 1819, et prêta serment de fidélité au gouvernement de juillet 1830. Un projet de décrets qu'il avait présenté à l'Empereur, en 1807, pour remédier à la décadence des arts et de la littérature, fut justement repoussé par Napoléon, à cause de la plate adulation qui les caractérisait; cependant il donna lieu à l'établissement des prix décennaux, au concours des antiquités nationales et à la création de l'école des Chartes.

Champart (*campi pars*, part du champ), droit seigneurial, redevance en nature due au seigneur et prélevée sur la récolte; la quotité variait, suivant les pays, du quart au vingtième.

Champaubert, village de l'arrond. et à 24 kil. S. O. d'Épernay (Marne). Victoire de Napoléon sur les Prussiens, le 10 fév. 1814.

Champcenetz (le chevalier DE), né à Paris en 1759, fils d'un gouverneur du Louvre, servit dans les gardes-françaises et se distingua, comme homme à la mode, par ses bons mots, ses chansons, sa hardiesse satirique. Il se déclara contre la Révolution et ses partisans, et fut l'actif collaborateur des *Actes des Apôtres*, pamphlet politique, de nov. 1789 à 1792 (11 vol. in-12), avec Rivarol, Suleau, Peltier, Bergasse, le vicomte de Mirabeau. Il publia aussi, avec Rivarol, le *Petit Almanach des grands hommes de la Révolution*, 1790, et les *Gobe-Mouches du Palais-Royal*. Après le 10 août, il se réfugia d'abord à Meaux, puis revint imprudemment à Paris, fut arrêté et condamné par le tribunal révolutionnaire, 25 juillet 1794.

Champeaux (GUILLAUME DE), philosophe scolastique, né au village de Champeaux, près de Melun, vers la fin du xi^e s., mort en 1121; élève d'Anselme de Laon, ar-

chidiacre de Notre-Dame de Paris, professeur dans l'école de la cathédrale, eut pour élève et pour adversaire Abailard. Il fonda l'abbaye de Saint-Victor en 1113, y enseigna avec talent et devint évêque de Châlons-sur-Marne; il soutint les réalistes contre les nominaux. On a de lui : *Moralia abbreviata* et de *Origine animæ*, à la suite du t. IV des *Œuvres de saint Bernard*, par Mabilon, et dans le *Thesaurus anecdotum* de Martenne. Il y a des manuscrits de lui à la Bibliothèque impériale et à celle de Troyes.

Champein (STANISLAS), compositeur de musique français, né à Marseille, 1753-1830, a écrit plusieurs opéras-comiques qui eurent du succès, et sont d'une mélodie agréable; *le Soldat laboureur*, *la Mélomanie*, *les Dettes*, *le Nouveau Don Quichotte*, *le Baiser*, *Menzikoff*, *les Ruses de Frontin*, etc. Il fut membre de l'Institut.

Champlier (SYMPHORIEN), en latin *Camperius*, *Campegius*, médecin et littérateur, né à Saint-Symphorien, près de Lyon, 1472-1533, fut instruit, renommé, et écrivit de nombreux ouvrages : *la Nef des dames vertueuses*, en 4 livres, Lyon, 1503, in-4°; *la Nef des princes et des batailles de noblesse*, Lyon, 1502, in-4°; *Chronique des histoires du royaume d'Austrasie*, Lyon, 1505, in-fol.; *les Grans Chroniques des princes de Savoie*, etc., Paris, 1516, in-fol.; *la Vie et les Gestes du preux chevalier Bayard*, Paris, 1525, in-4°; *Traité de l'ancienneté et noblesse de la cité de Lyon*, Lyon, 1529, in-8°, et 1648, in-4°, etc. Dans ses ouvrages de médecine il a cherché à rapprocher la médecine grecque et celle des Arabes; il a essayé l'un des premiers la biographie des médecins : *De medicinæ claris scriptoribus*, Lyon, 1506, in-fol.; *Epitome Galeni*, Paris, 1514, in-4°; *Medicinale bellum inter Galenum et Aristotelem gestum*, Lyon, 1516, in-8°; *Hortus gallicus*, Lyon, 1533, in-8°; *Campus Elysius Gallix amœnitate refertus*, Lyon, 1533, in-8°; *le Myroer des apothiquaires*, plus *les Lunectes des cyrurgiens*, Lyon, sans date, in-8°, etc., etc.

Champigny, bourg de l'arrond. de Sceaux (Seine), sur la Marne. Pierres de taille, fours à chaux; bois, grains; 2,553 hab. Combats du 30 novembre et du 2 décembre 1870.

Champion (EDME), philanthrope français, 1764-1852, employa sa fortune, acquise dans le commerce, au soulagement des pauvres; c'est lui qu'on a surnommé *l'Homme au petit manteau bleu*.

Champion de Cicé (JÉRÔME-MARIE), archevêque et ministre, né à Rennes en 1735, mort à Aix en 1810, aida son frère à administrer l'évêché d'Auxerre, fut agent général du clergé de France en 1765, évêque de Rodez, archevêque de Bordeaux en 1781. Membre de l'Assemblée constituante, il fut applaudi pour ses sentiments patriotiques, devint garde des sceaux (3 août 1789 — nov. 1790), fut diversement apprécié dans ce poste difficile, refusa le serment à la constitution civile du clergé, émigra, fut assez mal vu par les autres prélats, et, en 1802, fut nommé par le premier Consul archevêque d'Aix.

Championnet (JEAN-ÉTIENNE), né à Valence en 1762, mort à Antibes, le 10 janvier 1800, fils naturel d'un avocat, alla d'abord servir en Espagne, dans les gardes wallones, rentra en France en 1791, fut nommé chef du sixième bataillon de la Drôme, se signala à l'armée du Rhin, puis à celle de Sambre-et-Meuse; il était général de division à Fleurus, et contribua beaucoup à la victoire, 1794. Il combattit sur le Rhin jusqu'en 1797; reçut le commandement de l'une des ailes de l'armée qui devait attaquer l'Angleterre, repoussa les Anglais qui voulaient bombarder Ostende, et fut mis à la tête de l'armée de Rome, en 1798. Repoussé d'abord par les Napolitains, il battit Mack à Civita-Castellana, rentra dans Rome (15 déc.), s'empara de Naples, après un combat de trois jours, et fit proclamer la république parthénopeenne (23 janv. 1799). Mais, destitué pour avoir chassé de Naples un commissaire du Directoire accusé de concussion, il fut incarcéré à Grenoble; le coup d'Etat du 30 prairial an VII lui rendit la liberté et le commandement de l'armée des Alpes, alors désorganisée; il fut battu à Genola par les Autrichiens, 4 nov. 1799. Il donna sa démission et vint mourir de chagrin à Antibes. On lui a élevé une statue à Valence en 1848.

Championnière (LUCAS) fut l'un des officiers les plus dévoués et les plus intelligents de Charette, pendant les guerres de la Vendée; il fut député de la Loire-Inférieure sous la Restauration, est mort en 1850 et a laissé des *Mémoires* curieux. — Son fils, Paul-Lucas, né à Nantes en 1798, mort à Paris en 1851, a été l'un de

nos plus savants jurisconsultes. On a de lui : *Traité des droits d'enregistrement*, Paris, 1835, 6 vol. in-8°, avec supplément en 1851; *Manuel du Chasseur*, précédé de *l'Histoire du droit de chasse*, Paris, 1844, in-18; et un ouvrage qui, sous le titre de : *Du Droit des riverains à la propriété des eaux courantes*, 1845, in-8°, est l'un des livres les plus savants qu'on ait écrits sur les origines et le développement des institutions féodales. Il a fondé le *Journal des Communes*.

Champlain (SAMUEL DE), né à Brouage, vers 1570, mort à Québec en 1635, se signala par ses courses maritimes contre les Espagnols, sur les côtes de Bretagne, et mérita une pension de Henri IV. En 1603, sous les auspices du commandeur de Chastes, gouverneur de Dieppe, il partit avec de Pont-Gravé pour tenter des établissements au Canada, remonta le Saint-Laurent, et, à son retour, présenta au roi le récit de son voyage : *Des Sauvages ou Voyage de Samuel Champlain*, Paris, 1603, in-8°. Il fit un second voyage, de 1604 à 1607, avec de Mons, visitant l'Acadie et cherchant à y fonder quelques établissements. En 1608, toujours avec Pont-Gravé, Champlain, nommé géographe pour le roi, repartit avec deux navires et fonda Québec; luttant contre les Iroquois avec les Algonquins, il reconnut le lac qui porte son nom, 1609, parcourut le pays au nord du Saint-Laurent, se dévoua à la prospérité de la nouvelle colonie, toujours au milieu des sauvages ou sur la route de France, pour obtenir des secours des différents vice-rois de la Nouvelle-France, le prince de Condé, le maréchal de Montmorency, le duc de Ventadour. Cependant Québec commençait à être fortifiée en 1626, lorsque les Anglais vinrent attaquer nos établissements; sans secours et sans vivres, Champlain fut forcé de capituler en 1629. Richelieu, par la paix de Saint-Germain, 1630, obtint la restitution du Canada, et Champlain en reprit le gouvernement, désormais mieux secondé par le grand ministre, 1633. Outre la relation de son premier voyage, il a laissé : *les Voyages et les Découvertes en la Nouvelle-France es années 1615 à 1618*, Paris, 1619, 1620, 1627; *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale.....* depuis 1603 jusqu'en 1629, Paris, 1632, in-4° avec figures; une nouvelle édition est de Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

Champlain, lac qui s'étend entre le Vermont, le New-York (États-Unis) et le Canada, sur une longueur de 170 kil. et une largeur moyenne de 20. La rivière Richelieu l'unit au Saint-Laurent; il communique avec l'Hudson par le canal du Nord, avec le lac Érié par celui de l'Ouest. Il renferme beaucoup d'îles; abonde en saumons et en truites. Il a été découvert et nommé, en 1609, par Champlain.

Champlâtreux, village à 4 kil. S. de Luzarches, dans l'arrond. de Pontoise (Seine-et-Oise), célèbre par le beau château appartenant à la famille Molé.

Champlitte, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Gray (Haute-Saône). Vignobles estimés. Ancienne seigneurie d'une maison qui obtint la principauté d'Achaïe, après la 4^e croisade, 1205; 2.845 hab.

Champmeslé (MARIE DESMARES, actrice dite LA) née à Rouen, 1641-1698, petite-fille d'un président au parlement de cette ville, débuta sur le théâtre de Rouen, vint avec son mari à Paris en 1669, eut du succès au théâtre du Marais, à celui de l'hôtel de Bourgogne, puis à celui de la rue Guénégaud. Aimable et docile, elle se laissa former par les leçons de Racine, qui lui confia les principaux rôles de ses tragédies. Elle se retira à Auteuil en 1694. — Son mari, Charles CHEVILLET, sieur de CHAMPMESLÉ, fils d'un marchand de rubans de Paris, débuta à Rouen où il se maria, vint à Paris, où il eut assez de succès, surtout comme acteur comique, et composa plusieurs pièces intéressantes et enjouées, soit seul, soit avec la Fontaine, comme *les Grisettes* ou *Crispin Chevalier*, en vers, 1671; *l'Heure du Berger*, pastorale en 5 actes et en vers, 1672; *la Rue Saint-Denis*, 1682; *le Parisien*, en 5 actes et en vers, 1682; *le Florentin*, 1685; *la Coupe enchantée*, 1688; *le Veau perdu*, 1689; *Je vous prends sans verd*, 1695, avec la Fontaine; *la Veuve*, 1699. Il mourut en 1701. Ses *Œuvres* ont été imprimées, 1742, Paris, 2 vol. in-12.

Champniers, bourg de l'arrond. d'Angoulême (Charente). Fours à chaux, tuileries; safran; fabr. de vermicelle; 3,560 hab.

Champollion le Jeune (JEAN-FRANÇOIS), né à Figeac (Lot) en 1790, mort en 1852, d'abord dirigé par son frère aîné, fit ses études au lycée de Grenoble, où déjà il s'occupait avec ardeur des langues orientales, fut encouragé par les conversations de Fourier, préfet de l'Isère, s'occupait surtout du copte, et, depuis son arrivée

à Paris, en 1807, travaillant au Collège de France et dans les bibliothèques, avec les conseils de Sacy, Millin, Langlès, Chézy etc., il acquit bientôt une grande érudition. Professeur-adjoint d'histoire à la faculté de Grenoble, en 1809, il commença la publication de ses études sur la langue de l'ancienne Egypte et sur les hiéroglyphes. Il perdit son emploi de 1815 à 1818; fut, plus tard, en 1824, chargé par le gouvernement de visiter les musées égyptiens de Turin, de Rome, de Livourne, créa celui de Paris, dont il fut nommé conservateur, et, protégé par M. de Blacas, visita l'Egypte en 1828 et 1829. Membre de l'Institut, en 1830, il fut nommé à une chaire nouvelle d'archéologie égyptienne, fondée au Collège de France, en 1831. Ses principaux ouvrages sont : *l'Egypte sous les Pharaons*, 1814, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire et grammaire copte*, en manuscrit; *Mémoires sur l'écriture hiéroglyphique, sur l'écriture démotique; Analyse méthodique du texte démotique de Rosette; Lettre à M. Dacier*, 1822; *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, 1824-1828; *Panthéon égyptien*, 2 vol. in-4°; *Lettre au duc de Blacas; Catalogue des papyrus égyptiens de la bibliothèque Vaticane*, 1825; *Lettre à M. Letronne et Notice sur le papyrus hiéroglyphique et les peintures en émail*, 1827; *Mémoire sur les signes employés par les Egyptiens dans leurs trois systèmes graphiques*, 1831, etc. On a publié, après sa mort, une *Grammaire égyptienne*, un *Dictionnaire hiéroglyphique, des Lettres écrites d'Egypte et de Nubie*. V. Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le Jeune, perdus en 1832 et retrouvés en 1840, par Champollion-Figeac, 1842, in-8°. — Sa gloire est d'avoir, à force de sagacité et de travail, commencé à déchiffrer l'écriture hiéroglyphique, en se servant des monuments et de la langue copte surtout; d'avoir affirmé que les Egyptiens employaient simultanément plusieurs espèces de signes: les hiéroglyphes, écriture sacrée, représentant les objets et les idées; l'écriture hiéroglyphique, qui en est une forme abrégée, et l'écriture phonétique, qui représente des sons, comme dans les autres alphabets. Malgré les conjectures, les tâtonnements et les erreurs inévitables, il a fait faire d'immenses progrès à la connaissance de l'ancienne Egypte, et est mort victime de son ardeur pour cette étude.

Champsaur (Le), petit pays du Haut-Dauphiné, au S. du Grésivaudan, couvert de montagnes, avec Saint-Bonnet pour capitale. Les Dauphins du Viennois portaient le titre de ducs de Champsaur. Il fait partie des Hautes-Alpes et de la Drôme.

Champs-Élysées. V. ELYSÉES.

Champsecret, bourg de l'arrond. de Domfront (Orne). Forges, fabr. de toiles; 3,600 hab.

Champtocé, bourg de l'arrond. d'Angers (Maine-et-Loire), sur la Loire. Anc. baronnie; 2,116 hab.

Champtoceaux, ch.-l. de canton de l'arrond. et au N. O. de Cholet (Maine-et-Loire), sur la rive gauche de la Loire. C'était autrefois une petite ville importante; défendue par un château fort sur une colline élevée; 1,559 hab.

Chanaan, l'un des fils de Cham, maudit par Noé en même temps que son père, a donné son nom aux tribus chananéennes, issues de ses onze fils, qui s'établirent dans la terre de Chanaan. C'était le nom des pays qui furent appelés Phénicie, Palestine. Dieu livra cette *Terre promise* aux Hébreux conduits par Josué; les tribus chananéennes. Héthéens, Amorhéens, Phéréséens, Hévéens, Gergéséens, Jébuséens et Chananéens, ainsi que les Philistins, cruelles, licenciuses, adorant Moloch, Astarté, Belzébuth, etc., furent en partie exterminées.

Chançay, bon port du Pérou, dans la prov. de ce nom, à 60 kil. N. O. de Lima, fait un commerce important.

Chanceaux, village de l'arrond. et à 35 kil. E. de Semur (Côte-d'Or), à 10 kil. de Saint-Seine, près de la source de la Seine.

Chancelier (*Cancellarius*). On nommait ainsi, à Rome, les secrétaires de l'empereur, parce qu'ils se plaçaient derrière les barreaux (*cancelli*) qui le séparaient du public lorsqu'il rendait la justice. Les rois barbares eurent des chanceliers ou *référendaires*, chargés du sceau royal, de la transcription des chartes, etc. Depuis Philippe Auguste surtout, le chancelier fut le chef de tous les conseils, président de toutes les cours de justice; plus tard, dans les *lits de justice*, il porta la parole au nom du roi. Il était inamovible; quand le roi voulait le disgracier, il nommait un garde des sceaux, qui remplissait son office par commission. (V. SCEAUX.)

Les insignes du chancelier étaient la simarre violette et le mortier orné partout de galons d'or. La Révolution supprima cet office; Napoléon I^{er} créa deux archi-chanceliers. Depuis 1814, le grand chancelier présida la Chambre des pairs jusqu'en 1848. Il y a aujourd'hui un *grand chancelier* de la Légion d'honneur, un *chancelier* de l'Académie française, qui en est le second dignitaire. — La reine, les princes du sang, les grands seigneurs féodaux, les ordres militaires, l'Université, les chapitres, avaient leurs *chanceliers*. — Dans la plupart des États de l'Europe, il y a encore des chanceliers, dont les fonctions sont analogues à celles de l'ancien chancelier de France. En Angleterre, le *lord grand chancelier* préside la Chambre des lords, est chef de la justice et président d'une cour particulière (*court of chancery*). Il y a aussi le *chancelier de l'échiquier*. (V. ECHIQUIER.)

Chancellerie. C'était jadis, en France, le lieu où l'on scellait les lettres émanées du roi. La *grande chancellerie* était composée du chancelier, de deux maîtres des requêtes, de deux secrétaires royaux, etc., qui devaient suivre le roi, pour sceller les édits, déclarations, lettres d'anoblissement, etc. Les rois tinrent quelquefois eux-mêmes les sceaux. Chaque parlement avait sa *petite chancellerie*, pour les lettres moins importantes, émancipations, committimus, etc.; un garde des sceaux y présidait, assisté des greffiers conservateurs des minutes. Tous les tribunaux avaient leurs chancelleries. Il y a encore des chancelleries spéciales dans tous les consulats établis à l'étranger.

La *chancellerie des juifs* était instituée dès le règne de Philippe Auguste pour s'opposer aux prêts usuraires. Les juifs ne pouvaient poursuivre leurs débiteurs qu'en vertu d'une obligation scellée dans cette chancellerie.

La *chancellerie romaine* délivre les expéditions des actes de la cour pontificale.

Chancelor (RICHARD), navigateur anglais, mort en 1556, sur les côtes d'Ecosse, faisait partie de l'expédition commandée par H. Willoughby, pour découvrir un passage vers la Chine par le N. E. de l'Europe. Il partit en 1553; ses compagnons périrent; seul il atteignit Wardøhus, pénétra dans la mer Blanche, arriva au lieu où s'éleva bientôt Arkhangel, se rendit à Moscou et fonda la Société du commerce de Moscovie. Dans une seconde expédition, 1555, il fit conclure un traité de commerce avec Ivan IV; mais, au retour, il périt dans un naufrage, sur la côte E. de l'Ecosse. On a la relation de son *Voyage* dans les recueils de Hackluyt et de Pinkerton.

Chandah, v. de l'Hindoustan, prov. de Gundwana, à 110 kil. S. de Nagpour, dans la présid. de Bombay, ville forte et peuplée, prise par les Anglais en 1818.

Chandeleur, fête célébrée par l'Eglise, le 2 février, en souvenir de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. On faisait en ce jour des processions avec des *chandelles* allumées, d'où est venu le nom. Cet usage fut établi par Gélase I^{er}, 472, qui abolit les Lupercales, ou sous le pape Vigile, en 536.

Chandeleur (Iles de la), groupe d'îles sur la côte de Louisiane, dans le golfe du Mexique.

Chanderec, v. de l'Hindoustan, prov. de Malwa, dans la présid. de Bombay, plus importante jadis sous ses radjahs, deux fois détruite par les Mahrattes.

Chandernagor, v. de l'Hindoustan, dans le Bengale, sur la rive droite de l'Hooghly, par 22° 51' 26" lat. N. et 86° 2' long. E., à 28 kil. N. O. de Calcutta. Elle appartient à la France depuis 1676-1688; fut florissante sous Dupleix, fut prise par les Anglais en 1757, rendue en 1763, reprise et rendue de nouveau par les traités de Versailles, d'Amiens et de Paris; elle est maintenant bien déchue, fabrique quelques cotonnades, exporte de l'opium et renferme avec son territoire 32,000 hab.

Chandieu (ANTOINE DE LA ROCHE DE), ministre calviniste, né au château de Chabot, près de Mâcon, 1534-1591, élève de Calvin et de Théodore de Bèze, fut attaché à l'Eglise de Paris dès l'âge de vingt ans. Bientôt persécuté, mais protégé par Antoine de Bourbon et la reine Jeanne, il présida le premier synode protestant de Paris, rédigea la confession de foi, présentée par Coligny à Henri II, se retira à Genève, mais fut plusieurs fois employé par Henri de Navarre; il était à Coutras, en 1587. Il a écrit, sous le pseudonyme de Sadeel et de Zamariel, *l'Histoire des persécutions de l'Eglise de Paris, depuis 1557 jusqu'au règne de Charles IX*, Lyon, 1565, in-8°; la *Métamorphose de Rousard en prêtre*, etc.

Chandler (RICHARD), archéologue anglais, 1738-1810, a publié une magnifique édition des *Marmora Oxoniensia*, 1765, in-fol.; et, après un long voyage en

Orient, ses *Ionian antiquities*, 2 vol. in-fol., 1769-1800. On a de lui un savant ouvrage, *Inscriptiones antiquae, pleraque nondum editae, in Asia Minori et Graecia, praesertim Athenis. collectae*, Oxford, 1774-1776, 2 vol. in-fol.; ses *Voyages en Asie Mineure et en Grèce*, 1775-1776, ont été traduits en français par Servois et Barbié du Bocage, Paris, 1806, 3 vol. in-8°; son *Histoire d'Ilion ou de Troie*, 1802, in-4°, n'est que l'extrait d'un plus grand ouvrage qui n'a pas paru.

Chandode, v. de l'Hindoustan, dans la prov. de Gudjarate, présidence de Bombay, ville sainte des Hindous; 10,000 hab.

Chandore, v. de l'Hindoustan, prov. de Candeish, présid. de Bombay, à 120 kil. N. O. d'Aurengabad; ville très-forte, prise par les Anglais en 1804 et en 1818.

Chandos (JEAN), capitaine anglais du xiv^e siècle, souvent célébré par Froissart, décida la victoire de Poitiers, 1356; eut l'honneur de vaincre et de prendre deux fois Du Guesclin, à Auray, 1364, à Navarette, 1367; conduisit les négociations de la paix de Brétigny, devint connétable du prince de Galles en Guyenne, et fut tué dans une rencontre au pont de Lussac, près de Poitiers, en 1369.

Changé, bourg de l'arrond. de Laval (Mayenne). Filatures de coton, céréales, bestiaux; 2,000 hab.

Changé, bourg de l'arrond. du Mans (Sarthe). Tuileries, fours à chaux, céréales; 2,762 hab.

Chang-Hai. V. SHANG-HAI.

Changallas. V. SHANGALLAS.

Chang-Choo-Fou, ou **Tchang-Tchéou**, ou **Hang-Tchéou**, v. de la Chine, dans la prov. de Fokien ou Fou-Kian, à 50 kil. S. O. d'Amoy, est le centre d'une grande industrie, fait un commerce considérable et a une population que les uns estiment à 200,000 hab., les autres à 800,000. Près de là est la fameuse pagode de Ting-tse-tse.

— V. de la Chine, prov. de Kiang-sou, à 120 kil. S. E. de Nanking, est également très-peuplée.

Chanlaire (GABRIEL), géographe, né à Vassy, 1758-1817, ingénieur topographe du cadastre, a publié : *Tableau général de la nouvelle division de la France*, 1802, in-4°; *Description topographique et géographique de la France*, 1810, 2 vol. in-4°; *Grandes cartes du théâtre de la guerre en Orient*, de l'Égypte, du Rhin et de la Belgique, etc.

Channing (WILLIAM-ELLERY), né à Newport (Rhode-Island), en 1780, mort en 1842, a été l'un des principaux chefs de l'unitarisme protestant en Amérique. Ministre d'une église dissidente de Boston, depuis 1803, il n'a cessé de prêcher la morale et les vertus du christianisme, en invoquant l'inspiration de la conscience et les lumières de la raison, sans s'attacher à l'interprétation littérale des textes, à la rigueur des dogmes, qui ont pour bases les mystères, aux symboles, qui divisent les différentes sectes chrétiennes. Moraliste et philanthrope avant tout, animé de l'esprit de charité et de tolérance, partisan de la propagation des lumières, admirateur des grands hommes du catholicisme, de Fénelon surtout, il s'est déclaré l'adversaire de l'esclavage. Ses opinions se sont répandues aux États-Unis, en Angleterre, sur le continent; la Société de l'Alliance chrétienne les professe ouvertement. Ses *Œuvres*, publiées à New-York, 1836, 2 vol., ont été en partie traduites par M. Laboulaye, 1854, avec un *Essai sur sa vie et ses doctrines*; ses *Mémoires* et ses *Lettres* ont paru à Londres, 1851, in-8°.

Chanoines (du latin *canonicus*, soumis aux canons, à la règle), membres d'un chapitre placé près de l'évêque pour l'assister. Saint Augustin avait confié le soin du temporel à quelques ecclésiastiques, qu'il soumit à la vie cénobitique; c'est l'origine des chanoines, que l'on trouve dès lors dans beaucoup d'églises. En 765, Chrodegand, évêque de Metz, pour réformer les abus, donna une règle aux chanoines, et Charlemagne insista pour qu'elle fût observée. Le concile d'Aix-la-Chapelle de 817 promulgua une nouvelle règle en 147 articles. Une bulle d'Alexandre II, 1063, interdit ces fonctions aux laïques; mais il y eut souvent des abus, et il fallut de nouvelles réformes sous Benoît XII et au concile de Trente. Il y eut différentes espèces de chanoines, et plus d'une fois des nobles furent *chanoines d'honneur*. Des prébendes furent affectées aux principaux dignitaires du chapitre, primicier ou doyen, chancelier ou écolâtre, trésorier ou chèvevier, pénitencier, archidiaques, etc. Les chanoines élisaient l'évêque avant le concordat de François I^{er}, gouvernaient le diocèse pendant les vacances, avaient une juridiction étendue et tenaient des registres capitulai-

res. Ils devaient assister assidûment aux offices. La *mense capitulaire* servait à leurs dépenses communes. Dans plusieurs chapitres, on exigeait des preuves de noblesse. La Révolution leur enleva leurs biens et leur juridiction. Le concordat de 1801 fit des chanoines le conseil de l'évêque; nommés par lui avec approbation du souverain, ils ont une dotation spéciale et sont chargés d'élire les vicaires capitulaires pendant les vacances. Il y a des *chanoines honoraires*; c'est une distinction accordée, sans avantage spécial, à certains ecclésiastiques. L'*aumusse* ou *aumuce* est l'insigne des chanoines.

Chanoines réguliers. Ils furent institués en 1059 et 1063, par Nicolas II et Alexandre II, et soumis à la règle dite de saint Augustin. On distingua en France les chanoines de Saint-Victor de Paris, les chanoines réguliers de Prémontré, les Antonins, les Génovéfains. On appelait *collégiales* les églises qu'ils desservaient; il y en avait 526 en France avant la Révolution. Les chapitres de Saint-Denis et de Sainte-Geneviève rappellent cette institution.

Chanoinesses. On appelait ainsi des femmes, formant une sorte de chapitre, vivant dans une maison commune, où elles avaient chacune leur habitation particulière. Elles jouissaient d'un certain revenu, étaient assujetties à quelques pratiques religieuses, mais, sauf l'abbesse, pouvaient se marier en renonçant à leurs privilèges. On les appelait *Madame*. Il fallait habituellement plusieurs quartiers de noblesse pour être chanoinesse. Elles portaient une croix attachée à un ruban en sautoir ou en écharpe. Il y avait des chanoinesses à Remiremont, à Maubeuge, à Montfleury, près de Grenoble, etc. Il y a encore en Allemagne des chapitres de chanoinesses.

Chan-Si, prov. au N. de la Chine, à l'O. de la prov. de Pé-Tchéli, au S. de la grande muraille, qui la sépare de la Mongolie, peuplée, dit-on, de 15,000,000 d'habitants; capit. Thaï-Youan. Le climat est sain; le pays est fertile en blé, millet, raisin; elle renferme des mines de fer, des lacs salés et des eaux minérales. Elle se divise en 9 départements.

Chansons de geste, poésies héroïques du moyen âge qui célébraient les *gestes* ou exploits des anciens preux. L'une des plus célèbres est la *Chanson de Roland*. V. CYCLES.

Chantal (JEANNE-FRANÇOISE Frémiot de), née à Dijon en 1572, morte en 1647, fille d'un président au parlement, épousa Christophe de Rabutin, baron de Chantal. De bonne heure veuve, elle se livra à l'exaltation de sa piété, se lia intimement avec saint François de Sales, et, après avoir établi ses enfants, vint fonder à Annecy, en 1610, le premier monastère de l'ordre de la Visitation. La renommée de sa piété se répandit du peuple à la cour; avant sa mort, à Moulins, elle était considérée comme sainte et appelée la *bienheureuse mère*. Elle fut canonisée en 1767. Ses *Lettres*, où elle parle si souvent de saint François de Sales, ont été publiées en 1660, 1823 et 1833, 1860, 2 vol. in-8°. — Son fils, le *baron de Chantal*, tué dans l'île de Ré, en 1627, fut le père de madame de Sévigné.

Chantelle, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. de Gannat (Allier). Ruines d'un château des ducs de Bourbon, démoli par ordre de François I^{er}; bon vignoble; bois, grains; 2,075 hab.

Chanteloup, village à 4 kil. d'Amboise (Indre-et-Loire), célèbre par le château du duc de Choiseul, démoli en 1823; il en reste une pagode d'où l'on a une vue très-étendue.

Chantenay, bourg sur la rive droite de la Loire, touchant à Nantes (Loire-Inférieure), important par ses chantiers de construction et son industrie, 9,066 hab.

Chantereau-Lefebvre (Louis), jurisconsulte et historien, né à Paris en 1588, mort en 1658, remplit d'importantes fonctions sous Louis XIII (intendant des fortifications en Picardie, intendant des gabelles, intendant des finances en Lorraine, etc.); pour assurer les prétentions de la France sur ce pays, il écrivit plusieurs savants ouvrages; la première partie du livre intitulé : *Droits de la couronne de France sur le duché de Lorraine*, fut seule publiée, 1641, in-fol.; les deux autres parties sont restées manuscrites. Il avait composé une *Chronologie* en 5 vol. in-fol.; son fils Pierre, a publié, en 1662, après sa mort, un *Traité des fiefs et de leur origine*, in-fol., ouvrage plein d'érudition.

Chantibon ou **Chantaboun**, port commerçant du royaume de Siam, près du golfe, à 240 kil. S. de Bangkok. Poivre, gomme, etc.

Chantilly, v. de l'arrond. et à 8 kil. O. de Senlis

(Oise), sur la Nonette; centre d'une fabrication de blondes et de dentelles noires renommées; manufactures de porcelaine et de faïence. Bel hospice. Fameuses courses de chevaux aux mois de mai et de novembre; 5,522 hab. — Magnifique domaine des Montmorency, il appartient à la famille de Condé, depuis 1632; le grand Condé y fit construire un château dont les embellissements et les fêtes ont eu beaucoup de célébrité; depuis la Révolution, il ne subsiste plus que le petit château, les grandes écuries pour 250 chevaux, les cuisines et les caves; les jardins, dessinés par Le Nôtre, sont en partie détruits. Ce domaine, passé en héritage au duc d'Aumale en 1830, a été vendu en 1852. La belle forêt voisine a plus de 15,000 hectares.

Chantonay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. E. de Napoléon-Vendée (Vendée), célèbre par une victoire des Vendéens en 1793; 3,429 hab.

Chan-Toung, prov. de Chine, au N., sur la mer Jaune, peuplée de 28,000,000 d'hab.; la capitale est Tsi-nan. Le canal Impérial la traverse; elle est bien arrosée et produit surtout beaucoup de coton et de soie; elle est divisée en dix départements.

Chantrey (Sir Francis), sculpteur anglais, 1782-1841, se fit connaître à Londres, dès 1804, fut reçu à l'Académie en 1818, et, jusqu'à sa mort, fut sans rival pour la sculpture monumentale; il fut créé baronnet en 1837. Il a fait les bustes de presque tous les Anglais célèbres de son temps, et quelques statues équestres en bronze, qui ne sont pas admirées par tout le monde. Le groupe des *Deux enfants endormis*, dans la cathédrale de Lichfield, passe pour son chef-d'œuvre.

Chantrigné, bourg de l'arrond. de Mayenne (Mayenne); 2,000 hab.

Chanu, bourg de l'arrond. de Domfront (Orne). Forges, fab. de clous, serrurerie; 2,554 hab.

Chanul (Hector-Pierre), diplomate, né à Riom, 1604-1667, est surtout connu par ses ambassades en Suède, auprès de Christine, dont il fut l'ami et le confident; en Hollande, 1653; sa correspondance, de 1645 à 1655, est manuscrite à la Bibliothèque impériale, on en a publié un abrégé sous le titre de: *Mémoires et négociations de M. Chanul*, de 1645 à 1655, Paris, 1676, 3 vol. in-12.

Chao-King, v. de Chine, prov. de Tché-Kiang, capit. du départ. de son nom, dans une plaine très-fertile; les habitants, adonnés à l'étude des lois, servent souvent de secrétaires aux mandarins.

Chao-Khing, v. de Chine, prov. de Kwan-Toung, à 50 kil. O. de Canton, sur le Si-Kiang, résidence du gouverneur; elle est fortifiée et fait un grand commerce.

Chao-Tchéou-Fou, v. de Chine, au N. de la prov. de Canton, a un port très-fréquenté sur le Pé-Kiang. Elle renferme beaucoup de manufactures et fait un grand commerce.

Chaonic, partie de l'ancienne Epire, au N. O., entre les monts Acrocéarauniens et la mer Ionienne.

Chaos. Suivant les anciens, c'était l'espace infini qui existait avant la création ou le mélange confus de tous les éléments. Ils en firent une divinité, père de l'Érèbe et de la Nuit.

Chaourec (*Catusiacum*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Bar-sur-Seine (Aube), sur l'Armanche. Patrie d'Amadis Jamyn et d'Edmond Richer; 1,505 hab.

Chapareillan, bourg de l'arrond. de Grenoble (Isère). Fabr. d'absinthe; céréales, vins; 2,585 hab.

Chapdes-Beaufort, bourg de l'arrond. de Riom (Puy-de-Dôme). Eaux minérales; mine de plomb argentifère; 2,500 hab.

Chapelain (JEAN), poète français, né à Paris, 1595-1674, fut poussé vers la littérature par sa mère, qui avait connu Ronsard. Précepteur des fils de M. de la Trousse, grand-prévôt de France, il resta 17 ans attaché à cette famille et acquit une certaine réputation, quoiqu'il eût fort peu écrit. Après avoir traduit Guzman d'Alfarache, il publia 4 odes; Richelieu le récompensa par une pension de mille écus; il fut un des premiers membres de l'Académie, dressa le plan d'un dictionnaire et d'une grammaire de l'Académie; fut chargé de faire la critique du *Cid*, resta longtemps comme l'oracle de la littérature, et plus tard, reçut de Colbert la mission de désigner aux libéralités du roi les meilleurs littérateurs. Pendant vingt ans l'on attendit, avec une sorte d'admiration enthousiaste, son poème de la *Pucelle*; les 12 premiers chants parurent en 1656; ils eurent six éditions en 18 mois; le volume était magnifique, mais bien ennuyeux, disait madame de Longueville; l'enthousiasme tomba; les épigrammes se multiplièrent et l'arrêt de Boileau est resté sans appel; aussi les 12 derniers chants sont-ils encore manuscrits. L'auteur n'avait pas même compris le sujet de son poème; il avait voulu présenter un tableau vivant des bonnes et mauvaises passions de l'homme, se disputant l'empire de l'âme, et réconciliées par la grâce divine; ajoutez à cela la faiblesse et la dureté du style. Chapelain était honnête homme, il admira Corneille, il protégea Racine; il écrivait mieux en prose qu'en vers. On a souvent tourné en ridicule l'avarice de ses dernières années; il serait même mort, dit-on, d'une fluxion de poitrine, pour avoir mieux aimé entrer dans l'eau que de payer deux liards le passage sur une planche, c'est peu croyable. Le manuscrit complet de la *Pucelle* existe à la Bibliothèque impériale.

Chapelain (*Capellanus*), prêtre chargé jadis de garder les reliques d'une chapelle. — Possesseur d'une *chapellenie* ou bénéfice d'une chapelle. — Prêtre attaché à la chapelle d'un seigneur. — Aujourd'hui, prêtres attachés aux prisons, aux hospices, etc. — Les chapelains de Sainte-Geneviève, établis en 1852, à Paris, composent une communauté de six prêtres et d'un doyen, dans le but de former des prédicateurs.

Chapel-Hill, v. de la Caroline du Nord (Etats-Unis), à 38 kil. N. O. de Raleigh. Université fondée en 1788.

Chapelle; ce mot désigna d'abord l'oratoire où était déposée la *chape* de saint Martin, dans la basilique de Tours; puis tout lieu où l'on conserva des reliques, comme la Sainte-Chapelle, à Paris; enfin une petite église ou portion d'une église ordinairement consacrée à un saint.

Chapelle (CLAUDE-EMMANUEL Lhuillier, dit), poète français, né en 1626, à la Chapelle-Saint-Denis, d'où lui vint son nom, fils naturel d'un maître des requêtes, qui lui donna une bonne éducation et une grande fortune, se livra sans réserve, dans la société de grands seigneurs, à son penchant pour le plaisir et l'indépendance. Il fut l'ami de Molière, de Boileau, de Racine, mais n'écrivit que des poésies légères avec un enjouement facile et négligé; il paraît être le principal auteur du *Voyage en Provence et en Languedoc*, qu'il fit avec son ami Bachaumont. Leurs *Œuvres* ont été publiées en 1755, la Haye, et en 1854, Paris, in-16.

Chapelle-Saint-Denis (La), ancien village, prolongation du faubourg Saint-Denis, ayant, au moment de l'annexion, plus de 20,000 hab. et formant aujourd'hui le 18^e arrond. de Paris.

Chapelle-Agnon (La), bourg de l'arrond. d'Amber (Puy-de-Dôme). Fabr. de toiles; céréales; 2,742 hab.

Chapelle-aux-Bois (La), bourg de l'arrond. d'Épinal (Vosges). Grains, fourrages; 2,500 hab.

Chapelle-Basse-Mer (La), bourg de l'arrond. et à 18 kil. N. E. de Nantes (Loire-Inférieure). Commerce de grains, vins, bétail; 4,586 hab.

Chapelle-d'Armentières (La), bourg de l'arrond. de Lille (Nord). Fabr. de sucre; lin, grains; 2,678 hab.

Chapelle-de-Guinchay (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. S. de Mâcon (Saône-et-Loire). Commerce de bons vins; 2,204 hab.

Chapelle-en-Vercors (La) ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. de Die (Drôme). Commerce de bois et bestiaux; aux environs, grotte à stalagmites; 1,320 hab.

Chapelle-Saint-Mesmin (La), village de l'arrond. et à 4 kil. S. O. d'Orléans (Loiret). Petit séminaire; 1,900 hab.

Chapelle-sur-Erdre (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 9 kil. N. de Nantes (Loire-Inférieure), sur l'Erdre; 2,614 hab.

Chapelle-sur-Loire (La), bourg de l'arrond. de Chinon (Indre-et-Loire). Commerce de chanvre, grains, vins; 2,900 hab.

Chaperon (NICOLAS), peintre et graveur, né à Châteaudun, 1596-1647, a surtout gravé en 52 morceaux les loges du Vatican, sous le nom de *Bible de Raphaël*.

Chaperon, coiffure en drap, bordée de fourrures, avec une longue queue, surtout en usage aux XIV^e et XV^e s. Les chaperons étaient de différentes couleurs; en 1556, les partisans d'Etienne Marcel portaient des chaperons, *mi-partis*, rouge de Paris et bleu de Navarre. En Flandre, les communes, à plusieurs époques du moyen âge, adoptèrent le *chaperon blanc*.

Chapitre, assemblée de moines d'un couvent, de chanoines d'une église. — *Le chapitre de Saint-Denis*,

créé par décret du 20 février 1806, a été réorganisé par décret du 25 mars 1852.

Chapman (GEORGE), poète anglais, 1557-1634, vécut à Londres avec les littérateurs célèbres de l'époque, écrivit 20 pièces de théâtre, dont 16 sont imprimées, et qui furent bien accueillies. Ses comédies valent mieux que ses tragédies. Il a également traduit tout Homère, 1614, in-fol.; bien moins élégant que Pope, il a plus de force et de fidélité. Il a aussi traduit le poème de Musée sur les *Amours de Hérodote et de Léandre*.

Cha-pou, v. de Chine, prov. de Ché-Kiang, sur une large baie de la mer Jaune, au N. de Ning-po. Place importante de commerce, ouverte aux Japonais, prise par les Anglais en 1842.

Chappe d'Auteroche (JEAN), astronome français, né à Mauriac (Auvergne), en 1722, mort à San-Lucar (Californie), en 1769. Il entra dans les ordres, mais se livra à son goût pour l'astronomie; membre de l'Académie des sciences, il fut désigné par elle pour aller à Tobolsk observer le passage de Vénus sur le Soleil. Il surmonta les difficultés et les fatigues d'un pareil voyage, réussit dans ses observations, 1761, et publia la relation de son *Voyage en Sibérie*, 2 vol. in-4°, avec atlas, Paris, 1768. Cet ouvrage renfermait des assertions erronées et des pages peu favorables à la Russie; elles lui attirèrent une vive critique, *Antidote ou Examen d'un mauvais livre*, etc., attribuée à Catherine II ou au comte de Schouvaloff, Amsterdam, 2 vol. in-12, 1771. Il entreprit un second voyage pour observer, en Californie, un second passage de Vénus; mais il mourut d'une maladie contagieuse. C. F. Cassini a publié ces observations sous le titre de *Voyage en Californie*, Paris, 1772, in-4°.

Chappe (CLAUDE), physicien et ingénieur, neveu du précédent, né à Brulon (Sarthe) en 1763, écrivit dans le *Journal de physique*, et est surtout connu comme inventeur du télégraphe aérien. Il se servit d'abord de son ingénieuse invention pour correspondre avec quelques amis, la perfectionna et la fit adopter par la Convention. On en fit l'essai en 1793, lors de la reprise de Condé sur les Autrichiens. Nommé *ingénieur télégraphe*, il fut chargé par la Convention d'exécuter trois lignes; mais on lui contesta son idée, on lui suscita des obstacles qui le plongèrent dans une sombre mélancolie, et il finit par se donner la mort, en 1805.

Chappe (IGNACE-URBAIN-JEAN), son frère, né à Rouen en 1760, mort en 1828, fut député de la Sarthe à l'Assemblée législative, aida son frère dans les perfectionnements à apporter au télégraphe, eut à lutter avec lui contre les préjugés populaires, et fut nommé administrateur des lignes télégraphiques; c'est lui qui surtout fit exécuter les grandes lignes; il conserva sa position jusqu'en 1823, et publia *l'Histoire de la Télégraphie*, Paris, 1824, 2 vol. in-8° avec planches.

Chaptal (JEAN-ANTOINE), comte de CHANTELOUP, chimiste et homme politique, né à Nogaret (Lozère), en 1756, mort en 1832, neveu d'un médecin, professeur à Montpellier, s'adonna avec tant de succès à la chimie que les Etats de Languedoc fondèrent pour lui une chaire à l'école de médecine de Montpellier, dès 1781. Il développa avec clarté la théorie de Lavoisier, s'occupa surtout des applications de la science, et, riche après la mort de son oncle, multiplia les établissements de produits chimiques, les fabriques d'alun, de soude, de céruse, etc.; il obtint des lettres de noblesse et le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Partisan des Girondins, il publia un écrit intitulé : *Dialogue entre un Montagnard et un Girondin*; il fut un instant incarcéré après le 31 mai. A Paris il rendit de grands services, surtout comme directeur de la poudrerie de Grenelle, professa quelque temps à l'Ecole polytechnique, et, admis à l'Institut, 1795, vint définitivement s'établir à Paris. Après le 18 brumaire, il fut conseiller d'Etat, directeur général de l'instruction publique, puis ministre de l'intérieur; son activité intelligente se signala par beaucoup d'utiles mesures; chambres de commerce, encouragements accordés aux arts et aux manufactures; écoles de métiers; agrandissement du Conservatoire des arts et métiers; l'administration des hospices fut améliorée, les prisons furent réformées; les expositions des produits de l'industrie durent être faites tous les cinq ans, etc., Il donna sa démission en 1804 et fut regretté; il entra au sénat. En 1815 et 1814, il fut nommé commissaire extraordinaire à Lyon; pendant les Cent-Jours, directeur du commerce et des manufactures. Compris dans la réorganisation de l'Institut en 1816, il fut nommé pair de France en 1819. Il avait toujours fait un abandon généreux de ses découvertes industrielles et toujours

agi en bon citoyen; de cruels revers de fortune affligèrent sa vieillesse. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages élégants et d'une clarté rigoureuse; l'agriculture et l'industrie lui doivent immensément; outre beaucoup d'articles dans les Annales de chimie et les Mémoires de l'Institut, il a laissé beaucoup de traités pratiques. *l'Art du Teinturier et du Dégraisseur*, *l'Art de la teinture du coton en rouge*, *l'Art de gouverner les vins*, etc.; puis des *Eléments de chimie*, 1790, 3 vol. in-8°, et surtout la *Chimie appliquée aux arts*, 1807, 4 vol. in-8°, et la *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823, 2 vol. in-8°. La ville de Paris a donné son nom à un collège qu'elle a fondé.

Chapus (LE), petit port de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Marennes (Charente-Inférieure), défendu par un fort, en face de l'île d'Oléron.

Charas (MOÏSE), médecin, né à Uzès en 1618, mort en 1698, se fit connaître à Paris par ses travaux sur la thériaque (1668) et sur la vipère (1669), publia une *Pharmacopée royale, galénique et chimique*, 1672, 2 vol. in-8°, se retira, comme protestant, en Angleterre et en Hollande, fut appelé à Madrid pour donner ses soins à Charles II, et, dénoncé à l'Inquisition, se fit catholique. Rentré en France, de l'Académie des sciences, en 1692, il renouvela ses études sur les vipères et reconnut que l'ammoniaque est l'un des meilleurs antidotes de leur venin.

Charax, nom de plusieurs villes de l'antiquité, dans la Chersonèse Taurique, dans la Petite Arménie, la Bithynie, l'Afrique carthaginoise, la Susiane; celle-ci, la plus importante, entre le Tigre et l'Eulæus, fut agrandie par Alexandre, puis rebâtie par Antiochus-Epiphanes; elle fut la patrie des géographes Denys le Périégète et Isidore de Charax.

Charbonnière (FORÊT). V. CARBONARIA.

Charbonnières-lès-Vicilles, bourg de l'arrond. de Riom (Puy-de-Dôme). Grains, bétail; 2,345 hab.

Chardin (JEAN), voyageur français, né à Paris, en 1643, mort en 1713, fils d'un riche joaillier protestant de la place Dauphine, reçut une bonne éducation, et, en 1665, se rendit aux Indes orientales pour le commerce des diamants, avec Raisin, négociant de Lyon, et Grelot, habile dessinateur. Il traversa la Perse; après un court séjour à Surate, il revint à Ispahan, fut nommé marchand du roi par Abbas II, se mit en relation avec les plus puissants personnages, et, plein d'intelligence et d'activité, recueillit une foule de curieux documents sur la Perse. De retour en France, il publia, en 1671, le *Récit du couronnement de Soliman III*, in-12. Il repartit en 1671; après un long et pénible voyage par Smyrne, Constantinople, Caffa, la Circassie, la Mingrèlie, la Géorgie, à travers mille dangers, sous la robe de théatin, pour échapper aux avanies et cacher les riches bijoux qu'il emportait avec lui, il arriva en Perse, y séjourna quatre ans, revint l'Inde, et, après avoir réalisé une grande fortune, s'embarqua à Schiraz et revint en Europe par la route du Cap. Les persécutions dirigées contre les protestants le décidèrent à s'établir à Londres; Charles II le nomma chevalier. Il publia la première partie de ses *Voyages* en 1686, 1 vol. in-fol., orné de 18 gravures. En 1711, il mit au jour le *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales*, etc., Amsterdam, 3 vol. in-4° et 10 vol. in-12, avec beaucoup de figures. Ce bel ouvrage, par son exactitude, l'intérêt et la variété des détails, l'étendue des recherches et de l'érudition, la simplicité remarquable du style, a mérité de conserver jusqu'à nos jours une grande réputation.

Chardin (JEAN-BAPTISTE-SIMÉON), peintre français, né à Paris, 1699-1779, se forma lui-même et peignit des animaux, des fruits, des scènes familiales, souvent reproduites par la gravure. Quelques tableaux de lui, remarquables par le charme du coloris, comme le *Benedicite*, sont au Louvre.

Chardon (Ordre du). Il fut fondé, en 1590, par Louis II, duc de Bourbon, à l'occasion de son mariage. — Ordre écossais, fondé par Jacques V en 1540, et destiné à la noblesse écossaise; écusson d'or portant la figure de saint André et une plaque représentant un chardon à feuilles d'or, avec cette devise : *Nemo me impune lacesset*.

Chardon de la Rochette (SIMON), philologue français, né dans le Gévaudan, 1755-1814, habile helléniste, inspecteur des bibliothèques, collaborateur du *Magasin encyclopédique* de Millin, se procura à grands frais une copie du manuscrit palatin de *l'Anthologie*, et en prépara la publication avec notes, variantes, biblio-

graphie, en collaboration de son ami d'Ansse de Villosion; mais il mourut avant l'exécution de cette grande publication. Il a laissé : *Mélanges de critique et de philologie*, 1812, 5 vol. in-8°; il a édité la *Vie de la marquise de Courcelles*, 1808; une *Histoire secrète de Richelieu*, 1808; une *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, par Marais, 1811, etc.

Charente (*Carantonus*), fleuve de France, prend sa source dans les monts du Limousin, près de Chéronac (Haute-Vienne), coule au N. O. dans le départ. de la Charente jusqu'à Civray (Vienne), tourne au S., arrose Ruffec, Montignac, Angoulême, et se dirige à l'O. par Chateaufort, Jarnac, Cognac (Charente); Saintes, Taillebourg, Condé, Tonnay-Charente, Rochefort (Charente-Infér.), et se jette en face de l'île d'Aix, après un cours de plus de 550 kil.; elle est navigable depuis Montignac, pendant 192 kil. Le fort Boyard en défend l'embouchure. Ses affl. sont : à droite, le Pérusse, l'Antenne et la Boutonne; à gauche, la Tardoire, la Touvre, le Né, la Seugne, l'Arnoult. Elle est profonde, peu encaissée; ses inondations sont bienfaisantes, à cause du limon qu'elles déposent; la navigation est importante, grâce à Rochefort et à Tonnay-Charente.

Charente (départ. de la); il a pour bornes : au N., les départements des Deux-Sèvres et de la Vienne; à l'E., celui de la Haute-Vienne; au S. E., le départ. de la Dordogne; au S. et à l'O., la Charente-Inférieure. Le sol est faiblement accidenté par les collines de Saintonge et de Périgord au S.; par les monts du Limousin à l'E.; il est arrosé par la Charente et ses affluents, par la Vienne au N. E., par la Dronne, affl. de la Corrèze au S. On y exploite le fer, le plomb, l'antimoine, des carrières de belles pierres de taille, de gypse, de pierres à chaux; eaux minérales de Barbezieux; les forêts sont nombreuses. Le sol, sans être très-fertile (landes dans les arrond. de Barbezieux et de Confolens), est bien cultivé et produit beaucoup; céréales, légumes, fruits, vins rouges et blancs servant surtout à faire l'eau-de-vie de Cognac, truffes estimées, sont les richesses du pays. Il y a de bons chevaux, d'excellentes volailles, des abeilles. L'industrie consiste en distilleries, papeteries, forges, tanneries, filatures de chanvre et de lin, draps, cordages, huiles, cuirs, faïence et poterie; fonderie de canons pour la marine, à Ruelle. La superficie est de 594,258 hect.; la popul. de 578,218 hab. Le ch.-l. est Angoulême; il renferme 5 arrond. : Angoulême, Cognac, Ruffec, Barbezieux et Confolens. Il forme le diocèse d'Angoulême, est du ressort de la Cour d'appel de Bordeaux, de l'Académie de Poitiers; fait partie de la 14^e division militaire (Bordeaux). Il a été formé de l'Angoumois et d'une partie de la Saintonge, du Poitou et de la Marche.

Charente-Inférieure (départ. de la); il a pour bornes : au N., le départ. de la Vendée; au N. E., celui des Deux-Sèvres; à l'E., le départ. de la Charente; au S., celui de la Gironde; à l'O., l'Océan. Le pays est bas et plat, surtout dans la partie appelée *le Marais*; les côtes, de 160 kil. d'étendue, offrent tantôt des falaises, tantôt de grandes plages; les îles d'Oleron, de Ré, d'Aix et de Madame dépendent du département. Il est arrosé par la Sèvre, qui le limite au N., par la Charente et ses affl., la Boutonne, la Seugne et le Né, par la Seudre, enfin par la Gironde qui le limite au S. Le sol, assez fertile, est bien cultivé; on exploite les marais salants, des tourbières, du gypse, de la marne, des pierres à bâtir, de la terre de potier; sources minérales à Archingeay, à Pons, à Roullasse; forêts de chênes et d'arbres résineux; céréales dépassant la consommation; belles vignes servant à faire des eaux-de-vie renommées; excellents pâturages qui nourrissent beaucoup de volailles, de bestiaux, de bons chevaux; pêche des huîtres et de la sardine. L'industrie, outre le sel et l'eau-de-vie, réside dans la fabrication de lainages grossiers, de savons, tuiles, sucre de betteraves, et dans la construction des navires. Le commerce se fait par 26 ports; on arme pour la grande pêche. La superficie est de 682,569 hect.; la popul. de 479,559 hab. Le ch.-lieu est la Rochelle; il renferme 6 arrondissem. : La Rochelle, Rochefort, Marennes, Saintes, Jonzac, Saint-Jean d'Angély. Il forme le diocèse de la Rochelle, ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Poitiers, fait partie de la 14^e division militaire (Bordeaux) et de la 4^e préfecture maritime (Rochefort). Il a été formé de la Saintonge, de l'Aunis et d'une partie du Poitou.

Charenton, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 k. de Sceaux (Seine), sur la rive droite de la Marne, près de son confluent avec la Seine. Il comprend deux

communes, *Charenton-le-Pont* et *Charenton-Saint-Maurice* qui renferme un établissement célèbre d'aliénés. Savons verts, produits chimiques, porcelaine; 6,190 hab. — Le pont de Charenton, important pour l'approvisionnement de Paris, a été souvent attaqué quand la ville était menacée. Les rois avaient jadis là une maison de plaisance; le temple protestant, élevé pour les calvinistes de Paris, fut détruit en 1685. Près de Charenton est le château de Conflans, qui appartient aux archevêques de Paris.

Charès, général athénien, né vers 400 av. J. C., mort vers 330, se rendit célèbre par sa bravoure souvent téméraire, ses flatteries, ses prodigalités; plusieurs fois mis à la tête des Athéniens, pillant les amis plus encore que les ennemis de sa patrie, avec ses soldats mercenaires, dépensant dans le luxe des sommes immenses et se moquant de Phocion et de la vertu. En 367, il remporte quelque succès sur les Arcadiens et les Argiens; en 358-356, dans la Guerre Sociale, il est battu et perd les colonies athéniennes en Thrace; il se met à la solde du satrape Artabaze; Artaxercès III menace et il est désavoué par sa patrie; partisan de la guerre contre Philippe, lié avec Démosthène, il ne fait rien, ni à Olynthe, 349, ni en Thrace, 346, ni à Byzance, 340. Il fut l'un des généraux vaincus à Chéronée, 338. Plus tard, il paraît avoir été dédaigné par Alexandre; il essaya de défendre la cause de Darius à Mitylène et finit probablement ses jours à Sigée, où il avait souvent vécu dans le luxe et la débauche.

Charès, statuaire grec, né à Lindos, dans l'île de Rhodes, élève de Lysippe, florissait vers 500 av. J. C. Son chef-d'œuvre était une statue en bronze du Soleil, le fameux colosse de Rhodes, qu'il éleva en 12 ans, 282-280, à l'entrée du port de Rhodes, et qui avait plus de 100 pieds de hauteur. Il fut renversé par un tremblement de terre en 224; en 923 ap. J. C., un général du khalife Othman IV en vendit les débris à un juif d'Emèse, qui les emporta sur 900 chameaux.

Charette de la Contrie (FRANÇOIS-ATHANASE), général vendéen, né à Couffé, près Oudon (Loire-Inférieure), en 1763, mort le 29 mars 1796, d'une famille ancienne de Bretagne, entra dans la marine, fit la guerre d'Amérique et devint lieutenant de vaisseau. A la révolution, il donna sa démission, se maria à madame Charette de Boisfoucaud, émigra d'abord, rentra en France, était parmi les défenseurs des Tuileries, au 10 août, et se retira près de Machecoul. En mars 1793, les paysans des environs le forcèrent à se mettre à leur tête; il montra toute son énergie dans la Basse-Vendée, de Noirmoutier à la Maine, attaqua vainement Nantes en même temps que Cathelineau, 29 juin, fut battu à Luçon; mais, malgré la présence des Mayençais, fut victorieux à Torfou, Montaigu, Saint-Fulgent, puis il s'isola de la grande armée vendéenne et surprit Noirmoutier, 11 octobre. Il se défendit avec intrépidité, souvent avec succès, contre les colonnes infernales en 1794, battit le général Haxo au bourg des Clouseaux, 19 mars. Après le jugement et la mort de Marigny par les soldats de Stofflet, il partagea avec ce dernier le commandement de la Vendée; ils se brouillèrent, et Charette constitua une sorte de gouvernement régulier dans la Basse-Vendée; le bourg de Belleville était son quartier général. Puis il consentit à signer avec les commissaires de la Convention le traité de la Jaunaie, 17 février 1795, et il fut reçu à Nantes comme en triomphe. La paix ne dura guère; le 26 juin, Charette proclama Louis XVIII devant ses soldats réunis et remporta quelques avantages; il usa cruellement de représailles après les fusillades de Vannes et d'Auray. Mais abandonné par les Anglais, par les émigrés, par le comte d'Artois, qui l'avait nommé lieutenant général et qui n'osa pas débarquer, il ne songea plus qu'à périr en combattant, perdit ses meilleurs lieutenants, Guérin, de Couëtus, son frère, son cousin Charette de la Colinière; enfin, n'ayant plus que 32 hommes, exténué par la fatigue et par la fièvre, couvert de blessures, il fut pris par le général Travot, conduit à Angers, puis à Nantes, et fusillé sur la place Viarmes, en présence d'une foule immense, le 29 mars 1796.

Charette de la Contrie (ATHANASSE, baron de), son neveu, 1796-1848, né à Nantes, prit part en 1815 au soulèvement royaliste de l'Ouest et y perdit son frère Ludovic. Pair de France en 1823, colonel des cuirassiers de Berry, il épousa mademoiselle d'Issoudun, fille du duc de Berry, et resta fidèlement attaché à la duchesse. En 1832, il revint de l'exil pour prendre part au soulèvement de la Vendée, livra le 6 juin un combat

acharné au village du Chêne en Vieilleville, rejoignit la duchesse à Nantes, puis parvint à se retirer à Lausanne. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Il a publié : *Quelques mots sur les événements de la Vendée en 1832*, Paris, 1840, et *Réponse à la brochure du marquis de Goulaine*, Paris, 1840; *Journal militaire d'un chef de l'Ouest, contenant la vie de madame la duchesse de Berry en Vendée*, in-8° de 162 pages, Paris, 1842.

Charibert. V. CARIBERT.

Charidème, général grec, né à Orée, en Eubée, vers 400 av. J. C., entra comme chef de mercenaires au service d'Athènes, sous Iphicrate; puis se mit à la solde de Cotys, roi de Thrace, des Olynthiens, et d'Athènes pour combattre les Olynthiens. Après plusieurs expéditions en Asie contre Artabaze, il épousa la fille de Cotys, fut le tuteur de son fils Kersobleptes, et, contraint d'abandonner la Chersonèse aux Athéniens, il obtint, grâce aux orateurs qu'il payait et malgré Démosthène, le droit de cité et une couronne d'or, comme s'il avait donné volontairement ce pays. En 349, il remplaça même Charès dans le commandement des troupes envoyées au secours d'Olynthe et se fit remarquer par son insolence et par ses pillages. On l'a trop souvent confondu avec l'orateur.

Charidème, orateur athénien, 390-333 av. J. C., appartenait au même parti politique que Démosthène; en 358, il fut envoyé avec Antiphon auprès de Philippe pour traiter secrètement de la reddition d'Amphipolis aux Athéniens. On voulut le charger de défendre la ville après Chéronée; il apprit à Démosthène le meurtre de Philippe, en 336; ne put obtenir son pardon d'Alexandre et se retira auprès de Darius, qui le fit mettre à mort avant la bataille d'Issus, parce qu'il avait osé vanter la supériorité des soldats grecs.

Charilaüs ou **Charillus**, roi de Sparte, fils de Polydecte, de la famille des Eurypontides, vivait vers le ix^e s. av. J. C. Son oncle Lycorgue fit reconnaître roi l'enfant qui naquit après la mort de son père. Selon Plutarque, il le seconda dans ses réformes; suivant Aristote, un gouvernement aristocratique s'établit sur les ruines de sa tyrannie. Il fit la guerre aux Argiens, mais fut battu et pris par les Tégéates, que secondaient leurs femmes.

Charisius (AURELIUS ARCADIVS), jurisconsulte romain, probablement de la première moitié du iv^e s. On trouve dans le *Digeste* plusieurs extraits de ses ouvrages.

Charité (Frères de la) ou *Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu*, ordre institué à Grenade, en 1540, par le frère portugais, Jean, pour se consacrer au soin des malades. Ils se répandirent en Italie et en France, où Marie de Médicis les amena en 1601. Ils desservaient l'hôpital de la Charité, à Paris, et celui de Charonton. Ils soignent encore les aliénés.

Charité (Filles ou Sœurs de la), congrégation de religieuses, instituée en 1617 par saint Vincent de Paul, et introduite à Paris pour soigner les malades; elles desservent plusieurs hôpitaux. Leur vêtement les a aussi fait appeler *sœurs grises*.

Charité (La), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 30 kil. S. E. de Cosne (Nièvre), sur la rive droite de la Loire, mal bâtie, renferme un hospice d'aliénés. Quincaillerie et outils, distilleries, tanneries, commerce de fers, bois, charbons, grains, vins et chanvre; 4,870 hab. — Jadis prieuré de l'ordre de Cluny, ville forte défendant l'un des passages de la Loire, elle fut l'une des villes de sûreté données aux protestants pendant le xvi^e s.

Chariton d'Aphrodisie (en Carie), romancier grec, dont le nom véritable, la condition, l'époque, sont inconnus. On le place vers le iv^e ou le v^e s. de notre ère. Il a écrit les *Amours de Chæreas et de Callirhoé*, en 8 livres; les incidents sont assez agréables; le style a quelque élégance. Ce roman a été publié par J. Phil. d'Orville, avec un excellent commentaire, Amsterdam, 1750, 3 vol. in-4°, etc.; il a été traduit en français par Fallet, 1785, in-8° et 2 vol. in-12; par Larcher, 1763, 2 vol. in-12.

Charkow. V. KHARKOW.

Charlemagne. V. CHARLES I^{er}.

Charlemagne (JEAN-ARMAND), acteur et auteur dramatique, né au Bourget, 1759-1838, après une vie très-agitée, commença à écrire pour le théâtre vers 1795 et composa des comédies, en prose et en vers, faciles et souvent heureuses, *l'Adoption villageoise*, *la Fille à marier*, *le Souper des Jacobins*, *les Descendants du silence*, *la Journée des Dupes*, *le Père aveugle*, le

Testament de l'oncle, *les Voyageurs*, etc. Il a aussi écrit des poésies fugitives et des romans.

Charlemont, forteresse près de Givet (Ardennes); bâtie sur une colline escarpée près de la rive gauche de la Meuse, elle forme avec Givet une place de guerre de 1^{re} classe. Construite par Charles-Quint en 1540, cédée à la France en 1679, elle a été reconstruite par Vauban.

Charleroi, v. forte du Hainaut (Belgique), sur la Sambre, à 70 kil. S. E. de Bruxelles. Centre d'une grande fabrication de draps, lainages, savons, armurerie, chaudronnerie, clouterie, au milieu d'un riche bassin houiller; 10,000 hab. Bâtie sous le règne de Charles II, roi d'Espagne, en 1666, souvent prise par les Français, surtout en 1794; ses fortifications ont été relevées en 1815. — Le canal de *Charleroi* l'unit à Bruxelles.

Charles, en latin *Carolus* (en allemand *Karl*, robuste, fort), nom commun à un grand nombre de personnages historiques.

1^o Rois et princes français.

Charles Martel, fils de Pepin d'Héristal et d'Alpaïde, né en 689, fut soupçonné par son père du meurtre de son frère Grimoald, fils d'une première femme, Plectrude, et retenu prisonnier à Cologne. A la mort de Pepin, 714, les Neustriens se soulevèrent contre leur fantôme de maire, un enfant de six ans, fils de Grimoald; les Austrasiens, battus par leur chef, Raginfred, et par les Frisons, délivrèrent Charles et le proclamèrent duc. D'abord repoussé, il est vainqueur des Neustriens à Amblef, près de Stavelot dans les Ardennes, 716, à Vincy, près de Cambrai, 717, et près de Soissons, 719; le maire de Neustrie, Raginfred, est forcé de se soumettre; le roi Chilpéric II reconnaît Charles comme maire; c'est lui qui désormais dirige en maître les forces des Francs, sous Chilpéric II et Thierry IV, relégués dans leurs domaines. Vainqueur des Frisons et des Saxons, il soumet au tribut les Thuringiens et les Bavares et repousse les attaques d'Eudes, duc indépendant d'Aquitaine. Alors les Arabes, maîtres de l'Espagne et de la Septimanie, menaçaient la Gaule et la chrétienté; Eudes, vaincu par eux, implore le secours de Charles; à la tête des bandes austrasiennes et des guerriers d'outre-Rhin, il remporte sur l'émir Abderrame une grande victoire entre Tours et Poitiers, 732; c'est là, dit-on, qu'il mérita le surnom de *Martel* ou *Marteau*. Dans les années suivantes, après avoir rétabli la domination des Francs sur les pays arrosés par la Saône et par le Rhône, il pénétra en Septimanie, chassa les Arabes de Nîmes, dont il voulut brûler les arènes, et de plusieurs autres villes; mais forcé de s'arrêter près de Narbonne, il laissa cette conquête à son fils Pepin le Bref. Il revint combattre les Frisons, les Saxons, les Bavares et favorisa les missionnaires (*voy.* saint Boniface), dont les prédications adoucissaient ces peuples barbares. Les papes Grégoire II et Grégoire III recherchèrent son appui, surtout contre les Lombards; il reçut les titres de patrice et de consul; il intervint en faveur des Romains auprès de Luitprand. Cependant sa mémoire resta chargée d'anathèmes, parce qu'il avait livré à ses leudes les terres de beaucoup d'églises. Quand il mourut, en 741, il n'avait pas depuis plusieurs années daigné donner le titre de roi à un prince mérovingien. Il eut sept enfants: Pepin le Bref et Carloman, qui se partagèrent son pouvoir; Griffon, qui fut dépouillé par eux, Remi, archevêque de Rouen, Bernard, père de Wala, Jérôme et Chiltrude, mariée au duc des Bavares, Odilon.

Charles I^{er} ou **Charlemagne** (*Carolus Magnus*), fils aîné de Pepin le Bref et de Bertrade, né le 2 avril 742 (à Aix-la-Chapelle ou à Ingelheim, Saltzbourg, Carlstad en Franconie?), mort le 28 janvier 814, avait été sacré, dès 754, par Etienne II, qui était venu demander l'appui de Pepin. A la mort de son père, 768, il partagea ses Etats avec son frère Carloman; à Noyon, il fut reconnu roi de Neustrie, d'Aquitaine et d'une partie de l'Austrasie. Il commença par achever la conquête de l'Aquitaine, soulevée par le vieux duc Hunald, la prit et éleva la forteresse de Fronsac (*Francicum*) sur la Dordogne. Il était déjà en mésintelligence avec son frère, quand Carloman mourut, en 771; il dépouilla sa veuve et ses enfants, qui se réfugièrent auprès du roi des Lombards, et tous les Francs le reconnurent pour roi. Charlemagne est le plus grand prince du moyen âge; par ses guerres, comme par ses institutions, il a cherché à arrêter, à fixer l'invasion, à réta-

blir la stabilité dans l'Europe, troublée depuis près de quatre siècles, et à renouer la chaîne de la civilisation. — Par ses nombreuses expéditions (on en a compté 53), il s'est efforcé de réunir dans un vaste empire les peuples de l'Europe occidentale, Germains et Romains, pour repousser la double invasion qui menaçait la chrétienté, celle de l'est ou des peuples danois, slaves, awares, celle du sud ou des Sarrasins. Ses principales guerres sont : 1° contre les Lombards; Didier, leur roi, avait accueilli Hunald et les fils de Carloman, il voulait forcer le pape Adrien I^{er} à les sacrer rois; Charlemagne avait répudié sa fille Désirée; en 772, le mont Cenis fut franchi par les Francs; les Lombards ne se défendirent que derrière les murailles de Pavie et de Vérone; Didier, prisonnier, alla finir ses jours dans un monastère de Gaule, 774. Charles reçut à Rome, du pape Adrien, le titre de patrice, confirma, en l'augmentant, la donation de Pépin, et prit la couronne de fer. Une insurrection, dirigée par Adalgise, fils de Didier, par Arégise, duc de Bénévent et Rodgaudes, duc de Frioul, mit fin au royaume des Lombards, 776. Désormais Charles fut roi d'Italie, et, plus tard, il donna ce titre à son fils Pépin; les Lombards de Bénévent, seuls, restèrent indépendants en payant tribut; 2° contre les Saxons : la guerre dura de 772 à 804; les Saxons, belliqueux, rivaux des Francs, ennemis du christianisme, protégés par leurs forêts et leur marécages, conduits par des chefs énergiques, comme Witikind, ne furent domptés qu'après 55 expéditions; il fallut employer contre eux la force des armes (victoires de Sigebourg, d'Ehresbourg, de Buckholz, de Verden, de Dethmold, etc.), la terreur des massacres, la transplantation des populations; il fallut percer les forêts, ouvrir des routes à travers les marécages, élever des forteresses, établir contre eux des lois sanglantes; Charlemagne eut aussi recours à des moyens plus humains; les missionnaires accompagnaient ses soldats; Minden, Brême, Verden, Halberstadt, Hildesheim, Munster, Osnabrück, Paderborn, etc., furent à la fois des évêchés, foyers de civilisation, et des forteresses, origine des premières villes de l'Allemagne du Nord. A la diète de Saltz, 804, la Saxe était pacifiée et prenait rang parmi les pays de l'Europe chrétienne; 3° contre les Thuringiens et les Bavares: ces peuples, moins sauvages, au centre et au sud de la Germanie, perdirent également leur indépendance; les derniers, surtout, après la révolte menaçante et la condamnation de leur duc, Tassillon, 787; 4° les Bretons de la presqu'île armoricaine, après deux expéditions, 788-796, reconnurent l'ascendant de Charlemagne; 5° avec les forces de son vaste empire, il combattit sans relâche les Arabes d'Espagne depuis 778; la défaite de son arrière-garde, à Roncevaux, était l'œuvre des Basques et des Gascons. Secondé par les chrétiens des provinces du nord et des Asturies, il parvint à délivrer le pays jusqu'à l'Ebre, et fonda les marches de Gothie ou de Barcelone et de Navarre. Ses flottes repoussèrent les Musulmans des îles Baléares, de la Corse et de la Sardaigne; 6° il rejeta au-delà de l'Eyder les peuples danois ou Northmans, vainquit et soumit au tribut les Slaves au-delà de l'Elbe, Obotrites, Wiltzes, Sorabes, etc.; et, après plusieurs campagnes difficiles, 788-796, détruisit la puissance des Awares, et s'empara des richesses du chagan, dans son *ring* des bords de la Theiss; 7° enfin les Grecs furent forcés de lui abandonner les côtes de la Dalmatie et le pays au nord jusqu'au Danube. En 800, quand le pape Léon III rétablit en sa faveur le titre d'empereur d'Occident, ses Etats comprenaient presque tous les pays qu'on appelait *chrétienté*. Les princes de Constantinople, Irène, Nicéphore, le khalife de Bagdad, Haroun, les Edrissites d'Afrique, les rois des Asturies et de l'Heptarchie anglo-saxonne, recherchaient son alliance. En même temps, ses lois ou *capitulaires* rétablissaient l'ordre dans le gouvernement, la civilisation dans la société; elles réglaient les devoirs des hommes libres, des bénéficiers, des officiers royaux, tous surveillés par les *missi dominici*; le service militaire, la justice, les impôts, les travaux publics étaient réorganisés; les grandes assemblées du Champ de Mai étaient un vaste moyen de gouvernement; l'autorité royale étendait à tout et partout son active surveillance. Le clergé, réformé et favorisé par le souverain, l'aidait à gouverner et à civiliser ses peuples encore bien grossiers; les évêques étaient soumis aux *missi dominici*; la puissance de l'Empereur s'étendait sur Rome et sur le domaine de Saint-Pierre; mais partout s'élevaient des écoles à côté des évêchés, donnés aux plus dignes; les conciles se réunissaient sous les auspices de Charle-

magne, qui intervint même dans plusieurs questions de discipline, de croyances, d'hérésies; les monastères étaient réformés par saint Benoît d'Aniane. L'Empereur avait compris la nécessité de l'instruction; lui-même donna l'exemple de l'étude et attira près de lui des hommes distingués, Alcuin, Clément, Théodulfe, Leidrade, Paulin, Pierre de Pise, Paul Warnefried; lui-même, ses enfants, ses principaux officiers suivaient l'enseignement de l'*Ecole Palatine*; il faisait recueillir les vieux chants tudesques de la Germanie et travaillait à une édition des livres saints; il encourageait la multiplication des manuscrits, et les grandes écoles de Ferrières, Fulde, Corbie, Aniane, Saint-Wandrille, etc., devaient rester célèbres après lui; il introduisit le *chant grégorien* dans les églises de la Gaule, et faisait d'Aix-la-Chapelle l'ornement de son empire. Son œuvre ne dura pas avec la forme qu'il avait voulu lui donner; ses Etats furent partagés bientôt après lui, mais les royaumes de France, d'Italie, d'Allemagne, etc., furent des royaumes chrétiens qui conservèrent l'empreinte de son génie et de ses actes; le morcellement féodal remplaça bientôt l'unité impériale, mais l'invasion avait été pour toujours arrêtée, et la civilisation chrétienne, malgré bien des obstacles, put continuer à se développer. Son souvenir resta toujours grand et respecté au moyen âge; on lui attribua plus tard beaucoup d'institutions dont il n'était cependant pas l'auteur (université, pairies, états-généraux, etc.); il fut, avec ses glorieux paladins, le héros d'une foule de poèmes chevaleresques (cycle carolingien) qui défrayèrent l'imagination des peuples de l'Europe. C'est avec raison que les Français, les Allemands, les Italiens, etc., le placent au commencement de leur histoire nationale; canonisé par l'antipape Pascal III, en 1165, il est devenu le patron des écoles, et sa fête est célébrée le 28 janvier. — Marié plusieurs fois, à Himiltrude, Désirée, Hildegarde, Heringarde, Fastrade, etc., il eut beaucoup d'enfants; Pepin et Charles, morts avant lui; Louis, qui lui succéda; Emma, épouse d'Eginhard, Berthe, mariée à Angilbert et mère de Nithard, etc. — Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont analysé tous les ouvrages qu'on lui a attribués, Capitulaires, Lettres, Poèmes, Livres Carolins, etc. Eginhard a écrit sa vie; le Moine de Saint-Gall a raconté les légendes qui, déjà, se formaient sur lui à la fin du ix^e s. Les historiens modernes de Charlemagne sont nombreux, sans qu'aucun mérite d'être cité particulièrement.

Charles II, le Chauve, roi de France et empereur, fils de Louis le Débonnaire et de Judith de Bavière, né à Francfort-sur-le-Mein, le 13 juin 823, mort le 6 octobre 877, reçut à Worms, en 829, le titre de roi d'Allemagne, et plus tard celui de roi d'Aquitaine. Il fut l'occasion des troubles qui désolèrent la vie de son père. A la mort de celui-ci, 840, il s'unit à son frère, Louis le Germanique, contre Lothaire, leur aîné, et contre Pepin II d'Aquitaine, leur neveu. Vainqueurs à Fontanet, près d'Auxerre, 25 juin 841, ils resserrèrent leur alliance par les fameux serments de Strasbourg; le traité de Verdun, 843, régla le partage définitif de l'empire carolingien. Charles eut le royaume de France, limité à l'est par l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône et comprenant les Marches d'Espagne jusqu'à l'Ebre. Charles, prince instruit et intelligent, mais d'une ambition mal réglée, ne sut pas défendre le royaume ravagé par les bandes des Northmans, la royauté attaquée par la féodalité naissante. Il soutint une guerre, longtemps malheureuse, contre Pepin d'Aquitaine, 844-851; pendant ce temps, Aznar et Garcias Ximénès se rendirent indépendants au delà des Pyrénées; Nominoé et plus tard Erispoé, en Bretagne. En 863, à la mort de son neveu Charles de Provence, il voulut s'emparer de ses Etats et fut repoussé; en 869, à la mort de Lothaire II, un autre de ses neveux, il occupa son royaume, la Lotharingie, mais il fut contraint de le partager, au traité de Mersen, 870, avec Louis le Germanique, et ne garda que la partie occidentale, Vienne, Lyon, Besançon, Toul, Verdun, Cambrai. En 875, il voulait profiter de la mort de son troisième neveu, Louis, roi d'Italie; il passa les Alpes, se fit couronner empereur, 876, par Jean VIII, revint défendre son royaume contre Louis le Germanique, qui mourut au milieu de ses succès, et se fit battre à Andernach par les fils de ce prince, qu'il essayait encore de dépouiller. En 877, il revint en Italie pour lutter contre les Sarrasins et les prétentions menaçantes de son neveu, Carloman de Bavière; il mourut au pied du mont Cenis, peut-être empoisonné par son médecin, le juif

Sédécias. Pendant ces tristes guerres de mauvaise ambition, il laissa les Northmans ravager la France et surtout les bassins de la Seine et de la Loire; plus d'une fois il donna de l'argent (le danegeld) aux chefs de leurs bandes, sans pouvoir les éloigner. Le royaume se désorganisait; le roi n'était plus obéi; malgré les édits de Pistes, 864, de Mersen, etc., les châteaux s'élevaient de toutes parts. Enfin le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, 877, confirma toutes les usurpations des seigneurs; pour obtenir leur aide, Charles reconnut l'hérédité des bénéfices et des offices; les fiefs étaient constitués; la féodalité triomphait. Pendant ce règne, l'archevêque de Reims, Hincmar, avait été plus puissant que le roi de France; mais, malgré son activité, il n'avait pu défendre ni le royaume, ni la royauté. Charles avait eu deux femmes, Hermentrude et Richilde; son fils, Louis le Bègue, lui succéda; sa fille, veuve d'un roi d'Angleterre, fut enlevée par Baudouin, comte de Flandre.

Charles le Gros. V. CHARLES III, empereur.

Charles III, le Simple, fils posthume de Louis II, né le 17 septembre 879, mort le 7 octobre 929. Exclu du trône, à cause de sa jeunesse, par ses frères Louis III et Carloman, puis par les grands qui choisirent Charles le Gros en 884 et Eudes en 887, il trouva des partisans, se fit sacrer à Reims en 893, fut soutenu par Arnoul de Germanie et par son fils, Zwentibold de Lorraine, reçut d'Eudes une partie de la France septentrionale, de la Seine à la Meuse, et lui succéda en 898. Il acquit la Lorraine en 911, mais sans pouvoir la conserver; battu par Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne, il y renonça par le traité de Bonn, en 921. Incapable de repousser les dévastations des Normands de la Seine, il signa avec leur chef Rollon le traité de Saint-Clair-sur-Epte, 912; il lui céda, à titre de fief, le pays qui s'appela duché de Normandie, avec la suzeraineté de la Bretagne, et lui donna sa sœur Gisèle en mariage; Rollon devait se faire baptiser. Ce traité mit fin aux incursions des Normands; les grands le reprochèrent au roi; ils se plainquirent aussi de la tyrannie de son favori Haganon. Ils donnèrent le titre de roi au duc de France, Robert, frère d'Eudes; à la bataille de Soissons, 923, Charles tua son rival, mais fut vaincu. Les seigneurs proclamèrent alors Raoul, duc de Bourgogne; Charles chercha vainement à se retirer en Normandie, il implora l'appui de Henri l'Oiseleur; mais trahi par Herbert, comte de Vermandois, il fut enfermé au château de Péronne, devint le jouet de ce perfide vassal et mourut prisonnier en 929. Sa femme, Ogive, s'était retirée auprès de son frère, Athelstan, roi d'Angleterre, avec son fils, Louis IV d'Outre-mer.

Charles IV, le Bel, 5^e fils de Philippe IV et de Jeanne de Navarre, né en 1294, mort en 1328, d'abord comte de la Marche, succéda, en vertu de la loi salique, à son frère, Philippe V, en 1322, comme roi de France et de Navarre. Il chassa les marchands lombards, altéra les monnaies, dépouilla de ses biens Girard La Guelle, ministre des finances de son prédécesseur; mais adoucit le sort des lépreux et des juifs. Sévère envers les mauvais juges, il fit pendre le baron Jourdain de l'Isle. Il combattit Edouard II en Aquitaine, soutint sa sœur Isabelle, qui détrôna son mari, le roi d'Angleterre; força Jean XXII à excommunier l'empereur Louis de Bavière, et espéra vainement, à l'entrevue de Bar, se faire nommer empereur par les Allemands. Sa première femme, Blanche de Bourgogne, avait été répudiée à cause de ses désordres et emprisonnée au Château-Gaillard; il épousa, en 1322, Marie de Luxembourg, fille de Henri VII, et en 1325, Jeanne d'Evreux. Après la mort de Charles IV, elle mit au monde une fille; la loi salique fut une troisième fois appliquée en faveur de Philippe VI de Valois. La branche des Capétiens directs était éteinte avec Charles IV.

Charles V, le Sage, c'est-à-dire le Savant, fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né à Vincennes, le 21 janvier 1337, mourut le 16 septembre 1380. Duc de Normandie, il recevait à sa table le roi de Navarre, Charles, son beau-frère, lorsque Jean, son père, arrêta le prince et fit périr, comme rebelles, ses compagnons. Il fut l'un des premiers à fuir à la bataille de Poitiers, 1356, prit le titre de lieutenant général pendant la captivité de son père; et faible, peu estimé, se trouva bientôt en lutte avec les États-généraux de la langue d'Oïl, réunis à Paris en 1356 et 1357; dirigés par Etienne Marcel et par l'évêque de Laon, les députés voulurent réformer les abus, punir les conseillers du roi et s'emparer du gouvernement. Charles vit deux de ses ministres,

les maréchaux de Champagne et de Normandie, égorgés sous ses yeux par les bandes du prévôt, et son ennemi, Charles le Mauvais, délivré de prison, vint encore ajouter aux embarras de la situation, pendant que l'insurrection de la *Jacquerie* désolait les provinces du nord. Forcé de quitter Paris, soutenu par les nobles et par les États, réunis à Compiègne, et que les excès de Marcel avaient ramenés au régent, il parvint à triompher de ses ennemis. Après la mort du prévôt, 1358 (voy Marcel), Charles rentra dans la capitale; il traita à Pontoise avec le roi de Navarre, fit rejeter par les États-généraux le honteux traité de Londres, signé par son père; et, par sa prudente tactique, fit échouer l'expédition d'Edouard III en France. Le traité de Brétigny, 1360, ramena le roi Jean en France. Charles avait repris la régence, quand la mort de son père en Angleterre l'appela au trône, 1364.— Instruit par l'expérience et la réflexion, Charles V, d'un tempérament maladif, mais d'un esprit prudent et éclairé, gouverna le royaume de son hôtel de Saint-Paul, entouré de sages conseillers, Bureau de la Rivière, Jean de Noviant, Guillaume de Dormans, Nicolas Oresme, etc., et secondé par de braves guerriers, comme Du Guesclin et Clisson. Son règne fut un règne réparateur. En 1364, la victoire de Cocherel, gagnée par Du Guesclin sur les bandes navarraises, força Charles le Mauvais à traiter; en 1365, malgré la défaite de Charles de Blois à Auray, le traité de Guérande ramena Jean de Montfort à la cause française. De 1366 à 1369, Charles V éloigne les *grandes compagnies* vers l'Allemagne, vers l'Italie et surtout vers la Castille, où, sous Du Guesclin, elles combattent Pierre le Cruel et les aventuriers du prince de Galles. En 1369, le traité de Brétigny est rompu; la guerre recommence contre le prince Noir mourant et contre le vieil Edouard III; on évite les grandes batailles; on consume dans une foule de petits engagements des armées entières, comme celles du duc de Lancastre et de Robert Knolles; Edouard III, signant la trêve de Bruges, n'avait plus en France que Calais, Bordeaux, Bayonne, 1377. Malheureusement les troubles de Bretagne, de Languedoc et de Flandre terminent ce règne si bien rempli. Charles V avait rendu de sages ordonnances pour organiser les finances (chambre du trésor, commissaires généraux, élus nommés par le roi, impôt foncier ou fouage, etc.), pour établir une armée permanente, accroître les prérogatives de la justice royale (privileges du Parlement, supériorité de la juridiction laïque, appel comme d'abus, etc.); un édit de 1374 fixa la majorité des rois à 14 ans; la marine marchande fut protégée, des comptoirs furent fondés sur la côte d'Afrique; l'Université de Paris reçut de nouveaux privileges; la Bibliothèque royale fut créée; la Bastille construite; les châteaux de Melun et de Beauté furent élevés. Protecteur des lettres, il fit écrire de bons ouvrages, comme le *Somme du Vergier*, et traduire en français la Bible, la Cité de Dieu, des traités d'Aristote, etc. Marié à Jeanne de Bourgogne, il laissa deux fils, Charles VI et Louis, duc d'Orléans. Avant de mourir, il avait ordonné de porter à Saint-Denis les restes de son brave connétable Du Guesclin.

Charles VI, dit le Bien-Aimé ou l'Insensé, fils de Charles V et de Jeanne de Bourgogne, né à Paris, le 5 déc. 1368, mourut le 21 oct. 1422. Le premier, il porta le titre de Dauphin; sa minorité et les premières années de son règne, qui commence en 1380, furent troublées par l'avidité et l'ambition de ses oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon. L'établissement de nouveaux impôts excita des soulèvements dans plusieurs villes; à Paris la révolte des *Mailletins*, dans le Languedoc celle des *Tuchins*. La bourgeoisie semblait s'entendre avec les *chaperons blancs* de Flandre pour détruire toute gentilhommerie. Charles VI, entraîné par son oncle, Philippe de Bourgogne, au secours du comte de Flandre, fut vainqueur de Philippe Arteveldt à Roosebeke, 27 nov. 1382. La Flandre fut accablée; les villes de France et surtout Paris furent maltraitées au retour. En 1385, le roi épousa à Amiens Isabeau de Bavière; au milieu de fêtes extravagantes et ruineuses, on prépara deux grandes expéditions navales contre l'Angleterre; les lenteurs calculées du duc de Berry, l'arrestation du connétable Clisson par le duc de Bretagne, rendirent inutiles ces immenses préparatifs. Après une triste expédition contre le petit duc de Gueldre, Charles VI remercia ses oncles et confia le gouvernement aux anciens ministres de son père, que les grands appelèrent par dérision les *Marmousets*, 1389. La raison du roi, affaiblie par les excès du pouvoir absolu et des plaisirs déréglés, fut encore altérée par la tentative

d'assassinat dont Clisson fut la victime. Charles, à la tête d'une armée, poursuivait le meurtrier, Pierre de Craon, vers la Bretagne, lorsque l'apparition, peut-être préméditée, d'un homme de mauvaise mine, dans la forêt du Mans, acheva de le rendre fou, 1392. Les oncles reprirent le pouvoir; Charles désormais ne gouverna plus véritablement; on employa tous les moyens pour le guérir, mais sa folie devint sans remède, surtout lorsqu'il eut manqué de périr brûlé dans un bal masqué où on l'avait déguisé en satyre. Parfois, quand la raison lui revenait, il essayait de rendre de sages ordonnances; pour le distraire, on le menait aux Mystères, que représentaient les confrères de la Passion, ou on l'amusait avec des cartes à jouer. La duchesse d'Orléans, Valentine Visconti, puis une jeune fille, Odette de Champdivers, essayèrent d'adoucir ses souffrances. Mais, lâchement délaissé par sa femme, l'indigne Isabeau de Bavière, il tomba peu à peu dans une sorte d'abrutissement et d'idiotisme. Cependant on ne nomma pas de régence; il n'y eut plus de gouvernement, et la France fut livrée à l'anarchie. Louis d'Orléans disputa le gouvernement à Philippe de Bourgogne, puis à Jean sans Peur; l'assassinat du duc d'Orléans fut le signal de la terrible guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons, 1407. La guerre étrangère vint se joindre à la guerre civile; Henri V, victorieux à Azincourt, 1415, s'empara de la Normandie, pendant que les deux partis redoublaient leurs fureurs. L'assassinat de Jean sans Peur au pont de Montereau par les gens du Dauphin, 1419, amena l'union des Bourguignons et des Anglais. Au traité de Troyes, Charles VI, dont Isabeau de Bavière guidait la main, déshérita son fils, le prétendu Dauphin, donna sa fille Catherine à Henri V, puis la régence du royaume, et le nomma son héritier après sa mort. Mais Charles VI devait survivre deux mois à son gendre; quand le roi mourut, un seul prince, l'anglais Bedford, suivit son convoi à Saint-Denis. Jamais la France n'avait plus souffert, et cependant le peuple donna des larmes et des regrets à ce pauvre prince, cause innocente de ses souffrances et de la ruine du royaume.

Charles VII, dit le *Victorieux* ou le *Bien Servi*, né à Paris, le 22 fév. 1403, mort le 22 juillet 1461, à Mehun-sur-Yèvre, 5^e fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, comte de Ponthieu, marié à Marie d'Anjou. Il devint Dauphin en 1416, à la mort de Jean, 4^e fils de Charles VI. Il fut alors créé duc de Touraine, lieutenant général du royaume, duc de Berry, et fut l'instrument des Armagnacs; sauvé par Tanneguy Du Châtel, lors du massacre de Paris, 1418, il autorisa, au moins de sa présence, le crime de Montereau, 1419, et fut déshérité par le traité de Troyes, 1420. Il s'était alors retiré avec les Armagnacs au sud de la Loire, fut reconnu roi de France par quelques fidèles partisans, en 1422, mais ne fut longtemps pour la plupart que le roi de Bourges. Futile, insouciant, gouverné par d'indignes favoris, Camus de Beaulieu, Giac, Louvet, il allait de château en château, épuisant ses dernières ressources dans de faciles plaisirs, souvent pauvre et dénué de tout, mais sans énergie, au moment où ses partisans étaient battus à Cravant-sur-Yonne (1423), à Verneuil (1424), par les Bourguignons et les Anglais du régent Bedford. Les querelles du duc Philippe avec le duc de Gloucester et même avec le régent de France, la résistance des braves capitaines, la Hire, Xaintrailles, Barbazan, Dunois, l'active politique de la belle-mère du roi, Yolande d'Anjou, l'énergie de Richemont, nommé connétable, retardèrent les progrès des Anglais. En 1428, ceux-ci vinrent assiéger Orléans, pour aller de là chasser Charles VII des provinces méridionales; nobles et bourgeois rivalisaient d'ardeur, mais la *journée des Harengs* semblait enlever tout espoir (fév. 1429), lorsque le sentiment national, développé par les misères de la France, excité par de nombreuses prédications patriotiques, eut son plus pur, son plus noble représentant dans Jeanne d'Arc. Accueillie avec défiance à Chinon par le roi et par ses conseillers politiques, avec enthousiasme par le peuple et par les soldats, elle délivra Orléans (8 mai 1429), battit les Anglais à Patay, et, conduisant Charles au sacre de Reims (17 juillet), le fit reconnaître roi légitime par les populations françaises. Charles VII, mal conseillé, ne seconda pas l'héroïne; il l'abandonna au siège de Paris, à Compiègne, où elle fut prise (1430), à Rouen, où elle fut indignement condamnée (1431). Il n'avait rien fait pour la sauver; il profita de l'impulsion que, vivante, elle avait donnée, de l'indignation que, morte, elle avait inspirée à tous les bons français. Délivré par Richemont de l'indigne favori la Trémouille, il parut cependant un

autre homme et se montra prudent, persévérant, même courageux. Sa belle-mère Yolande, sa belle-sœur Isabeau de Lorraine, sa maîtresse Agnès Sorel, exercèrent sur lui une heureuse influence. La mort du duc de Bedford hâta la réconciliation du roi et de Philippe de Bourgogne, au traité d'Arras (22 sept. 1435); Richemont reprit Paris en 1436; les villes de l'Île-de-France furent emportées ou ouvrirent leurs portes, et le faible Henri VI fut contraint de signer la trêve de Tours (1444). Pendant la trêve, Charles VII triompha de la révolte des seigneurs ou *Pruguerie*, conduisit les turbulents aventuriers des compagnies en Lorraine ou contre les Suisses, qui furent vaincus à Saint-Jacques (1444), et commença la réorganisation du royaume. Secondé par l'argent de Jacques Cœur, par l'artillerie de Jean Bureau, par le courage de ses capitaines, il recommença la guerre contre les Anglais (1449), les chassa de Normandie après la victoire de Formigny (1450), de la Guyenne après celle de Castillon (1453). La guerre de Cent-Ans se terminait glorieusement; les Anglais ne possédaient plus que Calais; l'unité nationale était solidement fondée, sous les auspices de la royauté. Charles VII, *bien servi* par Richemont, Dunois, Chabannes, Brézé, Jacques Cœur, les frères Bureau, Chevalier, etc., avait organisé la première armée permanente (compagnies d'ordonnance, milices des francs-archers, artillerie; les Etats d'Orléans avaient établi la taille perpétuelle (1439); le parlement de Paris avait reçu de nouvelles attributions; les parlements de Toulouse et de Grenoble avaient été créés; la cour des aides séparée de la cour des comptes; la rédaction des coutumes décrétée. L'Université avait été sagement réformée, et la *Pragmaticue-sanction* de Bourges (1438), en rétablissant l'ordre dans l'Eglise, avait réglé les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et de nouveau proclamé les *libertés gallicanes*. Mais, si la mémoire de Jeanne d'Arc avait été solennellement réhabilitée, le procès inique et la condamnation de Jacques Cœur prouvaient l'ingratitude persistante du roi. Les dernières années du règne furent troublées par les intrigues du dauphin Louis, réfugié d'abord en Dauphiné, puis auprès du duc de Bourgogne, de plus en plus puissant et redoutable. On dit que Charles, craignant d'être empoisonné par son fils, hâta sa propre mort, en refusant de prendre de la nourriture. Il avait eu de Marie d'Anjou quatre fils et huit filles; deux princes moururent en bas âge. Louis XI et Charles de Berry lui survécurent. Il laissa d'Agnès Sorel trois filles qui furent légitimées et mariées à Jacques de Brézé, à Olivier de Cœtive et au comte de Sancerre.

Charles VIII, dit l'*Affable*, fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie, né à Amboise, le 30 juin 1470, mort dans la même ville, le 7 avril 1498, faible de complexion et d'intelligence, mal élevé par son père, qui se défiait de son héritier, devint roi en 1483. Sa sœur, Anne de Beaujeu, dirigea sagement les affaires pendant sa jeunesse, sauva la royauté de la réaction féodale, déjoua les prétentions des états généraux de Tours, 1484, et triompha des révoltes de la *guerre folle*, du duc d'Orléans. Son général, la Trémouille, fut vainqueur des rebelles à Saint-Aubin-du-Cormier, 1488; le duc d'Orléans, prisonnier, expia ses fautes dans une étroite captivité, et François II de Bretagne s'humilia au traité de Sablé. En 1491, Charles, qui commençait à régner par lui-même, pour empêcher le mariage de la duchesse de Bretagne avec Maximilien d'Autriche, pénétra dans la province avec une armée. Anne de Bretagne, assiégée dans Rennes, fut forcée de céder, et son mariage avec Charles VIII, au château de Langeais, amena l'union du duché au royaume et compléta l'unité de la France. Elevé dans la lecture des romans de chevalerie, entouré d'une noblesse qui rêvait les aventures, Charles se débarrassa sans réflexion d'ennemis peu redoutables, en rendant à Maximilien, par le traité de Senlis, l'Artois et la Franche-Comté, à Ferdinand d'Aragon, par le traité de Narbonne, le Roussillon et la Cerdagne, en promettant à Henri VII d'Angleterre, par le traité d'Étaples, 745,000 écus d'or en quinze ans, 1492-93. Charles voulut alors faire valoir les prétentions sur le royaume de Naples qu'il tenait de la maison d'Anjou; il était appelé par Ludovic Sforza, par les républicains de Florence, par les ennemis d'Alexandre VI. Il rêvait une croisade lointaine à Constantinople, en Orient, à Jérusalem. A la tête d'une brillante armée, il passa les Alpes, au mont Genève, en 1494, traversa le Piémont et le Milanais. L'expédition, mal conduite, réussit, tant l'Italie était faible et divisée, tant la France paraissait puissante. A son ap-

proche, Pise chassa les Florentins, Florence Pierre de Médicis. Les Français entrèrent en triomphe à Rome, où le pape, réfugié au château Saint-Ange, trompa le roi par un traité mensonger. Naples fut abandonné sans combat par Ferdinand II. Mais la conduite imprudente du roi et de ses compagnons irrita les Napolitains; Ludovic, Alexandre VI, Venise, Maximilien d'Autriche, Ferdinand d'Aragon formèrent la ligue de Venise contre Charles VIII. Il laissa quelques milliers d'hommes avec Gilbert de Montpensier pour défendre Naples, traversa toute l'Italie, mit en déroute à Fornoue, en 1495, 40,000 Italiens avec 11,000 Français, et rentra dans le royaume après avoir délivré le duc d'Orléans, assiégé dans Novare. Le royaume de Naples fut perdu, mais la France, en déployant ses forces, avait inspiré des craintes à ses voisins; puis ses rois et sa noblesse étaient pour longtemps lancés dans les aventures des guerres d'Italie. Charles VIII songeait à une autre expédition, quand il mourut subitement à Amboise. Ses trois fils étaient morts avant lui. Sous son règne, on avait commencé la rédaction des Coutumes.

Charles IX, 2^e fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Saint-Germain le 27 juin 1550, mort le 30 mai 1574, d'abord duc d'Orléans, succéda à son frère, François II, le 5 déc. 1560. Sa mère s'empara de la régence, et, par intérêt égoïste, tenta d'abord la conciliation des deux partis, catholique et calviniste, que le chancelier L'Hospital voulait réunir par esprit de tolérance et par patriotisme. De là, les États d'Orléans, de Saint-Germain et de Pontoise, le colloque de Poissy, les édits de juillet 1561 et de janvier 1562. Mais l'ambition et la haine l'emportèrent; Guise, Montmorency et Saint-André formèrent le triumvirat catholique; le massacre de Vassy, 1^{er} mars 1562, fut l'occasion des guerres civiles; la prise de Rouen, la bataille de Dreux, l'assassinat de François de Guise au siège d'Orléans, signalèrent la première guerre terminée par la paix d'Amboise, 1563. Charles IX, déclaré majeur au parlement de Rouen, laissa le pouvoir à sa mère; d'un naturel emporté et brutal, de bonne heure corrompu par Catherine, intelligent, mais dissimulé et cruel, il acheva de se perdre dans l'abus des plaisirs. Après son voyage à travers les provinces, après l'entrevue de Bayonne avec le duc d'Albe, il était plein de haine à l'égard des calvinistes rebelles. Le prince de Condé essaya vainement de l'enlever au château de Monceaux en Brie; Charles revint avec peine vers Paris en repoussant les attaques insolentes des calvinistes; dans la deuxième guerre civile, Montmorency fut vainqueur, mais périt à la bataille de Saint-Denis; la paix menteuse de Longjumeau ne fut pas même une trêve, 1567-1568. Le chancelier fut disgracié; on essaya d'enlever Condé et Coligny; la troisième guerre civile commença; les protestants furent défaits à Jarnac, où Condé fut assassiné, 1568, mais vainqueurs à la Roche-Abeille; vaincus à Montcontour, 1569, ils se relevèrent au combat d'Arnay-le-Duc, et leur résistance opiniâtre amena la paix de Saint-Germain, qui leur était trop favorable, mais qui n'était pas un piège, 1570. Charles IX était jaloux de son frère, le duc d'Anjou, impatient du joug de Catherine, se défiant déjà des Guises; il imposa le traité. Espérant prévenir la guerre civile en jetant les protestants dans la guerre contre Philippe II, aux Pays-Bas, il se rapprocha de Coligny, prépara une expédition malgré sa mère et ses conseillers habituels, maria sa sœur à Henri de Navarre, et sembla se lancer avec passion dans la politique anti-espagnole. Catherine, craignant surtout pour elle-même, voulut se débarrasser de Coligny par un assassinat; le coup manqué de Maurevel lui faisant redouter une explosion terrible des calvinistes, elle effraya son fils du fantôme menaçant de la rébellion, et lui arracha l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572). Charles IX en assumait la responsabilité; sa mémoire en est restée souillée. Les calvinistes, soutenus par le nouveau parti des *politiques*, eurent assez de forces pour une quatrième guerre civile, signalée par le siège et la paix de la Rochelle, 1573. Henri, duc d'Anjou, frère du roi, étant parti pour la Pologne, un complot se forma pour préparer la royauté du duc d'Alençon, chef des politiques; il fut découvert et puni. Au moment où une cinquième guerre civile commençait, Charles IX, l'imagination égarée par les remords, mourut d'une terrible maladie. Elisabeth d'Autriche, sa femme, n'eut pas d'enfant; il avait eu, de Marie Touchet, un bâtard, le comte d'Auvergne. Charles IX écrivit des vers qui sont dignes des meilleurs de Ronsard; il a composé la *Chasse royale* en 29 livres, savant ouvrage

de vénérie, imprimé en 1625; il a fait réimprimer les Psaumes de Marot, protégé et aimé les arts. Par un édit de 1564, il a fixé au 1^{er} janvier le commencement de l'année; l'ordonnance de Moulins, 1566, œuvre de L'Hospital, apporta de grandes améliorations dans l'administration de la justice; les tribunaux de commerce datent de ce règne.

Charles X ou **Charles de Bourbon-Vendôme**, né en 1517, mort le 15 mai 1590, cinquième fils de Charles de Bourbon et de Françoise d'Alençon, archevêque de Rouen et cardinal, fut opposé par les ligueurs à son neveu Henri IV, en 1589. Mais il était alors son prisonnier à Fontenay-le-Comte; il reconnut, dit-on, Henri pour son souverain et mourut à Tours, où on le transféra, sans avoir attaché son nom à aucun acte. On a de lui des monnaies très-recherchées et des médailles frappées par les ligueurs.

Charles X, quatrième fils du Dauphin, fils de Louis XV et de Marie-Josèphe de Saxe, né à Versailles le 9 oct. 1757, mort à Goritz, le 6 nov. 1836, reçut les prénoms de Charles-Philippe et le titre de comte d'Artois. Mollement élevé par le duc de la Vauguyon, d'un extérieur gracieux, d'un esprit vif et facile, ardent aux plaisirs, malgré son mariage avec Marie-Thérèse de Savoie, 1773, il assista au siège de Gibraltar, en 1782, se rapprocha de la petite cour de Marie-Antoinette, et, lorsque vint la Révolution, se déclara, avec une franchise imprudente, contre le parti des innovations, dans les deux assemblées des Notables. Il était déjà très-impopulaire; aussi fut-il l'un des premiers à émigrer avec ses deux fils et les princes de la maison de Condé, juillet 1789. Il chercha dès lors des ennemis à la Révolution, à Turin, à Venise, à Mantoue, aux conférences de Pilnitz, refusa de rentrer en France, 1792, malgré les sommations de l'Assemblée législative, et apprit à Hamm, en Westphalie, la catastrophe du 21 janvier; elle le rapprocha complètement de son frère, Louis XVIII, qui le nomma lieutenant général du royaume. Il alla en Russie, 1793, demander l'appui de Catherine II, qui lui remit solennellement une épée magnifique dont il n'eut pas l'occasion de se servir. En 1795, il s'embarqua à Jersey avec une grande expédition d'émigrés et d'Anglais; mais il s'arrêta à l'île Dieu, ne pouvant ou n'osant pas rejoindre les Vendéens de Charette et de Stofflet, qui avaient repris les armes. Il revint alors habiter Holy-Rood, en Écosse, puis Londres et Hartwell, où la famille royale se trouva réunie. En 1814, lorsque les alliés eurent repoussé toute transaction avec Napoléon vaincu, le comte d'Artois rentra en France par Nancy et la Franche-Comté; et, reçu à Paris par le gouvernement provisoire, il signa, trop rapidement peut-être, le traité du 25 avril, qui nous enlevait tant de places fortes et ruinait notre marine. Il ne fut pas étranger aux fautes ou aux erreurs de la Restauration; au retour de l'île d'Elbe, il fut envoyé à Lyon pour combattre Napoléon; mais abandonné, il fut contraint de revenir précipitamment vers Paris et rejoignit Louis XVIII à Gand. Après Waterloo, *Monsieur*, comme on l'appelait, fut le chef avoué de la faction ultra-royaliste, souvent en contradiction et même en opposition avec les conseillers plus prudents de son frère. Après l'assassinat du duc de Berry, la chute du ministère Decazes et la naissance du duc de Bordeaux, le comte d'Artois et les hommes de son parti gouvernèrent véritablement pendant les dernières années de Louis XVIII. — En 1824, le chef des ultra-royalistes monta sur le trône. Charles X fut bien accueilli à son avènement; il fut sacré à Reims, le 29 mai 1825; mais bientôt il y eut une opposition de plus en plus prononcée entre l'opinion libérale et les actes du ministère Villèle, loi du sacrilège, milliard d'indemnité pour les émigrés, licenciement de la garde nationale de Paris, lois contre la presse, etc. Le ministère Martignac, 1828-1829, parut tendre à la réconciliation et se rapprocha du parti libéral; mais la Chambre des députés continua à se montrer hostile au gouvernement; le ministère n'avait pas les sympathies du roi, il fut remplacé par le ministère Polignac. La Chambre, par la fameuse adresse des 221, refusa son concours aux nouveaux ministres; elle fut prorogée; Charles X, dans l'intérêt de l'autorité royale, crut pouvoir et devoir modifier la Charte; les ordonnances du 25 juillet provoquèrent à Paris un combat de trois jours, qui se termina par la chute de la branche aînée des Bourbons. Charles X céda trop tard; retiré à Rambouillet, il abdiqua, le 2 août, en faveur de son petit-fils; cette abdication ne fut pas reconnue, et Charles X, accompagné de sa famille, se dirigea lentement vers Cherbourg, et s'y

embarqua, le 16 août, pour un dernier exil. Au dehors, ce règne n'avait pas été sans gloire militaire; la marine française avait pris une part importante à la victoire de Navarin (20 oct. 1827), et l'expédition de Morée avait hâté l'affranchissement de la Grèce; quelques semaines avant la révolution de 1830, l'amiral Duperré et le comte de Bourmont avaient conduit une belle armée française contre Alger; la ville du dey avait été prise et notre drapeau flottait sur la terre africaine, désormais délivrée des pirates. — En Angleterre, Charles X, accueilli comme simple particulier, prit le titre de comte de Ponthieu; il s'établit à Holy-Rood, plus tard vint habiter à Prague le château du Hradshin, et, à peine arrivé à Goritz, qu'il avait choisi pour sa dernière résidence, il mourut du choléra. Il avait eu deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry

2° Empereurs.

Charles I^{er}. V. CHARLEMAGNE.

Charles II. V. CHARLES LE CHAUVÉ.

Charles III, dit *le Gros*. 5^e fils de Louis le Germanique, né vers 832, mort le 12 janvier 888, fut en 876 roi d'Alémanie; puis, après la mort de ses frères Carloman, roi de Bavière et d'Italie, 880, Louis, roi de Saxe, 882, il fut maître de tous les Etats qu'avait eus son père, Jean VIII le couronna empereur, et il fut appelé au trône de France en 884. La monarchie de Charlemagne semblait reconstituée; mais la séparation des peuples et le morcellement féodal subsistaient. Charles d'ailleurs était faible et lâche; il donna 2,400 livres pesant d'argent et la Frise à Godefried, chef des Normands de l'Escaut, puis il le fit assassiner. Il laissa Paris, assiégé par d'autres bandes de pirates, se défendre par ses propres forces, et n'arriva jusqu'à Montmartre que pour acheter la paix par un traité honteux, 886. Il voulut vainement rejeter ces malheurs sur son ministre Luitvard, accusa lâchement d'adultère l'impératrice Richarde, fut déposé à la diète de Tribur, 887, et mourut dans le dénûment à l'abbaye de Reichenau, en Souabe. Après lui l'empire carlovingien fut pour toujours divisé.

Charles IV, fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, petit-fils de l'empereur Henri VII, né en 1316, mort à Prague en 1378, fut élevé à Paris, devint roi de Bohême en 1346, et empereur en 1347, malgré l'opposition de plusieurs électeurs. Dans ses deux voyages en Italie, il trafiqua honteusement des droits de l'Empire, vendant concessions et privilèges aux Visconti de Milan, aux Florentins, à Venise, etc. Quoiqu'il eût promulgué la *Bulle d'Or*, 1356, base du droit public en Allemagne jusqu'en 1806, il laissa l'anarchie désoler l'Empire, le clergé devenir presque indépendant, les villes impériales former l'*alliance de Souabe*. Mais il favorisa son royaume de Bohême et y fonda l'université de Prague, sur le modèle de celle de Paris. Il acheta, à force d'argent et de concessions territoriales, les voix des électeurs pour faire nommer son fils Venceslas, roi des Romains; son second fils, Sigismond, devait être également empereur après Venceslas. On a de lui des *Apophthegmes* et des *Commentaires*, publiés par Freher dans les *Scriptores rerum germanicarum et bohemicarum*.

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, ou Charles I^{er}, roi d'Espagne, fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, né à Gand, le 24 février 1500, mort le 21 septembre 1558, prince des Asturies en 1506; élevé par sa tante, Marguerite d'Autriche, par Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, et par Adrien d'Utrecht; archiduc des Pays-Bas, devint roi des Espagnes, à la mort de son grand-père maternel, Ferdinand d'Aragon, 1516. Ximénès comprima une première révolte en Castille et fut disgracié; les Espagnols étaient déjà très-mécontents de Charles et de ses conseillers flamands, lorsqu'à la mort de l'empereur Maximilien, son grand-père paternel, il hérita des biens de la maison d'Autriche, brigua la couronne impériale, et, à force d'intrigues et d'argent, l'emporta sur son rival, François I^{er}, 1519. Il obtint avec peine quelques subsides des Castellans, confia la régence à Adrien d'Utrecht, sut gagner Henri VIII d'Angleterre et son ministre Wolsey, et se fit couronner à Aix-la-Chapelle, 23 oct. 1520. L'Allemagne était déjà troublée par les prédications de Luther; Charles-Quint présida la diète de Worms, qui condamna le réformateur. Ambitieux et menacé par le roi de France, il s'unit à Henri VIII et à Léon X; il commença la guerre en 1521. Les Français furent repoussés de la Navarre, les Impériaux échouèrent devant

Mézières; mais en Italie, Lautrec, vaincu à la Bicoque, perdit le Milanais, pendant que Charles triomphait en Espagne de la révolte des *Comuneros*, de leur chef, l'héroïque Juan de Padilla, et enlevait à la Castille et à l'Aragon la plupart de leurs libertés, 1522. La trahison du connétable de Bourbon, la défaite de Bonnivet en Italie, permirent aux Impériaux d'envahir la Provence et d'assiéger Marseille, 1524; François I^{er} les repoussa, mais pour aller se faire battre et prendre à Pavie, 1525. Charles-Quint abusa de sa victoire, en lui imposant les dures conditions du traité de Madrid (14 janvier 1526). Mais la puissance de Charles commençait à effrayer l'Europe; Henri VIII l'abandonna; les princes italiens, même Clément VII, entrèrent dans la ligue de Cognac; l'expédition du connétable de Bourbon contre Rome, 1527, la défection d'André Doria qui fit échouer Lautrec devant Naples la défaite des Français à Landriano, sauvèrent Charles-Quint; et François I^{er}, par la paix des Dames ou de Cambrai, 1529, abandonna ses alliés. Charles, maître de l'Italie, se fit couronner roi de Lombardie à Bologne et empereur des Romains par Clément VII, 1530. Mais deux ennemis redoutables allaient alors faire diversion; les luthériens protestèrent contre les décisions de la diète de Spire, 1529; et, quand leur confession de foi eut été condamnée à la diète d'Augsbourg, 1530, ils formèrent, pour se défendre, la ligue de Smalkalde; les princes profitaient de la Réforme pour s'opposer au triomphe de la monarchie impériale; ce fut avec peine que Charles fit nommer roi des Romains son frère Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie depuis 1526, à qui il abandonna le gouvernement des provinces autrichiennes. Dans le même temps les Turcs de Soliman II attaquaient l'Europe chrétienne par terre et par mer; deux fois ils vinrent assiéger Vienne, 1529-1532, et ils ne cessèrent de ravager le bassin du Danube. Charles-Quint, après avoir donné Malte aux chevaliers chassés de Rhodes, conduisit lui-même une grande expédition contre le pirate Barberousse, prit Tunis et mérita l'admiration de la chrétienté, 1535. Cependant François I^{er} recommençait la guerre en attaquant le duc de Savoie, puis en réclamant le Milanais; Charles, une troisième fois victorieux, pénétra en Provence, mais échoua, 1536; les Turcs menaçaient la Hongrie; la trêve de Nice suspendit les hostilités, 1538. Après l'entrevue d'Aigues-Mortes, l'empereur profita des bonnes dispositions de François I^{er} pour punir les révoltes de ses troupes, presque détruire les Cortès de Castille, et, après avoir traversé la France, pour accabler la rébellion de Gand. Il ne tint pas ses promesses; aussi, quand il eut échoué dans une grande expédition contre Alger, 1541, François I^{er} recommença une 4^e guerre; Charles, soutenu par Henri VIII et par les princes d'Allemagne, gagnés par des concessions à la diète de Spire, vit cependant son armée battue à Cérises par le comte d'Enghien, 1544, échoua dans l'invasion de la Champagne et fut heureux de signer la paix de Crespy, 1544. Les décrets du concile de Trente et les préparatifs de Charles effrayaient alors les princes protestants; ils prirent les armes, furent vaincus à Muhlberg, 1547; leurs chefs, l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse-Cassel étaient prisonniers; l'Allemagne semblait soumise à l'empereur; mais la publication de l'*interim* irrita contre lui tous les partis; l'ambition arma celui qu'il venait de faire électeur de Saxe. l'habile Maurice; et Charles, presque surpris à Insprück, fut forcé de signer la convention de Passau, 1552, qui prépara la paix définitive d'Augsbourg, 1555; les luthériens avaient droit de cité en Allemagne, et Charles était contraint de renoncer à ses espérances de monarchie impériale. En même temps les victoires des Français lui enlevaient la suprématie européenne qu'il avait toujours poursuivie; Henri II, allié des princes allemands, maître de Metz, Toul et Verdun, paraissait en armes sur les bords du Rhin, 1552; Charles, après la trêve de Passau, voulut se venger, échoua au siège de Metz et ravagea vainement les provinces du nord de la France; après la défaite de Renty, il fut forcé de signer la trêve de Vaucelles, 1555. S'il avait obtenu un dernier succès en mariant son fils Philippe à Marie d'Angleterre, il ne put décider son frère Ferdinand et les princes d'Allemagne à le choisir comme roi des Romains. Depuis longtemps épuisé par des attaques de goutte, ayant le dégoût du pouvoir, il résolut d'abdiquer; il abandonna à Philippe II les Pays-Bas, 1555, l'Espagne et ses dépendances, le Milanais, Naples, l'Amérique, etc., 1556; à son frère Ferdinand la couronne impériale et les possessions autrichiennes en Allemagne, 1556. Il se retira en

Espagne, au monastère de Saint-Yuste dans l'Estrémadure, vivant, non pas en moine, mais dans un palais voisin, avec une suite encore assez nombreuse; s'occupant de jardinage et d'horlogerie, mais conservant toujours la haute direction des affaires politiques; de plus en plus malade, mais ne perdant pas sa raison et mourant simplement dans les exercices d'une sincère piété. Pendant son règne, les Espagnols lui avaient conquis une grande partie du nouveau monde. Cortez le Mexique et Pizarre le Pérou; mais son ambition démesurée et le gouvernement de plus en plus despotique avaient commencé le dépérissement de l'Espagne, et l'Amérique était exploitée avec une aveugle avidité. — De sa femme, Isabelle de Portugal, il laissa Philippe II et deux filles; parmi ses enfants naturels, don Juan d'Autriche est le plus connu. Ses *Instructions* à son fils ont été traduites en français, La Haye, 1700, in-12. — V. sur sa vie, Robertson, Rosseeuw-Saint-Hilaire et les travaux de MM. Mignet et Pichot.

Charles VI, second fils de l'empereur Léopold I^{er}, né le 1^{er} oct. 1685, mort le 20 oct. 1740, reçut de son père tous les droits qu'il pouvait avoir sur la succession de Charles II, roi d'Espagne; lorsqu'une coalition générale se forma contre la France et contre Philippe V, petit-fils de Louis XIV, l'archiduc, proclamé à Vienne en 1703, se rendit en Angleterre, et, avec 12,000 hommes, débarqua dans la Péninsule. Maître de Barcelone, il se défendit vigoureusement contre les Français, pénétra deux fois jusqu'à Madrid, s'y fit nommer roi en 1706, sous le nom de Charles III, mais fut deux fois chassé. En 1711, la mort de son frère Joseph I^{er} l'appela à l'Empire; il fut couronné à Francfort, mais abandonné par ses alliés, qui, après Benain, signèrent la paix d'Utrecht, il dut renoncer à l'Espagne par le traité de Rastadt, qui lui donna Milan, Mantoue, la Sardaigne, Naples et les Pays-Bas, 1714. Il s'unit à Venise contre les Turcs; les victoires du prince Eugène à Peterwardein et à Belgrade amenèrent la paix de Passarowitz, 1718, qui lui donna Belgrade, Temeswar, une partie de la Serbie et de la Bosnie. Il entra dans la Quadruple alliance avec la France, l'Angleterre et la Hollande contre Albéroni, qui voulait reprendre les anciennes possessions de l'Espagne en Italie. La chute du ministre fit cesser les hostilités, et Charles VI échangea la Sardaigne stérile pour la riche Sicile, enlevée au duc de Savoie, 1720. La guerre fut sur le point de recommencer avec les puissances maritimes, surtout au sujet de la compagnie d'Ostende qu'il favorisait; le cardinal Fleury parvint à la prévenir. Mais la part qu'il prit à la succession de Pologne, en 1733, l'engagea dans une lutte contre la France, l'Espagne et le Piémont; ses troupes furent battues en Allemagne, en Italie, à Parme, à Guastalla, à Bitonto, et les traités de Vienne, 1735-1738, lui enlevèrent les Deux-Siciles et une partie du Milanais; la Lorraine, détachée de l'Empire, dut revenir à la France. Allié à la Russie, il attaqua les Turcs en 1737; mais la guerre fut malheureuse, et, à la paix de Belgrade, 1739, il dut leur rendre ce qu'il possédait en Valachie, en Serbie, et Belgrade. Depuis longtemps il avait fait reconnaître à ses différents États et aux puissances européennes une *Pragmatique-sanction* qui assurait tout son héritage à Marie-Thérèse, sa fille. Sa mort, par suite d'une indigestion de champignons, fut le signal de la guerre de la Succession d'Autriche.

Charles VII (CHARLES-ALBERT), né à Bruxelles en 1697, mort en 1745, fils de l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, gouverneur des Pays-Bas espagnols, épousa en 1722 la fille cadette de Joseph I^{er}, après avoir renoncé aux droits de cette princesse sur la succession d'Autriche. Electeur en 1726, il protesta contre la Pragmatique de Charles VI, 1740, en fondant ses prétentions sur les droits qu'il tenait du testament de Ferdinand I^{er}; il s'allia à la France, à l'Espagne, à la Saxe par le traité de Nymphenbourg, 1741, se fit proclamer archiduc d'Autriche à Linz, roi de Bohême à Prague, puis empereur à Francfort, 21 février 1742. Mais bientôt les troupes de Marie-Thérèse occupèrent la Bohême et le chassèrent même de Munich. Une diversion de Frédéric II lui permit de rentrer en Bavière, mais épuisé par le chagrin et la maladie, il mourut le 20 janvier 1745. Son fils, Maximilien-Joseph, s'empressa de traiter avec Marie-Thérèse.

3^e Rois d'Angleterre.

Charles I^{er}, fils de Jacques I^{er} et d'Anne de Danemark, né à Dumferling, en Ecosse, 1600, mort le 30 janvier 1649, prince de Galles à la mort de son frère aîné

Henri, 1612, devint roi en 1625, et épousa Henriette-Marie, sœur de Louis XIII. L'opinion publique s'était déjà déclarée, sous Jacques I^{er}, en faveur de la liberté politique et de l'indépendance religieuse; Charles trouva dès son avènement une opposition considérable dans le Parlement, qui, dès 1625, refusa des subsides et attaqua le favori Buckingham; il fut dissous. Buckingham fut accusé de haute trahison en 1626; la guerre contre l'Espagne et contre la France força le gouvernement de recourir à des impôts illégaux et de convoquer un troisième Parlement. La *pétition des droits*, 1628, attaqua les abus et rappela au roi les libertés de l'Angleterre. Buckingham, après sa malheureuse expédition de l'île de Ré, fut assassiné. Charles résolut de gouverner sans Parlement. Fier, digne et vertueux, mais trop imbu des doctrines du pouvoir absolu des rois, ennemi des croyances presbytériennes et puritaines, il parut être entraîné vers le catholicisme par les conseils et l'exemple de la reine trop souvent imprudente. Il fit la paix avec la France et gouverna illégalement avec ses ministres Strafford et Laud; il eut recours aux taxes non votées, à l'arbitraire de la Chambre étoilée, à la vente des monopoles, aux persécutions contre les dissidents. L'opinion publique s'irrita; le fameux procès de Hampden passionna toute l'Angleterre. En 1637, le zèle fanatique de Laud voulut imposer à l'Ecosse presbytérienne le rit anglican; les Ecossais se soulevèrent et s'unirent par le *covenant*. Ne pouvant comprimer la révolte avec ses ressources ordinaires, Charles fut forcé de convoquer le *Court Parliament*, puis le *Long Parliament*, 5 nov. 1640. La révolution, depuis longtemps préparée, éclata: les communes, se déclarant indépendantes et souveraines, s'emparèrent aussitôt des forces du gouvernement, mirent en jugement les agents coupables de la royauté, et surtout le *grand délinquant*, Strafford. Charles I^{er} eut le tort de l'abandonner et de signer le *bill d'attainder* porté contre lui par la Chambre, 1641. Elle abolit l'épiscopat et s'unit aux Ecossais par le *bill d'assistance fraternelle*, tandis que le massacre des Anglais par les catholiques d'Irlande soulevait les défiances et les fureurs contre Charles I^{er}. Après une vaine tentative pour enlever quelques députés des communes, Charles sortit de Londres, 1642, et, à la tête des *Cavaliers*, commença la guerre civile contre les *Têtes-Rondes* du Parlement. Après quelques combats indécis les royalistes furent vaincus à Newbury, 1643, à Marston-Moor, 1644, à Naseby, 1645; les Ecossais triomphaient également du chevaleresque Montrose. Tandis que la reine et le prince de Galles fuyaient en France, Charles chercha un asile dans le camp des Ecossais, qui le livrèrent aux commissaires du Parlement, 1647. Les Presbytériens allaient peut-être traiter avec le roi; les *Indépendants* chefs de l'armée, le leur enlevèrent. Charles parvint à fuir, mais il se réfugia dans l'île de Wight, dont le gouverneur était dévoué à Cromwell. Pendant ce temps, le Parlement, épuré, c'est-à-dire décimé par les soldats, voyait le jugement du roi; une haute cour de justice fit comparaître devant elle Charles Stuart, qui déclina vainement sa compétence; il fut condamné comme tyran, traître, meurtrier, ennemi de la communauté, et exécuté devant son palais de White-Hall. On lui attribua l'*Eikon Basilike*, qui parut quelques jours après sa mort et qui a pour auteur l'évêque d'Exeter. Samuel Browne a publié à La Haye, 1651, quelques écrits de Charles. Il laissait six enfants; Charles II et Jacques II furent rois; Henriette épousa le duc d'Orléans.

Charles II, fils aîné de Charles I^{er}, né en 1630, mort en 1685, se réfugia en France avec sa mère, dès 1651; les Ecossais, mécontents du gouvernement républicain de l'Angleterre, le rappelèrent et le nommèrent roi, après lui avoir fait jurer le *covenant*. Ils furent vaincus par Cromwell à Dunbar; Charles en profita pour pénétrer hardiment en Angleterre; mais, rejoint par peu de *cavaliers*, il fut défait à Worcester, 1652, et échappa que par miracle à une poursuite acharnée. Assez malheureux en France, il fut repoussé par Mazarin, qui s'allia à Cromwell et refusa au prétendant la main d'une de ses nièces. Il implora vainement l'Espagne et la France aux négociations des Pyrénées; il vivait, sans beaucoup d'espoir, dans les Pays-Bas, lorsque l'Angleterre, lassée des guerres civiles depuis la mort du Protecteur, et entraînée par la diplomatie rusée de Monk, le rappela sans conditions, 1660. Il fit son entrée à Londres le 29 mai, et fut bien accueilli. Doué d'aimables qualités, il était frivole, nonchalant, égoïste, sans principes; il ne sut pas ou plutôt ne voulut pas gouverner selon les intérêts et les passions de l'Angleterre. Une réac-

tion sans pudeur et sans frein signala les premières années de la Restauration, durant le ministère de Clarendon, pendant qu'à l'exemple du monarque on se jetait dans la dissolution la plus effrénée. Insatiable d'argent pour ses vils plaisirs, il vendit à Louis XIV Dunkerque et Mardyck, se fit largement payer son alliance avec la France et souleva bientôt contre lui l'opposition nationale dans le pays, et même dans un Parlement d'abord servile. Les malheurs d'une guerre contre la Hollande, terminée par le traité de Bréda, 1667, une peste, un incendie qui désola Londres en 1666, les intrigues des courtisans, amenèrent la chute et l'exil de Clarendon. L'entrée de l'Angleterre dans la *triple alliance* de La Haye contre Louis XIV ne calma qu'un instant le mécontentement, 1668. Les ministères impopulaires et corrompus de la *Cabal*, de Danby, de Shaftesbury, le ranimèrent plus fort que jamais. Le bill du *test* fut dirigé contre les catholiques et leur chef, le duc d'York; le bill d'*exclusion* déclara celui-ci incapable de régner; le bill d'*habeas corpus* protégea la liberté des citoyens contre les agents d'un pouvoir arbitraire. La fameuse *conspiration papiste*, dénoncée par l'imposteur Titus Oates, montra la passion furieuse des esprits. Pendant ce temps, Charles s'était lié avec Louis XIV contre les Hollandais, 1670-72; mais l'opinion publique le força de se déclarer neutre, 1674, et même de marier sa nièce avec le stathouder, Guillaume d'Orange; plus tard, Charles II, toujours pensionné par Louis XIV, allait prendre les armes contre la France, quand la paix de Nimègue fut signée. Lorsqu'il voulut, à l'exemple de son père, gouverner sans Parlement, des complots se formèrent contre lui; Sidney, Russel, périrent sur l'échafaud; les puritains d'Ecosse furent accablés par Monmouth, fils naturel du roi; le duc d'York fut rappelé. Charles mourut et peut-être au dernier moment se déclara catholique; il avait vécu en épicurien débauché. Il n'avait pas eu d'enfant de sa femme, Catherine de Portugal, qui lui avait apporté en dot de l'argent, Tanger et Bombay.

Charles-Edouard (LOUIS-PHILIPPE-CASIMIR), dit *le Prétendant*, fils de Jacques III et de la princesse Sobieska, petit-fille de Jean Sobieski, né à Rome, le 31 décembre 1720, mort à Florence, le 31 janvier 1788, voulut profiter de la guerre faite à l'Angleterre par Louis XV pour tenter de reprendre sur George II le trône de ses pères. Il quitta Rome en 1744, ne put obtenir à Paris des secours directs du gouvernement français, et, sans ressources, se jeta cependant dans l'entreprise la plus héroïque. Il s'embarqua à Saint-Nazaire, le 4 juillet 1745, déguisé en prêtre, avec deux navires armés par un négociant de Nantes, M. Walsh, débarqua à Ardna-Murcham, en Ecosse, entraîna, à force d'énergie, quelques clans montagnards; prit Perth et Edimbourg (septembre), et battit l'anglais John Cope à Preston-Pans, 20 septemb. Il perdit un temps précieux, ne reçut de France que quelques armes et un peu d'argent; puis, pénétrant en Angleterre, il s'avança par Manchester jusqu'à Derby; mais ses compagnons le forcèrent de rétrograder. Sa tête fut mise à prix, et il rentra en Ecosse. Il fut encore vainqueur à Cliftonmoor (18 déc.) et à Falkirk (janv. 1746); poursuivi par des forces supérieures, que commandait le duc de Cumberland, il fut forcé de combattre et fut vaincu à Culloden (14 avril). Après mille aventures romanesques, errant à travers les Hébrides, sauvé par des dévouements héroïques, il parvint à s'embarquer sur un navire français et arriva à Roscoff, en Bretagne, le 29 sept. 1746. Bien accueilli d'abord à Paris, il fut sacrifié par le gouvernement au traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, expulsé violemment du royaume, et vécut en Italie, sous le nom de comte d'Albany. Il fit en vain deux voyages secrets à Londres et épousa, vers 1766, la princesse de Stolberg; ce mariage disproportionné fut malheureux; Charles-Edouard s'abandonna, dit-on, à des vices grossiers et mourut pauvre, délaissé, presque inconnu à Florence. Sa veuve, qui depuis longtemps s'était séparée de lui, épousa le poète Alfieri. — V. Amédée Pichot, *Histoire de Charles-Edouard*.

4° Rois d'Espagne.

Charles I^{er}. V. CHARLES-QUINT, empereur.

Charles II, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, né en 1661, mort le 1^{er} nov. 1700, succéda à son père en 1665. Rejeton débile d'une race épuisée, incapable à cinq ans de marcher et de parler, il était bien le digne représentant de l'Espagne dégénérée. Ce fut contre l'attente de l'Europe qu'il prolongea pendant 39 ans sa triste existence; il ne gouverna jamais et per-

sonne ne gouverna véritablement le royaume pendant son règne, marqué par de continuels revers. Sa mère, d'abord régente, se laissa diriger par son confesseur incapable, le jésuite allemand Neidhard ou Nithard; quand le jeune roi se fut déclaré majeur, il la relégua dans un couvent et confia le pouvoir à don Juan, son frère naturel, qui mourut bientôt après. Puis la reine-mère reprit son influence, et après la mort de sa première femme, Louise, fille du duc d'Orléans, Charles II se laissa dominer par sa seconde femme, Anne, veuve de l'électeur palatin, dont les intrigues troublèrent les dernières années du règne. Les Espagnols, plusieurs fois vaincus, avaient été forcés, dès 1668, de reconnaître l'indépendance du Portugal; mais Charles II fut surtout la victime de son beau-frère Louis XIV. Facilement vainqueur dans la *guerre de dévolution*, aux Pays-Bas et en Franche-Comté, celui-ci lui enleva Charleroi, Furnes, Ath, Tournai, Douai, Courtray, Oudenarde, Lille, Alost, Armentières et Binch, 1668 (Traité d'Aix-la-Chapelle); dans la guerre de Hollande, l'Espagne entra dans la 1^{re} coalition contre la France; battue sur terre et sur mer, elle perdit au traité de Nimègue, 1678, la Franche-Comté, Aire, Saint-Omer, Ypres, Cassel, Cambrai, Bouchain, Valenciennes, Condé, Maubeuge, Charlemont, Dinant; elle fut dépouillée de Luxembourg par les *Chambres de réunion*, 1684; elle entra dans la ligue d'Augsbourg, pour éprouver de nouvelles pertes, 1688-1697; Vendôme venait d'enlever Barcelone, lorsque la paix de Ryswyck rendit à l'Espagne Courtrai, Charleroi, Mons, Luxembourg et ce qu'elle avait perdu en Catalogne. Louis XIV, depuis trente ans, se préparait à s'enrichir des dépouilles de Charles II; en 1668 il avait signé à Vienne, avec Léopold I^{er}, un traité de partage éventuel; en 1698, trois compétiteurs se disputent l'héritage que la mort prochaine de Charles II doit ouvrir, Louis XIV, Léopold et le prince électoral de Bavière, petit-neveu du roi d'Espagne; l'Angleterre, la Hollande et la France, sans le consulter, règlent sa succession par un premier traité de partage entre les trois compétiteurs, 1698; Charles II fait un testament en faveur du prince électoral. Celui-ci étant mort, second traité de partage, 1700, qui n'est accepté ni par Léopold ni par Charles II. Alors, au milieu d'intrigues de toute sorte, d'inquiétudes et de colères impuissantes, le pauvre moribond, pour sauver l'intégrité de la monarchie espagnole, institue le duc d'Anjou, second petit-fils de Louis XIV, son héritier universel, sacrifiant ainsi ses antipathies à ce qu'il croit son devoir. Il meurt, dernier prince de la maison d'Autriche en Espagne, et son testament, accepté par Louis XIV, est le signal de la guerre de la Succession, si désastreuse pour son empire, qui ne sera pas sauvé du démembrement, et qui était alors tombé au dernier degré de la décadence et de l'abaissement. — V. Mignet, *Négoc. relat. à la succession d'Espagne*; et Weiss, *Décadence de la monarchie espagnole*.

Charles III, fils aîné de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, né en 1716, mort en déc. 1788, fut reconnu comme héritier de la maison des Farnèse à Parme et à Plaisance, de la maison des Médicis à Florence, par les traités de la *quadruple alliance*, de Vienne, de Séville, 1720, 1725, 1729. Dans la guerre de la succession de Pologne, il s'empara sur l'Autriche, après la victoire de Bitonto, 1734, du royaume des Deux-Siciles, que les traités de Vienne lui laissèrent, 1735-1738. Roi de Naples, sous le nom de Charles VII; de Sicile, sous celui de Charles V, il gouverna avec intelligence et fermeté, secondé par l'habile ministre Tanucci; il restreignit les privilèges de la noblesse et les immunités du clergé; le code Carolin, 1754, mit de l'ordre et de l'uniformité dans les législations diverses du royaume; la marine, les lettres, les beaux-arts furent favorisés (palais de Caserte, de Portici, de Capo-di-Monte, théâtre de San-Carlo, etc.). La mort de Ferdinand VI, fils aîné de Philippe V, lui donna le royaume d'Espagne, sous le nom de Charles III, 1759; son troisième fils, Ferdinand IV, lui succéda dans les Deux-Siciles; le second devait être Charles IV d'Espagne, l'aîné était idiot. Au dehors, Charles III fut généralement l'allié de la France; dans la guerre de Sept Ans, il signa le *pacte de famille*, 1761, contre l'Angleterre, et, au traité de Paris, 1763, perdit les Florides, mais reçut de la France la Louisiane. Il se déclara dans la *guerre d'Amérique* pour la France et la liberté des mers contre les Anglais; ses flottes combattirent avec les nôtres; on assiégea vainement Gibraltar, 1779-1782, mais on reprit et on conserva, au traité de 1783, Minorque et les Florides. Charles III fut moins heureux contre les pirates d'Alger, mais il acquit des Portugais Annobon et Fernando-Pô. Son gouvernement

à l'intérieur est remarquable par des réformes et des efforts généreux; secondé par d'habiles ministres, Campomanès, Jovellanos, Florida-Blanca, Olavidès, Aranda, il augmenta l'armée, y introduisit la tactique moderne, créa des écoles d'artillerie, de cavalerie, etc.; donna à l'Espagne une marine puissante de 80 vaisseaux, établit une école d'ingénieurs-constructeurs à Carthagène, etc. Il introduisit l'économie dans les finances, créa la banque de Saint-Charles, 1782, confiée au comte de Cabarrus, et substitua une bonne monnaie à celle de Charles II. Il favorisa l'agriculture en soulageant les laboureurs, en leur fournissant des graines pour ensemençer, en établissant des colons suisses et allemands dans la Sierra-Morena, en encourageant les sociétés d'*Amis de la patrie*. Les artisans purent aspirer aux fonctions municipales et même à la noblesse; on construisit des routes, des canaux (canal d'Aragon); le commerce des grains fut rendu libre; le commerce dans les deux Indes fut ouvert à tous les sujets du roi; la compagnie commerciale des Philippines fut créée. Les arts et les sciences furent également protégés (Académie des beaux-arts de Saint-Charles à Valence, réforme des *collèges majeurs*, etc.); Madrid prit un autre aspect. Ces réformes rencontrèrent de l'opposition; en 1766, l'interdiction des longs manteaux et des chapeaux rabattus excita à Madrid une révolte menaçante; le roi dut fuir à Aranjuez et sacrifier son ministre Squillace. Croyant que le clergé était l'ennemi des innovations, Charles III se déclara contre les jésuites, les chassa de son royaume, 1767, confisqua leurs biens, et, de concert avec la France, poursuivit l'abolition de l'ordre auprès du Saint-Siège. Charles III aimait la chasse avec passion; elle lui coûtait beaucoup de temps et d'argent. La mort de son fils Gabriel, qu'il aimait beaucoup, hâta la fin de sa vie.

Charles IV, second fils de Charles III et de Marie-Amélie de Saxe, né à Naples en 1748, mort à Rome, le 28 nov. 1819, succéda à son père en 1788, à l'exclusion de son frère aîné, Philippe, qui était idiot. Bon et passionné pour la chasse, comme Charles III, il fut mou, paresseux, vraiment incapable, et se laissa toute sa vie gouverner par sa femme indigne, Marie-Louise de Parme, sa cousine, qu'il avait épousée en 1765. Après la disgrâce de Florida-Blanca et d'Aranda, le favori Godoy dirigea la reine, le roi et le royaume; au début du règne, les cortès, depuis longtemps oubliées, avaient été convoquées; mais, aux premières plaintes, le roi les congédia pour toujours, et bientôt la haine qu'inspirait Godoy vint se joindre au peu de respect qu'on avait pour la reine et pour Charles IV; toutes les sages réformes de Charles III furent abandonnées, au moment même où s'ouvrait la période de la Révolution. En 1789, le roi fit annuler, par les cortès, l'ordonnance de Philippe V, qui excluait les femmes de la couronne; mais il garda le décret royal dans les archives. En 1792, il abandonna Oran aux pirates d'Alger. En 1793, il intervint activement pour sauver les jours du chef de sa famille, Louis XVI; la Convention lui déclara la guerre, 7 mars 1793; après les succès de l'espagnol Ricardos aux Pyrénées-Orientales, les Français reprirent l'avantage sous Dugommier et Pérignon, qui envahirent la Catalogne, sous Moncey, qui envahit les provinces basques, 1794. La paix de Bâle, 22 juillet 1795, enleva à l'Espagne la partie orientale de Saint-Domingue; Godoy n'en reçut pas moins le titre de *Prince de la paix*. Charles IV s'unit alors à la France contre l'Angleterre, août 1796, attaqua le régent de Portugal, son gendre, pour le forcer de fermer ses ports aux bâtiments anglais; si le traité de Madrid, juin 1801, lui donna Olivença, il rendit à la France la Louisiane, et dut céder la Trinité aux Anglais en 1802. Cette alliance onéreuse avec la France fit perdre à l'Espagne ses galions enlevés par les Anglais, lui coûta des sommes considérables et la plus belle partie de sa flotte détruite à Trafalgar, 21 nov. 1805; puis les Anglais jetaient dans les colonies d'Amérique des germes de révolte. Aussi la nation était mécontente; Godoy fut sur le point, pour reconquérir quelque popularité, de s'unir à la coalition de 1806; la victoire d'Iéna l'arrêta et Napoléon jura de se venger. Il imposa à l'Espagne les rigueurs du blocus continental; en 1807, il força Charles IV à signer un traité secret pour le partage du Portugal entre Godoy, la reine d'Étrurie, qui perdit son royaume en Italie, et la France, qui devait échanger sa part avec l'Espagne pour des provinces entre les Pyrénées et l'Èbre. Pendant que les armées françaises traversaient le nord du royaume, le prince des Asturies, Ferdinand, conspirait contre Godoy, était arrêté par l'ordre de son père et gracié; mais le favori détesté, craignant égale-

ment Napoléon et les Espagnols, voulut entraîner la cour en Andalousie, peut-être en Amérique. L'insurrection d'Aranjuez, 19 mars, força Charles IV à abdiquer pour sauver son ministre; il protesta bientôt et s'adressa à Napoléon, qui résolut d'en finir avec les Bourbons d'Espagne. La famille royale fut attirée à Bayonne; après des scènes odieuses, Ferdinand fut forcé de se démettre de la couronne, que Charles IV s'empressa de céder à Napoléon (mai 1808). Joseph Bonaparte fut alors appelé de Naples au trône de Madrid. Charles IV dut recevoir un revenu de 6,000,000 et le château de Chambord; il séjourna à Compiègne de 1808 à 1811, puis à Marseille et à Rome, avec la permission de l'empereur. Il vécut retiré, n'aspirant qu'au repos, et survécut peu à la reine, dont il avait été le seul à ignorer la mauvaise conduite.

5° Rois de Naples et de Sicile.

Charles I^{er}, comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples et de Sicile, fils du roi de France, Louis VIII et de Blanche de Castille, né vers 1220, mort en 1285, reçut de son père l'Anjou en apanage, devint comte de Provence par son mariage avec Béatrix, fille de Raymond-Bérenger, 1245, se distingua, aux côtés de son frère, pendant la 7^e croisade, fut pris en 1250; et, de retour en France, soumit les villes de Provence, Avignon, Arles, Marseille, qui s'étaient constituées en républiques, aida la régente et intervint dans les affaires de Flandre, avec l'espoir d'acquiescer le Hainaut. D'une piété austère, dur, ambitieux surtout, Charles accepta la couronne des Deux-Siciles que lui offrait Urbain IV; une croisade fut prêchée contre Manfred, 1265; Charles triompha à Bénévent, 1266; fut reçu à Naples en souverain, se mit à la tête des guelfes d'Italie; et, après la défaite à Tagliacozzo, 1268, du jeune Conradin, dont il ordonna sans pitié le supplice, il se crut tout-puissant. C'est lui qui entraîna saint Louis à la croisade de Tunis; il n'arriva que le jour de la mort de son frère, 1270, et imposa un tribut au roi musulman de Tunis. Arbitre de l'Italie, maître de la Méditerranée, prenant le titre de roi de Jérusalem, aspirant à chasser de Constantinople Michel Paléologue, redouté même par le pape Nicolas III, il fit élire par la violence Martin IV, qui lui fut tout dévoué, qui le nomma sénateur de Rome et excommunia l'empereur d'Orient. Le massacre des *Vêpres siciliennes*, 1282, vint renverser tous ses projets; don Pèdre d'Aragon, proclamé roi de Sicile, soutint les rebelles; Charles fut repoussé de Messine et vit dans une sombre fureur ses flottes détruites par Roger de Loria. Vainement il défia son rival à un combat singulier, et vint à Bordeaux sans le rencontrer; à son retour, il apprit que son fils, combattant sans ses ordres, avait été vaincu et pris devant Messine. Il mourut peu après de douleur à Foggia.

Charles II d'Anjou, dit *le Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, mort à Casanova en 1309, d'abord prince de Salerne, prisonnier des Aragonais à la mort de son père, ne fut rendu à la liberté qu'en 1289, après avoir signé un traité onéreux. Il essaya vainement de reprendre la Sicile, qu'il fut forcé d'abandonner à Frédéric d'Aragon, 1302; héritier de la Hongrie à la mort de son beau-frère, Ladislas IV, il la céda à son fils aîné, Charles Martel, en 1290. Ses sujets le regrettèrent à cause de sa probité, de sa libéralité et des monuments nombreux qu'il éleva à Naples.

Charles III de Duras ou Durazzo, fils de Louis de Duras, comte de Gravina, petit-fils de Jean de Duras, frère du roi de Naples, Robert, né en 1345, assassiné à Bude, le 8 fév. 1387, fut élevé en Hongrie, fut adopté par Jeanne I^{re} de Naples, qui avait fait mourir son père, puis fut désavoué au profit de Louis d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. Appelé par Urbain VI, soutenu par le roi de Hongrie, Louis le Grand, il traversa l'Italie, prit Jeanne, en 1381, et la fit étouffer entre des matelas, 1382. Il repoussa l'attaque de Louis d'Anjou, lutta contre le pape, qui voulait l'assujettir à ses volontés; et, en 1385, appelé par les seigneurs hongrois, il fut couronné roi à Albe-Royale, mais peu après assassiné à Bude, par ordre et en présence d'Élisabeth, veuve de son prédécesseur. Son fils Ladislas lui succéda à Naples.

Charles IV, de Naples. V. CHARLES-QUINT, empereur.

Charles V. V. CHARLES II d'Espagne.

Charles VI. V. CHARLES VI, empereur.

Charles VII. V. CHARLES III d'Espagne.

6° Ducs de Parme.

Charles I^{er}, duc de Parme et de Plaisance. V. CHARLES III d'Espagne.

Charles II (LOUIS DE BOURBON), infant d'Espagne, fils de Louis, roi d'Etrurie, et de Marie-Louise, fille de Charles IV d'Espagne, né en 1799, roi d'Etrurie en 1803 jusqu'en 1807. Au congrès de Vienne, on décida que l'ex-reine d'Etrurie et ses enfants posséderaient le duché de Lucques, et, qu'à la mort de l'impératrice Marie-Louise, ils l'échangeraient pour les duchés de Parme et de Plaisance. A peine en possession de ces duchés, Charles II abdiqua en faveur de son fils, Charles III, 14 mars 1849.

Charles III (FERDINAND-JOSEPH-VICTOR-BALTHASAR DE BOURBON), né en 1825, duc à l'abdication de son père, 1849, rentra dans ses Etats, occupés par les Autrichiens, le 25 août. Il avait épousé, en 1845, Louise-Marie-Thérèse, fille du duc de Berry. Il fut assassiné dans une rue de Parme, le 26 mars 1854; le coupable ne fut pas découvert.

7° Ducs de Savoie et rois de Sardaigne.

Charles I^{er}, le Guerrier, fils d'Amédée IX, né en 1468, mort en 1489, succéda à son frère, Philibert I^{er}, en 1482. Louis XI, son parrain, se chargea de sa tutelle. Charles se distingua par son énergie et sa magnanimité; il combattit le marquis de Saluces, prit le titre de roi de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, et mourut jeune à Pignerol.

Charles II (JEAN-AMÉDÉE), son fils, né en 1488, régna sous la tutelle de sa mère, Blanche de Montferrat, et mourut des suites d'une chute, en 1496.

Charles III, le Bon, fils du duc Philippe II, né en 1486, succéda à son frère Philibert II, en 1504, et mourut en 1553. Placé entre François I^{er}, son neveu, et Charles-Quint, son beau-frère, allié d'abord au premier, il subit la domination de l'empereur, fut plusieurs fois maltraité par les deux rivaux, eut à lutter sans succès contre Genève et les Valaisans, et institua l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare.

Charles-Emmanuel I^{er}, dit le Grand, né en 1562, fils et successeur de son père, Philibert-Emmanuel, en 1580, épousa, en 1585, Catherine, fille de Philippe II, profita des troubles de la France pour attaquer le Dauphiné et occuper le marquisat de Saluces. 1588; éleva quelques prétentions sur l'héritage de Henri III, comme petit-fils de Henri II, par sa mère Marguerite, fut reconnu comme gouverneur par les ligueurs de Provence, mais fut repoussé par les diguères. Plus tard, Henri IV le punit de ses intrigues en envahissant la Savoie, 1599; il lui imposa le traité de Lyon, 1601, et, en échange de Saluces, se fit céder le pays de Gex, la Bresse, le Bugey, le Valromey. Il échoua dans deux attaques sur Genève, 1602-1609; s'unit avec Henri IV, à Brussol, contre l'Espagne, puis se rapprocha de Philippe III; voulut prendre le Montferrat, brigua en vain la couronne impériale en 1619; s'unit de nouveau à la France contre les Espagnols, dans l'affaire de la Valteline, à la France contre Gènes, en 1624; réclama de nouveau le Montferrat, à la mort de Vincent II, duc de Mantoue, mais fut battu par les Français, et en mourut de chagrin, 1630.

Charles-Emmanuel II, fils de Victor-Amédée I^{er}, né en 1634, successeur de son frère, François-Hyacinthe, en 1638, mourut en 1675. Ses oncles, Maurice et Thomas, soutenus par l'Espagne, disputèrent vainement la régence à sa mère, Christine de France. Il resta l'allié de la France et se distingua par ses travaux d'art et d'utilité publique.

Charles-Emmanuel III, fils de Victor-Amédée I^{er}, roi de Sardaigne, né en 1701, successeur de son père, en 1730, mourut en 1773. Prince guerrier, il s'unit à la France dans la guerre de la succession de Pologne, et acquit, à la paix de Vienne, 1735-38, les provinces de Novare et de Tortone. Dans la guerre de la succession d'Autriche, réclamant le Milanais, il se joignit aux ennemis de Marie-Thérèse; mais menacé par l'ambition du gouvernement espagnol, il se rapprocha de l'Autriche, fut battu à Coni et obtint encore quelques districts du Milanais. Excellent administrateur, il publia un nouveau code, *Corpus Carolinum*, en 1770, défendit les droits du pouvoir temporel contre le clergé et les prétentions pontificales; ses Etats jouirent d'une prospérité remarquable.

Charles Emmanuel IV, fils et successeur de Victor-Amédée III, en 1796, perdit ses Etats du continent, qui lui furent enlevés par Joubert, en 1798, se

retira dans l'île de Sardaigne, abdiqua, 1802, en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et mourut à Rome, dans un cloître, en 1820.

Charles-Félix (JOSEPH-MARIE), 4^e fils de Victor-Amédée III, né en 1765, d'abord duc de Gènes, épousa, en 1807, Marie-Christine de Naples, succéda, en 1821, à son frère Victor-Emmanuel, forcé d'abdiquer devant la révolution, et mourut en 1831.

Charles-Albert-Amédée, fils de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, né en 1798, épousa, en 1817, Marie-Thérèse, fille du grand-duc Ferdinand de Toscane; fut reconnu par le congrès de Vienne héritier présomptif du royaume de Sardaigne, entra, avec quelque hésitation, dans le mouvement de 1821, se prononça pour la constitution des cortès d'Espagne; puis, devant l'opposition formelle de Charles-Félix, abdiqua la régence et s'éloigna de Turin. Après avoir servi comme volontaire dans l'armée du duc d'Angoulême en Espagne, 1823, il revint en Piémont, et monta sur le trône en 1831. Après avoir réprimé sévèrement des conspirations libérales, il donna à son pays une armée nationale organisée à la manière française, repoussa les réclamations de l'Autriche, amnistia les émigrés de 1821, accorda plus de liberté à la presse et une constitution libérale au Piémont. Considéré comme le régénérateur futur de l'Italie, il se déclara contre l'Autriche en 1848, repoussa toute idée de secours étranger et resta fidèle à sa maxime célèbre: *l'Italia farà da se*; victorieux à Somma-Compagna, à Goito, à Custozza, il était arrivé à l'Adige, quand, accablé par des forces supérieures, il dut rétrograder vers Milan. Vaincu à San-Donato, abandonné par les démocrates italiens, il vit son armée, commandée par Chrzanowski, mise en déroute à Novare, 23 mars 1849. Découragé, il abdiqua en faveur de son fils, Victor-Emmanuel II, et mourut à Oporto le 28 juillet.

8° Rois de Suède.

Charles de Suède. Les 6 premiers rois de ce nom n'ont rien d'historique; peut-être faut-il les considérer comme des rois fabuleux imaginés par l'annaliste Johannes Magnus.

Charles VII, *Sverkersson*, roi de 1162 à 1168, prit le premier le titre de roi des Suédois et des Goths, fut un prince religieux, voulut imposer le christianisme à l'Esthonie et à l'Ingrie, établit l'archevêché d'Upsal et fut assassiné par Canut, fils de saint Eric.

Charles VIII, *Canutsson*, d'abord administrateur, puis roi de Suède, 1448, de Norvège, 1449, après la rupture de l'Union de Calmar, perdit bientôt cette seconde couronne et lutta toute sa vie contre le roi de Danemark, Christiern, et surtout contre l'archevêque d'Upsal, qui, à la tête du clergé, voulait rétablir l'Union. Deux fois chassé, en 1465 et 1467, il mourut en 1470.

Charles IX, 5^e fils de Gustave Wasa; né en 1550, d'abord duc de Sudermanie, il se déclara contre le roi polonais Sigismond, le battit à Linköping, fut élu roi par les Etats en 1600, mais n'accepta la couronne qu'en 1604. Il combattit sans cesse le Danemark, la Pologne et la Russie; créa une armée permanente, favorisa le commerce et l'industrie; il mourut en 1611, laissant le trône à Gustave-Adolphe.

Charles-Gustave X, fils de Jean-Casimir, duc de Deux-Ponts, et de Catherine, fille de Charles IX, né en 1622; il voyagea en Europe, servit la Suède sous Christine, sa cousine, à la guerre et aux négociations de Westphalie, fut désigné par les états, dès 1649, comme son héritier, et lui succéda en 1654. Malgré la pénurie du royaume, Charles-Gustave, vrai ravageur de provinces, passa son règne dans des guerres continuelles. En 1655, il envahit la Pologne, parce que Jean-Casimir refusait de le reconnaître, et le chassa en Silésie; soutenu par le duc de Prusse, qu'il déclara souverain indépendant, il remporta, juillet 1656, la victoire de Varsovie qui dura trois jours. Mais menacé par le Danemark, il soumit en courant le Holstein, le Slesvig, le Jutland, passa sur la glace en Fionie, en Seeland, et conclut la paix de Roskild, qui lui donna la Scanie, le Halland, la Blékingie, Bornholm, etc., 7 mars 1658. Puis il reprit les hostilités, malgré l'intervention armée des Hollandais, et allait attaquer la Norvège, quand une fièvre chaude l'enleva à Gothenbourg.

Charles XI, né en 1655, succéda à son père, Charles X, sous la régence de sa mère, Hedwige, 1660. La paix d'Oliva, conclue avec la Pologne et le Brandebourg (3 mai), donnait à la Suède l'Esthonie, une partie de la

Livonie, l'île d'Ësel; la paix de Copenhague avec le Danemark (7 juin) confirmait le traité de Roskild; la paix de Kardis avec la Russie (1661) lui faisait rendre l'Ingrie et la Carélie. L'aristocratie s'empara du pouvoir, opprima le peuple et laissa le désordre s'introduire dans les finances. Au dehors, la Suède entra dans la triple alliance de La Haye, 1668, puis s'unit de nouveau à Louis XIV; le Danemark et le Brandebourg furent attaqués; mais le vieux Wrangel fut battu à Fehrbellin, 1674; les Hollandais furent victorieux sur mer au sud d'Ëland; les Danois envahirent la Scanie. Charles XI, qui gouvernait depuis 1672, les vainquit à Lund, à Landskrona et les chassa. Cependant la guerre fut, en somme, malheureuse pour les Suédois, et il fallut l'intervention armée de Louis XIV pour forcer l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemark à signer les traités de Saint-Germain et de Fontainebleau, 1679. En 1680 et 1682, les Etats, fatigués de la domination de la noblesse, décernèrent le pouvoir absolu à Charles XI; toutes les terres séparées de la couronne depuis 1609 y furent réunies. Le roi gouverna d'ailleurs avec intelligence, paya la dette, répara les finances, sans subsides extraordinaires, laissa plusieurs millions à sa mort et protégea les paysans. Sous son règne, on rédigea d'excellentes ordonnances pour le commerce et l'on commença la rédaction d'un code général. Les relations avec la France devinrent plus froides, surtout lorsque les chambres de réunion eurent mis la main sur le duché de Deux-Ponts; Charles XI se rapprocha de la Hollande, mais resta neutre dans la guerre de 1689; il était médiateur dans les négociations de Ryswyck, lorsqu'il mourut en 1697. La Suède lui doit la banque de Stockholm, le port de Carlskrona, l'université de Lund, etc.

Charles XII, né à Stockholm, le 17 juin 1682, fit de fortes études, admira de bonne heure Quinte Curce et voulut trop imiter Alexandre. Déclaré majeur à la mort de son père, malgré l'ambition de son aïeule, Hedwige, il se montra passionné pour les plaisirs violents, comme la chasse de l'ours, mais peu appliqué aux affaires. Frédéric IV de Danemark, Auguste II de Pologne, et le czar Pierre I^{er} s'unissaient alors pour affaiblir et humilier la Suède; le jeune roi, plein de décision, vient d'abord secourir son beau-frère, le duc de Holstein-Gottorp; il s'embarque à Carlskrona (mai 1700), arrive le premier à terre dans l'île de Seeland, malgré la mousqueterie, et impose au Danemark la paix de Travendal (8 août). Il a dès lors adopté l'habillement, les mœurs, la vie d'un soldat infatigable. Pierre menaçait Narva et l'Esthonie; Charles débarque en Livonie, et, avec 10,000 Suédois, il met en déroute, à Narva, 50,000 Russes, 30 nov. 1700. Puis il court contre Auguste, qui assiégeait Riga, bat les Saxons au passage de la Duna, juillet 1700, n'écoute pas les sages conseils de son ministre Oxenstiern, et se laisse entraîner par la folle ardeur des aventures guerrières. Il repousse les négociations, l'intervention de la belle comtesse de Kœnigsmark, profite du mécontentement des nobles polonais, bat Auguste à Clissow (juillet 1702), fait nommer roi Stanislas Leczinski, 1703, poursuit son ennemi jusqu'en Saxe et lui dicte les conditions onéreuses d'Alt-Ransstadt, 1707; Auguste abdique, est forcé de féliciter Stanislas et de livrer à Charles XII le livonien Patkul qui meurt sur la roue. Le roi de Suède, comme un nouveau Gustave-Adolphe, pouvait intervenir dans la grande guerre de la succession d'Espagne; il se laisse trop facilement détourner vers l'est, pour aller combattre le czar, qu'il regarde comme son rival et qu'il veut humilier. Jusqu'à Smolensk, il marche victorieux vers Moscou; puis, trompé par les promesses de l'hetman des Cosaques, Mazeppa, il s'enfonce dans l'Ukraine, dévastée par les Russes; les renforts que lui amène Lewenhaupt sont en grande partie interceptés; le rigoureux hiver de 1709 épuise ses braves soldats; il est vaincu à Poltava par Pierre le Grand, juillet 1709; blessé, sans armée, il fuit misérablement jusqu'à la frontière turque; il s'établit à Bender. Tous ses ennemis profitèrent alors de sa défaite: Pierre prit les provinces suédoises de la Baltique orientale; Auguste chassa de Pologne Stanislas; les Danois, qui avaient envahi la Scanie, ne furent repoussés que par les paysans sous la conduite de Stenbock. Cependant Charles XII restait en Turquie, pour armer le sultan contre les Russes; il réussit, mais la campagne du Pruth, terminée par le traité de Falksen, ne répondit pas à son espoir de vengeance; la politique russe l'emporta à Constantinople et on lui ordonna de quitter le pays. Dans son entêtement il refusa, soutint, à Varnitza, avec

trois cents hommes de sa suite, une lutte romanesque et coupable contre une armée entière, fut conduit à Démotica; puis, n'espérant plus de secours de la Porte, il partit déguisé, traversa l'Allemagne, en courant jour et nuit à cheval, et se jeta dans Stralsund, assiégé par ses ennemis, nov. 1714. Malgré des prodiges de valeur, Charles dut abandonner la ville qui capitula, déc. 1715. Rentré dans son royaume, après une absence si longue, il n'hésita pas à sacrifier ses dernières ressources pour satisfaire ses goûts belliqueux et ses idées de gloire aventureuse. Conseillé surtout par le baron de Gortz, il parut se rapprocher du czar, mécontent d'Auguste II et de ses alliés d'Allemagne; ils devaient combattre le roi de Danemark, attaquer l'électeur de Hanovre, George, qui était devenu roi d'Angleterre, et peut-être s'associer aux projets d'Alberoni, qui se préparait, de son côté, à porter le trouble dans toute l'Europe occidentale. Charles XII avait déjà attaqué heureusement la Norvège, lorsqu'il fut tué au siège de Frédéricshall, 30 nov. 1718. Avait-il été assassiné par l'ingénieur français Siquier, à l'instigation de son beau-frère? Charles XII, malgré ses qualités militaires, sa fermeté, son amour de la justice, ne fut pas un grand homme, mais un grand aventurier; il a ruiné la Suède et le pouvoir absolu de la royauté; après lui, sa sœur, Ulrique-Eléonore, et son beau-frère, Frédéric de Hesse-Cassel, signeront le traité onéreux de Nystadt avec la Russie et laisseront régner la noblesse. V. Voltaire, *Charles XII*, et Adlerfeld, *Histoire militaire de Charles XII*.

Charles XIII, 2^e fils du roi Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, né en 1748, grand-amiral dès le berceau, s'occupa de science nautique, voyagea, seconda Gustave III dans la Révolution de 1772, et fut nommé par lui duc de Sudermanie. Il battit les Russes en 1788, fut gouverneur de Finlande, de Stockholm, et, par la volonté de son frère mourant, régent pendant la minorité de Gustave IV, 1792-1796. Il gouverna avec sagesse et loyauté, et vécut dans la retraite de Rosersberg jusqu'en 1809; lorsque son neveu fut renversé du trône, il accepta, par dévouement, les fonctions d'administrateur général provisoire, puis la royauté que lui déséraient les Etats (juin). A la mort de l'héritier présomptif, Christian-Auguste de Holstein-Augustenburg, il céda aux vœux du pays, en adoptant Bernadotte; il n'eut qu'à se féliciter de ce choix; il laissa le prince royal gouverner, vit avec joie l'union de la Norvège à la Suède, 1814, et la prospérité renaissant dans le royaume qu'il avait toujours aimé. La piété filiale de Bernadotte et l'amour des Suédois rendirent heureuse la vieillesse de Charles XIII, qui mourut le 5 fév. 1818.

Charles-Jean XIV (JEAN-BAPTISTE-JULES BERNADOTTE), né à Pau, le 26 janv. 1764, mort le 8 mars 1844, fils d'un avocat, s'engagea à 17 ans dans le régiment de Royal-Marine, était sergent-major en 1789, devint rapidement colonel sous Custine, général de brigade sous Kléber, se distingua depuis Fleurus à l'armée de Sambre-et-Meuse, passa, en 1797, à l'armée d'Italie, déjà rival secret de Bonaparte, et préparant par ses succès les préliminaires de Léoben. Il fut chargé de porter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi, revint à l'armée d'Italie, après le coup d'Etat du 18 fructidor, se sépara de Bonaparte, dont il avait deviné l'ambition, et fut nommé par le Directoire ambassadeur à Vienne; il y soutint, contre une émeute menaçante, l'honneur du drapeau tricolore, refusa plusieurs fonctions, fut un instant général en chef de l'armée du Bas-Rhin, puis épousa M^{lle} Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte. Quelque temps ministre de la guerre, il réorganisa les armées et ranima l'ardeur guerrière; mais on le trouvait trop républicain, et les intrigues de Sieyès lui enlevèrent son poste. Il fut loin d'approuver le 18 brumaire. Napoléon en fit un maréchal d'empire, 1804; gouverneur du Hanovre, il contribua au succès de la campagne de 1805 et surtout à la victoire d'Austerlitz; il devint prince de Ponte-Corvo. En 1806, quoiqu'on lui ait reproché des lenteurs calculées, il battit plusieurs fois les Prussiens, prit Blücher, le duc de Brunswick, les villes d'Elbing et de Braunsberg; en 1807, il battit les Russes, et, gouverneur des villes hanséatiques, 1808, il mérita la reconnaissance des Suédois, en arrêtant les hostilités, à la nouvelle de la déposition de Gustave IV. Il combattit à Wagram, contre les Anglais débarqués à l'embouchure de l'Escaut, lorsque la diète de Stockholm l'élut prince royal de Suède. Il cessait dès lors d'être Français. « Que les destins s'accomplissent, » lui dit Napoléon en le quittant; l'empereur avait pressenti sa fermeté à